Espionnage

CIA, MI6, KGB, SDECE, OSS, Stasi...

Tom E. Mahl



500 espions célèbres, couvertures foireuses, embrouilles improbables, moments chauds de la Guerre Froide, et autres bizarreries...



Espionnage

CIA, MI6, KGB, SDECE, OSS, Stasi…

Par Tom E. Mahl

Traduction et actualisation en 2010 par Pierrick Roullet
ISBN 978-2-36026-005-8 - © septembre 2010
par *La maison d'éditions LME* - 3 rue du Dr Wagner, 35650 Le Rheu
Sarl au capital de 5 000 € - Siret 512 667 379 00014
Tél 02 99 60 82 62 - contact@lamaisondeditions.fr - www.lamaisondeditions.fr
Édition : Gilles Garidel (g.garidel@lamaisondeditions.fr)
Couverture : DR - Impression : Jouve, à Mayenne

Table des matières

Introduction

Le monde des espions et de l’espionnage a une longue et intéressante histoire, même si elle n’est pas, et c’est logique, très connue. Depuis la Bible jusqu’aux journaux d’aujourd’hui, chaque âge a eu ses triomphes et ses échecs en matière d’espionnage.

Dans l’*Ancien Testament*, Moïse a envoyé Josué espionner le Pays de Canaan (remarquez le métier de Moïse : Josué était le nom de couverture pour Mosée, fils de Nooa). Avec cette expérience et sa soif de conquête, Josué envoya ensuite ses espions à Jéricho où Rahab la prostituée les cacha avec succès sur le toit de son bordel. C’est ainsi que Josué 2:6 nous fournit l’une des premières références, parmi tant d’autres, associant les prostituées à l’espionnage.

George Washington est quant à lui connu comme le Père de la Nation américaine, mais moins comme le fondateur de l’espionnage américain. Une expérience amère, presque fatale, lui avait fait comprendre l’importance du renseignement au cours de la Guerre de Sept Ans (1756-1763), durant laquelle, faute d’information interne, il se retrouva au sein d’une armée tombée dans une embuscade. En raison de ce manque d’informations, il eut deux chevaux tués sous lui et quatre trous causés par des balles sur ses vêtements. Au cours de cette bataille, le commandant de Washington s’en sortit encore moins bien : il perdit cinq chevaux… et la vie. Certaines aventures d’espionnage durant la Guerre d’Indépendance (1775-1783) de Washington furent des réussites : par exemple le réseau Culper qui informait George Washington depuis Manhattan, alors occupé par les Britanniques.

George Washington n’a pas été le seul. Le deuxième Congrès Continental avait établi son propre comité de la Correspondance Secrète pour obtenir des renseignements. Ses membres les plus fameux - Benjamin Franklin, John Jay et John Dickinson - dirigeaient des agents secrets qui, dans les colonies mais aussi à Londres et à Paris, faisaient tout ce que les bons espions font. Qu’importe ce que les moralistes modernes peuvent suggérer, les Pères Fondateurs n’étaient pas, comme vous le verrez, des innocents arriérés en ce qui concernait l’espionnage (comme dans bien d’autres domaines, d’ailleurs).

Cet ouvrage est avant tout destiné à distraire et à enrichir le lecteur « standard », mais on y trouvera un certain nombre de sujets connus jusqu’à maintenant seulement de quelques officiers de renseignement, sujets enfouis dans des dossiers secrets. En outre, une certaine mise en garde s’impose. Au cours de la lecture des milliers de pages de livres d’espionnage, j’ai

fréquemment été déconcerté par les erreurs qui s'y glissent, même dans le travail des meilleurs spécialistes. Il y a au moins deux causes principales à ces problèmes. D'abord, ces faits sont souvent très bien enrichis de notes et de citations, mais - hélas - les agents de renseignement se contentent de répéter les erreurs d'autres, jusqu'à ce que ces erreurs se retrouvent dans la tradition comme des paroles d'évangile.

D'autre part, les faits réels de nombre de ces événements demeurent souvent classifiés et enterrés dans les archives des organismes de renseignement pendant des décennies, même après que la vérité ait été découverte. Le public et les écrivains en sont donc réduits à spéculer.

Un bon exemple est le cas de John Cairncross, celui que l'on appelle le « Cinquième Homme » d'un groupe d'agents soviétiques qui ont pénétré le Renseignement britannique et le Foreign Office pendant les années 1930, 1940 et 1950.

Pour rédiger ceci, je suis allé de mon bureau dans Mather House (un dortoir pour filles au temps de Cairncross) à l'immeuble du Mather Memorial, où Cairncross avait son bureau à la Case Western Reserve University (à l'époque la Western Reserve University). J'avais considéré cela tout à fait approprié car l'un des grands espions du XXe siècle était, en 1964, le responsable du département des langues romanes qui s'y trouvait. En consultant son dossier au FBI, je fus frappé de constater que nous devons en savoir beaucoup moins sur cet homme que nous le pensons. La plus grande partie de son dossier, tel qu'il a été réactualisé par le FBI en 1998 et 1999, demeure secrète près de 40 années après que le FBI l'ait identifié comme agent soviétique, et quatre ans après sa mort.

Deux révélations sont cependant accessibles, qui me frappent particulièrement : contrairement à une grande partie de ce qui a été publié sur Cairncross (y compris, hélas, mon propre ouvrage précédent), le FBI savait qu'il avait été un agent soviétique avant son arrivée à Cleveland en février 1964 et ainsi, il avait confiance en sa capacité à se porter volontaire pour travailler pour lui comme agent double. Même si 10 % seulement des informations protégées sont d'un contenu aussi explosif, alors ce dossier changerait notre compréhension de Cairncross et de ce qu'il a fait.

On peut donc également s'interroger sur notre connaissance réelle des amis de Cairncross, les célébrissimes Burgess, Philby, Mac Lean et Blunt, qui ont également pénétré les hautes sphères du Renseignement britannique pour le compte de l'espionnage soviétique.

L'ère moderne de l'espionnage - avec les actions clandestines, le déchiffrement

des codes, les démentis, les assassinats, les amours organisées, la propagande et l’organisation des coups tordus, souvent pittoresques -, commence juste avant la Première Guerre mondiale avec la création par les Britanniques de deux organisations, alors très secrètes. Le Military Intelligence 5 (MI5) créé en 1909 était destiné aux opérations sur le territoire national, très semblable au FBI américain et au SDECE français. Le Military Intelligence 6 (MI6) créé en 1911, ressemblait à la CIA, ou au SDECE français (aujourd’hui DGSE). Un ancien agent du MI5, Peter Wright, a par la suite résumé le travail des espions dans ses mémoires *Chasseur d’Espions* : « *Nous faisions des écoutes et des cambriolages à travers Londres sur l’ordre du Gouvernement, tandis que des fonctionnaires à chapeaux melon, à Whitehall, pleins de suffisance, faisaient semblant de regarder ailleurs.* »

Entrons maintenant dans ce monde secret que si souvent aussi bien les gouvernements que les livres d’histoire veulent ignorer.

Nom de code…

Tous les organismes de renseignement adorent les noms de codes. En voici quelques-uns parmi mes favoris.

1 - Acid Gambit

À la fin des années 1980, un agent de la CIA, Kurt Muse, fut capturé au Panama, alors qu'il installait une station d'émission de radio « noire » à Panama City. Le but de la station était de diffuser de la propagande anti-Noriega dont les États-Unis n'apparaîtraient pas responsables. Acid Gambit était le nom de l'opération destinée à sauver le malchanceux Muse de ses geôliers. Après plusieurs répétitions, l'unité d'élite de l'US Army, la Force Delta, parvint à le secourir de la Comandancia sans la moindre anicroche. Malheureusement, son hélicoptère s'écrasa peu après et un autre appareil dut le sauver une seconde fois.

2 - Mincemeat (chair à pâté)

Les Britanniques excellent dans les opérations de duperie. L'opération Mincemeat faisait partie du plan d'intoxication Barclay, une ruse destinée à faciliter la route au débarquement allié en Sicile en 1943. Mincemeat consistait à créer « *l'homme qui n'a jamais existé* », le major William Martin, des Royal Marines. Aucune des manœuvres de tromperie n'aurait été aussi efficace ou aussi attrayante, si les Britanniques n'avaient pu lire le chiffre allemand Enigma, ce qui leur permettait de vérifier constamment comment les Allemands mordaient à l'hameçon. Dans l'opération Mincemeat, les Britanniques prirent le corps d'un homme décédé de causes naturelles et le conservèrent au froid pendant qu'ils lui concoctaient une histoire bidon et une vie - des lettres d'amour, un reçu pour l'achat d'une bague de fiançailles, un rappel de sa banque pour un découvert, une lettre de son père lui disant de voir l'avocat de la famille pour discuter de problèmes d'argent, et même des tickets de théâtre. Ils l'habillèrent avec un uniforme de major et lui attachèrent un attaché-case plein de documents disant que l'attaque des Alliés en Méditerranée aurait lieu en Grèce ou en Sardaigne. Le corps du major Martin fut largué d'un sous-marin au large de l'Espagne pour être rejeté à terre. Les Espagnols fournirent à leurs amis allemands des copies des documents, et l'intoxication commença.

3 - Bride

Cette tentative américaine pour lire les messages codés soviétiques entre New York et Moscou eut lieu au cours des années 1940. Les messages étaient censés être indéchiffrables, car ils utilisaient des clefs à usage unique composées de chiffres choisis au hasard. Cependant, avec les conditions de temps de guerre, les

Soviétiques manquaient de feuilles imprimées et recopiaient certaines pages. Un américain habile trouva un moyen de repérer les messages provenant des blocs devenus ainsi à usage multiple. Les Américains peuvent aussi avoir acquis une partie d'un code soviétique… Quoi qu'il en soit, ce projet très secret a permis aux États-Unis de démasquer un grand nombre d'agents soviétiques, de collaborateurs et de contacts à la Maison Blanche, dans l'OSS, au Département d'État, au Trésor et dans le projet Manhattan. Ces informations ont largement confirmé les accusations des anciens agents communistes, Elizabeth Bentley et Whittaker Chambers. Il était difficile de faire un procès à partir de ces informations, car la pénétration du code était considérée infiniment plus importante que la poursuite en justice d'agents soviétiques. Il fallut attendre les années 1990 pour que ce projet soit connu du public, sous un nom de baptême sans signification, également choisi au hasard : Venona. Grâce à cela, ajouté à des éléments provenant des archives du Parti Communiste, il y a maintenant des preuves tangibles que les Soviétiques avaient près de 350 agents et informateurs dans le gouvernement US pendant l'ère stalinienne.

4 - Scanate, Corill Flame, Center Lane, Stargate, Sunstreak,

Tous ces noms recouvrent les tentatives de la CIA pour utiliser une équipe de spécialistes de la télépathie pour « *observer de loin* » des endroits intéressants, en particulier soviétiques. On dit que ce projet, qui remonte au début des années 1980 et s'est prolongé dans les années 1990, était basé au Fort George Meade, dans le Maryland.

5 - Murray Hill Area, Combined Development Trust, General Development Trust

Ces différents noms font partie du projet Manhattan pour construire une bombe atomique. Le Combined Development Trust et le General Development Trust tentèrent de s'assurer un monopole sur la production mondiale d'uranium afin de la protéger des Allemands et, plus tard, des Soviétiques. La principale activité de ce projet était d'acheter les droits sur les minerais extraits au Congo Belge, en Afrique. Le projet échoua pour deux raisons : d'abord, ce que l'Ouest ignorait, c'est que les Russes possédaient leurs propres réserves - importantes - d'uranium ; ensuite, le cours s'envolait littéralement en fonction des lois de l'offre et de la demande. Les achats à travers le monde firent monter le prix de l'uranium, envoyant ainsi un signal aux prospecteurs : ils pouvaient devenir riches en trouvant de nouveaux gisements, ce qu'ils firent. Vaincre la loi du marché n'est pas toujours chose facile.

6 - Jennifer

C’était le projet de la CIA de relever un sous-marin soviétique, le *K-129*, qui avait explosé en avril 1968 et sombré à 5 100 mètres de profondeur dans l’océan Pacifique. Le système américain d’hydrophonie Sea Spider avait détecté l’accident et fourni son emplacement à la CIA. Après avoir reçu le feu vert du Conseiller à la Sécurité Nationale, Henry Kissinger, la CIA fit construire un navire spécial, le *Glomar Explorer*, pour effectuer le travail. La couverture était que l’homme d’affaires Howard Hugues, déjà très secret par nature, faisait réaliser ce bâtiment pour un projet d’exploration minière sous la mer (la recherche de nodules métalliques). Durant l’été 1974, une pince mécanique géante saisit le sous-marin et le remonta, du moins en partie. Lorsque l’histoire parut en février 1975, les comptes-rendus publiés firent état que seule une moitié du sous-marin avait été récupérée et que les Américains n’avaient pas trouvé les livres de codes, mais seulement quelques torpilles nucléaires et les corps de huit marins soviétiques. Ces derniers furent rendus à la mer avec les honneurs militaires réglementaires. Jusqu’à quel point l’histoire publiée est la bonne a été et demeure une question sans réponse.

7 - Lace

Le Mur de Berlin est tombé au cours de l’automne 1989, mais il fallut attendre le début de 1990 pour qu’une foule de 20 000 personnes prenne d’assaut le quartier général du Ministère de la Sécurité d’État Est-Allemand, plus connu sous le nom de Stasi. Cette dernière avait pénétré tous les aspects de la vie des Allemands, et son personnel avait brûlé les dossiers avec soin, mais la tâche était tellement immense que lorsque la foule est apparue, 180 000 mètres de dossiers existaient encore. Parmi ceux qui n’avaient pas été brûlés, il y avait des documents montrant que tous les agents américains dans le pays avaient été démasqués. Lace était l’opération conjointe de la CIA et du FBI pour découvrir la taupe au sein du renseignement américain. Lace ne parvint pas à trouver le coupable, pas plus que Playactor et Skylight. Mais la CIA et le FBI n’abandonnèrent pas et finirent par capturer leur homme, Aldrich Ames.

8 - Ultra

C’est à la fois le nom des tentatives pour décrypter le chiffre allemand Enigma, et les messages qui en ont résulté. Alors que l’effort des Britanniques avait commencé en 1938, la véritable percée intervint au cours de l’été 1939 lorsque les Polonais et les Français remirent aux Britanniques des copies de machines Enigma allemandes et le résultat de leurs recherches, qui avaient ouvert la voie. Le travail des Britanniques était basé à Bletchley Park, un grand domaine anglais. C’est là qu’avec l’aide d’un ordinateur primitif, une « bombe », des

analystes commencèrent à lire les messages allemands en avril 1940. Au fur et à mesure que leur habileté croissait, les Britanniques purent lire les ordres aussi rapidement que leurs destinataires allemands. Alors que 25 000 personnes étaient au courant de ce déchiffrement, il fut gardé aussi bien des Allemands que du public, et il fallut attendre les années 1970 pour que soit publié quelque chose sur ce programme. Bien sûr, les Soviétiques furent au courant très tôt, pour au moins une raison : l'espion soviétique John Cairncross travaillait à Bletchley Park.

9 - Gold

Peut-être serait-il plus approprié de dire que ce qui semblait être de l'or finit par n'être rien de plus que du bronze. Gold était un projet CIA/MI6 au milieu des années 1950 pour construire un tunnel de 450 mètres dans le secteur soviétique à Berlin, et se brancher sur les câbles de communication de Berlin à Moscou. S'il n'a rien été d'autre, le tunnel était un projet de premier ordre que les constructeurs considéraient évidemment comme un projet à long terme, et il comportait tous les conforts. Le Corps of Engineers, le génie US, édifia le tunnel à 4,50/6 mètres de profondeur, avec un sol et des parois en béton armé, l'électricité et un système de ventilation. Le meilleur équipement électronique fut installé dans la salle d'interception à l'Est, où les techniciens de la CIA pouvaient se brancher à loisir sur les câbles découverts. Il y avait un délicieux flot de conversations entre le gouvernement est-allemand et Moscou, l'ambassade soviétique à Berlin et le quartier général de l'Armée soviétique à Moscou. En plus des conversations, il y avait les messages chiffrés, réputés impénétrables. Heureusement, ils n'avaient pas besoin d'être attaqués. Il y avait un signal fantôme, depuis le clavier du texte en clair d'origine, qui parcourait le câble en même temps que le message chiffré. Ce signal, amélioré, pouvait être vu en clair sur un téléscripteur. Cet état de choses si heureux aurait pu longtemps durer, si… George Blake, un espion soviétique au sein du MI6, n'avait pas été en poste à Berlin. Il sonna l'alarme au sujet du tunnel. Les Soviétiques le laissèrent opérer jusqu'au printemps 1956 lorsque, avec une mise en scène théâtrale, ils firent la « découverte accidentelle » du tunnel et de la chambre d'interception. Jusqu'à quel point les Russes ont-ils réalisé que leur système de chiffrement impénétrable avait été compromis est difficile à savoir.

10 - Opération Popeye

Tel était baptisé le programme de modification de la météo mené par les États-Unis au-dessus du Nord-Vietnam. Bon exemple de la loi des conséquences involontaires, Popeye est considérée comme la cause de l'échec de l'opération

Ivory Coast, la mission destinée à secourir des prisonniers américains détenus par le Nord à Sontay, au Nord-Vietnam. L'assaut héliporté se passa sans la moindre anicroche, mais ne trouva aucun prisonnier. Ils avaient été déplacés en raison de la montée des eaux de la Rivière Rouge, toute proche, provoquée par Popeye.

Un jargon pour initiés

Chaque profession a son langage mystérieux, son jargon ; cela permet aux rares élus de communiquer tout en rendant difficile aux autres la compréhension de ce qui est dit. Voici quelques-uns de mes termes favoris.

1 - Sheepdipped (désinfecté)

Cette pratique consiste à rayer des personnes ou des équipements des cadres de la Défense ou des organismes de renseignement US, simplement pour les faire employer, exactement dans le même rôle, par une compagnie civile ou même par une entité étrangère. Par exemple, au cours de la Guerre du Vietnam, les États-Unis construisirent Heavy Green, une installation radar secrète sur une montagne éloignée dans un pays voisin neutre, le Laos. Le but était d'aider Rolling Thunder, autrement dit la campagne de bombardement du Nord-Vietnam. Le personnel militaire opérant fut rayé des cadres militaires pour prendre, ostensiblement, des emplois « civils » chez Lockheed Aircraft. Le Vietcong fut très ennuyé par Rolling Thunder et détruisit Heavy Green quelques mois plus tard. L'US Air Force acheva le travail en bombardant le site au napalm pour effacer toute preuve que les USA avaient basé un site militaire dans un pays neutre. Certains corps ne furent jamais récupérés. Les militaires américains avaient déjà utilisé des tactiques semblables avant le Vietnam. Avant le bombardement japonais de Pearl Harbor, le Président Roosevelt et ses conseillers firent de leur mieux pour aggraver la situation militaire des Japonais en Chine. Des membres de l'US Army Air Force furent rayés des cadres… et se portèrent volontaires pour servir dans l'aviation chinoise. Les États-Unis fournirent également les appareils et l'argent pour que ces aviateurs puissent combattre les Japonais en Chine. Il y avait même un plan pour leur fournir des bombardiers afin qu'ils puissent bombarder Tokyo. Bien sûr, si c'était arrivé et que les Japonais aient émis une protestation, les Américains auraient été « hors du coup ». Le Gouvernement US nia longtemps que c'était des pilotes de l'US Air Force, et il a fallu attendre les années 1990 pour que les Flying Tigers (Tigres Volants) soient finalement reconnus comme personnel militaire US, ayant droit aux avantages et décorations des anciens combattants.

2 - Black bag job (travail sac noir, ou opération sac noir)

Ce terme est utilisé par le FBI pour désigner une intrusion illégal d'une équipe spécialement entraînée dans le but de photographier des documents, installer des micros ou commettre des vols. Généralement, il faut un minimum de 8 personnes pour effectuer ce genre de travail proprement. Sous J. Edgar Hoover,

le FBI a exécuté des centaines de ces missions, allant d'ambassades étrangères à des résidences de radicaux antiguerre ou des activistes du Ku Klux Klan. Certains des agents ainsi formés se retrouvèrent dans le groupe des « plombiers » de la Maison Blanche, sous Nixon, créé pour stopper les fuites qui avaient harcelé le Président. Un de mes confrères professeurs a demandé un jour à G. Gordon Liddy : « *Comment diable avez-vous pu vous faire prendre* (au Watergate) *? Vous étiez des pros !* ». Liddy répondit : « *Je ne sais pas. Tout avait très bien marché à l'entraînement.* »

3 - Dangle (balancer, agiter)

Voici un classique de l'espionnage. Un espion potentiel ou un transfuge est « agité » par un organisme de renseignement devant un service de renseignement hostile, à la manière d'un ver de terre devant un poisson. L'espion ou le transfuge prétendu mettra en place une feinte compliquée pour fournir de la désinformation à l'autre partie. Les organisations de renseignement sont très portées sur cette manœuvre et les annales de l'espionnage regorgent d'histoires très tristes de traîtres, évidemment sincères, avec des documents secrets bien sûr authentiques, refoulés par des ambassades hélas peu clairvoyantes…

4 - Dry cleaning (nettoyage à sec)

Ce terme regroupe les tactiques utilisées par un individu pour semer ceux qui le suivent ou pour vérifier si on le suit réellement. Les pratiques standards sont de monter dans un wagon de métro, le traverser et en sortir par une autre porte, juste avant qu'elle ne se referme ; suivre un itinéraire en louvoyant à travers la ville, ponctué de courses en taxis sur quelques blocs ; entrer dans des bâtiments pour prendre des ascenseurs dont on sort au moment de la fermeture des portes.

5 - Moonlight extradition (extradition au clair de lune)

C'est une extradition sans toute la paperasse pénible et les auditions sans fin dans lesquelles s'enlisent les extraditions réelles, légales. Les autorités d'un pays peuvent aussi livrer la personne à la frontière - pas de questions - comme un geste de solidarité fraternelle à l'égard de leurs confrères policiers d'un autre pays. À titre d'exemple : le 25 janvier 1993, Mir Aimal Kansi, un Pakistanais, avait abattu deux hommes de la CIA et blessé trois autres avec un AK-47, alors qu'ils étaient dans une file de voitures attendant d'entrer au quartier général de l'Agence à Langley, Virginie ; puis il s'est enfui en Afghanistan. Quatre années et demie et une récompense de 2 millions de dollars plus tard, « certains individus de nationalité afghane » livrèrent Kansi à la frontière pakistanaise, et on l'embarqua dans un avion à destination des États-Unis.

6 - Grinder (machine à broyer)

Le terme est employé pour désigner un lieu sûr pour recevoir les confidences de transfuges ennemis. Le Renseignement et le Contre-espionnage américains possédaient des douzaines de telles adresses à Washington DC. On y nourrit et abrite le transfuge, retiré du monde. Si c'est fait correctement, ce dernier ne saura pas où il se trouve, alors qu'il répétera inlassablement son histoire au cours d'un processus qui peut prendre des mois. Un endroit sûr, très agréable se trouve dans le Bloc 800, sur Canal Drive, à Great Falls, Virginie. C'est là que le transfuge soviétique Anatoli Golitsine dévida ses récits sur les taupes infiltrées dans toutes les agences de renseignement US qui intéressèrent tellement James Angleton, le patron du Contre-espionnage de la CIA. Il y a bien pu y avoir une taupe, mais Angleton et Golitsine n'en ont jamais trouvé, et nombreux sont ceux qui disent que la chasse à la taupe a fait autant de dégâts que ceux que plusieurs taupes auraient pu causer.

7 - False flag (faux drapeau)

Le recrutement d'agents en leur faisant croire qu'ils aident réellement une organisation partageant leurs convictions est la tactique dite du « faux drapeau ». Un exemple : lorsqu'en 1940, l'agent de renseignement britannique Elizabeth Thorpe Park séduisit Charles Brousse, un attaché de l'Ambassade de France de Vichy à Washington ; elle exécutait un « faux drapeau ». Elle lui avait dit qu'elle travaillait pour les Américains, car Brousse éprouvait beaucoup de ressentiment à l'égard des Britanniques. Il y avait eu près de 1 400 marins français tués par les Britanniques après l'armistice français en juin 1940, à Mers el-Kébir, officiellement pour que la flotte qui y était rassemblée ne puisse tomber aux mains des Allemands (Churchill ordonna aussi cette action pour prouver la détermination des Britanniques à continuer la guerre). Un autre exemple : Markus Wolf, le chef des renseignements est-allemands, rendit compte du recrutement d'un agent féminin au sein de l'OTAN par l'un de ses Roméos : « Ils ont passé leur première nuit ensemble et le matin suivant il vida son cœur à la dame, en partie seulement ; il déclara à son nouvel amour qu'il était officier du renseignement militaire danois, en expliquant que les petites nations comme le Danemark se trouvaient un peu à l'écart dans l'OTAN et avaient besoin de leur propre information confidentielle ». Cela a marché ; elle fut accrochée et retournée.

8 - Weeder (désherbeuse)

Un « nettoyeur de mauvaises herbes » est un officier de renseignement chargé de « nettoyer » certaines informations de documents avant qu'ils ne soient envoyés aux archives ouvertes à la consultation. En général, ils ont tendance à se

tromper, en accentuant la prudence - beaucoup d'informations concernant la Seconde Guerre mondiale sont encore inaccessibles. Mais les « nettoyeurs » étant des êtres humains et le renseignement étant, lui, tellement compartimenté, peu d'entre eux ont la connaissance parfaite pour toujours reconnaître l'importance de ce qu'ils lisent. Ainsi, le chercheur qui fait des recherches avec un postérieur suffisamment endurant peut finir par trouver des pépites négligées, mais c'est comme exploiter une masse de roche très dure avec des outils primitifs. Un historien britannique a bien utilisé l'expression dans son aimable critique de mon premier ouvrage Desperate Deception : British Covert Operations in the United States, 1939-1944. « Tom Mahl a écrit le livre dont une génération de « nettoyeurs de documents » des deux côtés de l'Atlantique a travaillé pour s'assurer qu'il ne serait jamais imprimé. »

9 - « Imaginaire », un autre mot pour « bidon »

À l'apogée des guerres culturelles de la CIA contre les Soviétiques, l'Agence a transféré des millions de dollars par l'intermédiaire de fondations à des groupes tels que la National Students Assossiation (Association Nationale des étudiants) et le Congress for Cultural Freedom (Congrès pour la Liberté Culturelle). Au milieu des années 1970, le Sénat des États-Unis a fait une enquête sur ces opérations et a écrit : « *La plus grande partie des fonds a été transmise par l'intermédiaire de fondations soit légitimes, soit « imaginaires » - c'est-à-dire des entités fictives créées par la CIA* ». Un excellent exemple est constitué par la Fondation Fairfield, créée à l'origine pour financer le « Festival des Chefs-d'œuvre du XXe siècle » à Paris, en 1952. Elle se poursuivit parce qu'elle était tellement utile et son conseil d'administration si accommodant. Le « président » et vieux protecteur président de la Fairfield Foundation n'aurait pas pu être plus déplacé : c'était le multimillionnaire (radin !) Julius Fleischmann. Fleischmann adorait passer pour un philanthrope sensible, tout en distribuant des piles d'argent qui ne lui appartenaient pas. Le conseil d'administration de Fairfield se réunissait solennellement tous les deux mois et approuvait fidèlement tous les paiements pré-arrangés, avec autant de solennité que s'il avait pris de réelles décisions. Il y avait souvent un invité du Congrès pour la Liberté Culturelle, souvent aussi quelqu'un de proche de la CIA ou du MI6. Les membres du Conseil qui participaient aux projets de la CIA et du MI6 comprenaient Cass Canfield, un ami proche d'Allen Dulles, le directeur de la CIA ; Frank Platt, de la CIA ; Gardner « Mike » Cowles, patron de Cowles, empire des médias, et un participant de longue date des projets de renseignement menés par les services britanniques et américains ; Joseph Verner Reid, président de la Hobe Sound

Company de Floride, où les huiles du renseignement passaient leurs vacances ensemble ; Whitelaw Reid, de la famille propriétaire du New York Herald Tribune qui avait été si bien utilisé par les services britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. John Thompson, un homme de la CIA, servait de directeur général.

10 - Les fiches

Ce sont les dossiers de choses sérieuses que toutes les organisations de renseignement compilent sur toutes les personnes importantes à leurs yeux, même leurs chers amis journalistes. C'est là que l'on trouve les choses intéressantes : les habitudes de boisson, de sexe, les problèmes d'argent, les intérêts bizarres et les amis curieux. N'étant pas officielles, et ne faisant l'objet d'aucun enregistrement, elles sont utiles au plus haut point et il est peu vraisemblable qu'elles puissent être livrées à des étrangers comme des tribunaux ou des commissions d'enquêtes. Les présidents, ministres, secrétaires d'état et juges vont et viennent, mais les fiches demeurent bien à l'abri.

Les meilleures organisations

Il y a eu un certain nombre d'organismes de renseignement considérés comme les meilleurs du XXe siècle, et qui ont eu une telle influence sur les autres qu'ils méritent d'être mentionnés ici. Quelques-uns sont bien connus, mais vous n'avez peut-être jamais entendu parler des autres.

1 - KGB, L'organisme de renseignement « Bolshoï »

« Bolshoï » signifie « grand » en russe et à son pic, avant la chute de l'Union Soviétique en 1991, les estimations usuelles étaient que le Comité pour la Sécurité d'État, le KGB, regroupait 1,2 million d'employés. Ils se consacraient à des tâches exécutées dans la plupart des pays par plusieurs organismes, et cela allait de la surveillance des frontières à la séduction des personnels des ambassades étrangères et la création de quelques-uns des systèmes d'écoute et de surveillance les plus sophistiqués. Jusqu'au début de 1990, le KGB était une combinaison de ce qui chez leurs ennemis américains dépendait de la CIA, du FBI, de la NSA, de la Garde Frontière, du Service Secret et du Service d'Inspection Postale.

2 - The puzzle palace (Le Palais du Mystère)

L'excellent ouvrage de James Bamford du même titre, *The Puzzle Palace*, est le meilleur sur le sujet de la National Security Agency (NSA). Avec son quartier général à Fort G. Meade, Maryland, la NSA est une énorme organisation avec plus de 120 000 employés, ce qui la fait six fois plus grande que la CIA. Ce sont les gens responsables de l'interception des communications des nations étrangères et du décryptage de leurs messages. La NSA a aussi la responsabilité de la sécurité des codes et chiffres du gouvernement US. La NSA fut créée en 1952 pour réunir tous les services de cryptologie des différentes armées, qui jusque-là travaillaient chacun de leur côté. Tout signal qui circule sur les ondes ou le net est le gibier de ces personnes, tandis que leurs ordinateurs géants recherchent dans les conversations des mots-clefs qui feront démarrer les enregistreurs. Leur efficacité est étonnante. Vous souvenez-vous du Président Reagan en train d'écouter les bandes d'enregistrement des conversations des pilotes soviétiques abattant le vol Korean Air 007 pénétrant dans l'espace aérien soviétique ? Saisir une conversation particulière parmi les milliers qui ont lieu à un moment quelconque était certainement un tour de force technique. Je ne suis pas sûr toutefois que la NSA ait beaucoup apprécié l'étalage public de ses talents par le Président. Jusqu'à il y a une vingtaine d'années, la NSA était une organisation super-secrète, dont le nom apparaissait rarement dans des

documents publics.

3 - L'Agence, la Compagnie : la Central Intelligence Agency

L'OSS (Official Strategic Services) de Bill Donovan fut dissous après la Seconde Guerre mondiale parce que le Président Harry Truman avait dit qu'il ne voulait pas d'une agence d'espionnage. Cette noble pensée ne dura pas longtemps, car la plus grande puissance du monde ne pouvait se permettre de quitter la scène après la guerre. Le 24 janvier 1946, Truman invita le contre-amiral William H. Sours à déjeuner. Sours était le premier chef du Central Intelligence Group, le prédécesseur immédiat de la CIA. Truman investit Sours comme « Chef des espions » et lui remit les instruments de sa charge : une cape noire et un poignard en bois. La CIA est certainement la mieux connue des organisations de renseignement au monde. Aucune autre n'a été soumise à l'examen du public comme la CIA l'a supporté de la part des comités du Congrès au cours des années 1970. Souvent vilipendée publiquement, l'Agence a semblé reprendre une nouvelle vie et regagner le respect depuis le 11 septembre 2001, lorsque les États-Unis furent attaqués par Al-Qaida.

4 - Le contre-espionnage américain, le FBI

J. Edgar Hoover a disparu depuis longtemps, mais le Bureau qu'il a mis en marche fonctionne toujours. Principale organisation de contre-espionnage de la Nation, le Federal Bureau of Investigation (FBI) est chargé de capturer les espions et autres criminels aux USA. Il faut cependant savoir que, en dépit des textes réglementaires restreignant son action à l'intérieur des frontières des États-Unis, le FBI opère dans un grand nombre de pays étrangers.

En remontant à la période Hoover, le FBI avait mis en place des « attachés légaux » dans certains pays, en particulier en Amérique Latine. Certes, la plupart des agents passent leur temps à filer à travers Washington et New York des agents du KGB et du GRU, dans les voitures bon marché du gouvernement, des Plymouth aux couleurs neutres. Les deux types en chemise blanche et cravate dans la Plymouth ne sont toutefois qu'un élément. Les soutenant, et même avant eux, menant la chasse, il y a les membres du Special Support Group (SSG) du FBI, autrement appelés les « G » dans le métier. Ce sont des gens à l'allure ordinaire d'étudiants, de mères de famille, et même de retraités, qui filent d'une manière anonyme les sujets choisis par le Bureau pour un tiers du salaire d'un agent spécial du FBI.

5 - Le GRU ratisse large

Le GRU est le Directorat Principal de Renseignement de l'État-major général de l'Armée Rouge. Il fut créé par Léon Trotsky au cours de la guerre civile qui a

suivi la Révolution communiste de 1917. Sur le plan technique, le GRU est subordonné au KGB. Cela peut dérouter certains : le GRU a des tâches et des intérêts beaucoup plus larges que ceux que l'on pourrait associer à des sujets strictement militaires. Le réseau d'espionnage soviétique révélé après la Seconde Guerre mondiale par un chiffreur russe qui avait fait défection au Canada était un réseau du GRU. Une grande partie de l'opération lourde nécessaire pour dérober les secrets du projet Manhattan fut exécutée par le GRU. Richard Sorge, le super-agent soviétique au Japon pendant la Seconde Guerre mondiale, était encore un agent du GRU. Il y a eu aussi des problèmes. Oleg Penkovsky appartenait au GRU. Les informations qu'il fournit à la Grande-Bretagne et aux USA sur les développements des fusées soviétiques permirent à Kennedy de prouver que Khroutchev bluffait durant la Crise des Missiles de Cuba en 1962. Kennedy savait que les Soviétiques ne possédaient pas les missiles suffisants pour un conflit nucléaire.

6 - Das Ministerium für Staats Sicherheit

Un titre bien long pour l'organisation est-allemande, connue pendant de longues années sous le nom de Stasi, et reconnue unanimement par les professionnels du renseignement comme venant en 2e position juste derrière le KGB parmi les services de renseignement du bloc de l'Est. La Stasi ne surveillait pas seulement les agents étrangers, mais aussi ses propres citoyens. Elle envoyait également des agents à l'étranger. Lorsqu'une grande partie des archives de la Stasi a été ouverte, les citoyens est-allemands furent stupéfaits des détails sur leur vie qui avaient été rassemblés et enregistrés.

7 - Special Operations Executive (SOE)

Bien qu'il ait été officiellement dissous après la Seconde Guerre mondiale, le SOE britannique est toujours pris en considération en raison de son héritage. Lorsqu'on critique certaines tactiques de la CIA, comme le renversement de gouvernements ou la planification d'assassinats, il faut savoir que ce sont des tactiques enseignées aux agents de l'OSS, qui allaient devenir les agents de la CIA, lorsqu'ils suivaient les formations dans les endroits comme le Camp X, sur le Lac Ontario, au Canada. Le SOE était prêt à enseigner à tous ceux qui promettaient de tuer des Nazis, et cela incluait l'initiation des groupes juifs aux techniques de sabotage et autres beaux arts du terrorisme. Après la Seconde Guerre mondiale, les Juifs retournèrent ces tactiques contre les Britanniques en Palestine, et ils furent tout aussi efficaces. Lorsque les Britanniques quittèrent la Palestine, ils furent plus qu'heureux de laisser derrière eux les poseurs de bombes et autres assassins qu'ils avaient souvent formés eux-mêmes.

8 - Le Wolverine des renseignements : le Mossad

Wolverine est entre autres un personnage de bande dessinée, implacable dans ses recherches et sa vengeance. Dans le monde du renseignement, le titre complet de cette organisation est « Institution Centrale pour le Renseignement et les Missions Spéciales ». Mossad signifie « institution » en hébreu. Le Mossad est sans aucun doute l’organisme de renseignement le plus audacieux, féroce et brutal, parmi ceux protégeant les intérêts des pays modernes. Sa réputation et son histoire sont si impressionnantes qu’il est difficile de croire qu’il est si petit, avec un personnel permanent de moins de 1 500 personnes, pleines de talent et de dévouement. Ce personnel réduit est rendu possible en raison des dizaines de milliers de sayanim (collaborateurs volontaires qui ne reçoivent que le remboursement de leurs dépenses), éparpillés à travers le monde et qui apportent leur concours pour n’importe quelle tâche, de la surveillance au soutien logistique. Il peut y avoir 15 000 sayanim aux USA et près de 5 000 en Grande-Bretagne. Durant les années 1950, des écoutes et des micros israéliens furent découverts dans le bureau de l’ambassadeur US en Israël, une preuve du vieil adage selon lequel vous espionnez vos amis autant que vos ennemis. Le Mossad lui-même n’échappe plus aux ratages, et ses méthodes radicales et sans nuance ne font pas l’unanimité, y-compris au sein des Israéliens.

9 - Le Military Intelligence 6, l’équipe de « 007 »

Le MI6 est le Secret Intelligence Service (SIS) dont les exploits réels et fictifs ont longtemps constitué la base des romans d’espionnage. Il fut fondé en 1911 et d’abord commandé par l’excentrique captain Mansfield Smith Cummings, ayant servi de modèle pour le personnage « M » des livres de James Bond. Il utilisait son initiale « C » pour signer les documents et comme abrégé pour son nom. Jusqu’à aujourd’hui, le chef du MI6 est toujours appelé « C ». Cummings se servait aussi d’encre verte pour signer et annoter les documents et même de nos jours seul le chef du Secret Intelligence Service utilise de l’encre verte. Au cours de la Première Guerre mondiale, le SIS remporta un grand succès avec un plan baptisé « La Dame Blanche », qui suivait le trafic ferroviaire allemand dans l’Europe occupée. La Seconde Guerre mondiale vit le déchiffrement du chiffre allemand Enigma et la défaite de l’isolationnisme aux États-Unis. Mais il y a eu des problèmes, autant que de victoires. Ce qui a fait le plus de dégâts fut la pénétration par les Soviétiques, comme l’espion Kim Philby. Aujourd’hui, le MI6 travaille en étroite coopération avec le Renseignement américain.

10 - La DGSE, ex-SDECE

Abréviation de Direction Générale de la Sécurité Extérieure, c’est le nom qu’a

pris en 1981 le SDECE, Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage. La DGSE est l'équivalent français de la CIA américaine et du MI6 britannique. Ils ne manquent pas d'audace, même si par le passé, quelques opérations les ont mis un peu trop sur le devant de la scène. Au milieu de différentes tentatives connues contre la vie de leaders étrangers (ils ont fait de la poursuite de Gamal Abdel Nasser une véritable industrie) et de kidnappings, on trouve des opérations hautement voyantes comme l'attaque contre le navire de Greenpeace, le *Rainbow Warrior*. La DGSE est cependant intimement liée à la lutte contre le terrorisme, et ses succès, s'ils sont moins médiatisés que ses ratés, sont bien réels.

L’espionnage russe, bien avant le KGB…

Au cours du XXe siècle, les Russes et beaucoup de Non-Russes ont été sous les regards d’un kaléidoscope changeant d’organismes de police secrète : l’Okraïna, la Tchéka, le Guépéou, l’OGPU, le SVR (Service Russe de Renseignement Étranger). Certains, et cela comprend quelques Russes, objecteront que les Russes sont un peuple indiscipliné, ayant besoin d’une main ferme pour les maintenir dans une droite ligne… Les méthodes sévères employées ont donné une mauvaise réputation à la police secrète russe, et comme chaque nom devenait trop sale, on en changeait souvent. Tous ceux qui ont été à la tête de l’une de ces organisations n’ont en général pas eu à se préoccuper de leurs projets de retraite.

1 - L’Okraïna (1881-1917)

Les tsars russes ont eu une police secrète depuis l’époque d’Ivan le Terrible, dans les années 1500. Elle était employée principalement pour surveiller les ennemis du Tsar. Alexandre II, un réformateur, relâcha en douceur l’étreinte de la police secrète et en fut récompensé par une bombe alors qu’il se rendait en carrosse au Palais d’Hiver, à Saint-Pétersbourg, en 1881. Son successeur, Alexandre III, avait pris l’assassinat de son père très à cœur et pensait que la plupart des réformes libérales de son père étaient insensées, et il prit donc une attitude plus ferme. Le résultat de ses considérations fut une nouvelle police secrète, améliorée, l’Okraïna. Le mot signifiait « garde » en russe et c’est exactement ce que faisait l’Okraïna pour la famille impériale et le gouvernement. C’était une période durant laquelle à travers le monde entier, les mouvements révolutionnaires connurent une augmentation spectaculaire avec des complots et de nombreuses tentatives d’assassinats. Certains ont réussi : aux États-Unis, le Président Garfield est abattu en 1881, et le Président William McKinley est assassiné en 1901. En France Sadi Carnot est poignardé à mort par l’anarchiste Caserio le 24 juin 1894. En tous points, l’Okraïna devint la première organisation de police secrète, puissante et moderne ; elle allait être un pionnier dans l’art d’infiltrer des groupements antigouvernementaux en y introduisant des agents provocateurs et malmena systématiquement, et avec imagination, les prisonniers. Un agent provocateur, un prêtre orthodoxe russe nommé le Père Gapon, mena la marche révolutionnaire du Dimanche Sanglant en 1905 contre le Palais d’Hiver du Tsar. Plusieurs milliers de révolutionnaires furent tués au cours d’une action où beaucoup avaient cru pouvoir renverser le Gouvernement. Les révolutionnaires finirent par exécuter Gapon lorsqu’il fut démasqué par un

autre agent de l'Okraïna qui essayait de sauver sa peau.

2 - La Tchéka (1917-1922) : la commission extraordinaire pour combattre la contre-révolution et le sabotage

Félix Dzerjinski, qui avait à un moment fait des études pour être prêtre catholique, fut le premier chef de la Tchéka. La richesse de son expérience comme hôte de l'Okraïna fut mise à profit. Il a combattu la contre-révolution et le sabotage avec des arrestations, des exécutions en masse, des fusillades en secret, des tortures et des emprisonnements. L'une de ses grandes réalisations fut un faux mouvement contre-révolutionnaire appelé le « Trust ». C'était l'œuvre d'un génie. Il a escroqué des gouvernements étrangers de leur or, manipulé leurs politiques étrangères et trompé des agents antibolcheviques pour les conduire à la mort, y compris l'agent britannique Sidney Reilly. La Tchéka était si bonne que les gouvernements étrangers ne voulurent pas reconnaître qu'ils avaient été trompés, même lorsque des agents bolcheviques, qui avaient trahi, le leur dirent. Ah, la crédulité !

3 - Le Guépéou (1922-1923) : l'administration politique de l'État

Ce fut un changement de nom de courte durée, avec Dzerjinski toujours aux commandes.

4 - L'Ogpéou (1923-1934) : l'administration politique unie de l'État

Dzerjinski était toujours à la barre au moment de ce nouveau changement de nom. Il y resta jusqu'à sa mort (dite de causes naturelles…) en 1926, à l'âge de 49 ans. C'est l'Ogpéou qui supervisa la collectivisation forcée de l'Ukraine et la liquidation des riches paysans, les koulaks, soit entre 9 et 10 millions d'âmes. L'homme chargé de cette folie meurtrière était Vyacheslav Menzhinsky. Dès 1934, le nom et les initiales étaient tellement honnis qu'un autre changement fut à l'ordre du jour. Menzhinsky fut empoisonné par l'un de ses sous-fifres ambitieux qui briguait son poste. Fin de l'impasse au sommet.

5 - Le NKVD (1934-1946) : le commissariat du peuple pour les affaires intérieures

NKVD servit de nouveau nom, à consonance innocente. Il entra en usage en même temps qu'arrivait un nouveau directeur, l'empoisonneur Heinrich Iagoda (1891-1938). Monsieur Iagoda (ou Yagoda) avait peu d'éducation, mais était le type même du vrai patron, brutal, comme Staline les aimait, pendant un temps au moins. C'était le plan de Iagoda, sa vision, qui créa la police d'état massive, curieuse de tout, le système soviétique tel que nous le connaissons aujourd'hui. Iagoda a institutionnalisé et étendu l'intérêt en pharmacologie qu'il avait démontré en s'occupant de son précédent chef, Menzhinsky. C'est lui qui établit

le laboratoire des poisons du NKVD, utilisant même ses moments de loisir pour effectuer personnellement des expérimentations. D'autres moments loin de son bureau étaient consacrés à la torture de prisonniers dans les caves de son quartier général. Il est aussi connu pour sa préparation méticuleuse des accusés lors des procès des purges (procès spectacles) durant lesquels Staline fit exécuter comme espions ses vieux compagnons bolcheviques et, un peu plus tard, le corps d'officiers de l'armée. Iagoda était tellement bon qu'il mettait Staline lui-même mal à l'aise. Cela eut pour conséquence que ce dernier le fit arrêter et abattre par Nikolaï Iejov, le « Nain sanguinaire » (1895-1940). Comme nouveau patron, Iejov, acheva avec enthousiasme les purges qui, à la fin des années 1930, avaient liquidé plus de deux millions de Russes. En 1938, elles inclurent Iejov lui-même qui, à ce qui a été dit, fut étranglé en 1940 (en réalité fusillé) par son successeur en personne, Lavrenti Beria (1899-1953). Ce fut Beria qui allait guider le NKVD à travers la Seconde Guerre mondiale. On peut mettre au crédit de Iagoda, Iejov et Beria la phénoménale pénétration des gouvernements du Royaume-Uni et des États-Unis, tant depuis le Département d'État et le Foreign Office qu'au renseignement anglo-américain et au projet de la bombe atomique, comme cela apparaît maintenant dans le projet Venona et les archives communistes ouvertes. Sous Beria, le NKVD a passé la guerre à renforcer la discipline à coups d'exécutions et d'emprisonnements en Sibérie.

6 - Le MVD (1946-1954) : Ministère des Affaires Intérieures

Ce fut simplement un changement de nom avec les mêmes tueurs comme responsables. C'est en 1953 que survint la fin de Beria. Condamné à mort, la plupart des récits suggèrent qu'il fut abattu soit par le colonel-général Pavel Batitski dans sa cellule, soit par un peloton d'exécution. Le Premier Ministre soviétique, Nikita Khroutchev, a prétendu plus tard qu'il avait personnellement tué Beria lorsque ce dernier était venu dans son bureau sans garde du corps. D'autres prétendent que ses camarades du Politburo l'étranglèrent. Il y en a aussi, dans les cercles de la CIA, qui lancèrent la rumeur que Beria était un agent de la CIA. Étant donné la paranoïa des officiels soviétiques, cela n'a sûrement pas aidé la cause de Monsieur Beria.

7 - Le KGB (1954-1991) : le comité pour la sécurité d'État

Avec la disparition de Beria arriva un nouveau chef, en même temps que le traditionnel changement de nom. Après tout le sang répandu, une fois Staline mort en 1953, l'élite tomba d'accord pour réduire bon gré mal gré les assassinats réciproques. Toutefois, les nouveaux chefs étaient toujours du même genre, aussi froids. Suivons quelques grands moments. Sergei Kruglov, à qui on attribuait

d’avoir personnellement exécuté un grand nombre de condamnés des grandes purges des années 1930, dura moins de deux ans et fit la transition du MVD vers le KGB. Ivan Alexandrovitch Serov, premier directeur du KGB, avait assassiné des dizaines de milliers de gens dans les zones capturées par l’Armée Rouge au cours de la Seconde Guerre mondiale. En écho du passé, Serov disparut pendant les années 1960, on n’entendit plus jamais parler de lui.

Youri Andropov fut le plus connu, ayant fini Premier Ministre, mais dans les cercles du renseignement, on se souvient de lui pour son travail de précurseur utilisant les hôpitaux psychiatriques pour « arranger » la santé mentale des dissidents.

8 - Le GRU : le directorat principal des renseignements de l’État-major général de l’Armée Rouge

De nombreuses façons, le GRU est un rival du KGB, mais il leur arrive aussi de travailler ensemble. Ils sont les « voisins » mentionnés dans les télégrammes Venona du NKVD envoyés à Moscou par les ambassades soviétiques aux États-Unis. Le GRU pourrait dépasser le KGB aussi bien en finances qu’en effectifs. Avec tout le bruit fait autour de la réduction de la puissance du KGB, on a à peine remarqué que le GRU et sa mission demeurent fondamentalement inchangés. Cette mission a traditionnellement été l’espionnage industriel et économique. On admettra que ses fruits ont souvent eu des applications militaires. Par exemple, le missile de croisière russe est une si bonne copie du missile américain Tomahawk, que les gens de la CIA l’ont baptisé le « Tomahawkski ». D’une manière analogue, l’une des réelles surprises provenant des Russes ayant surgi devant les envahisseurs allemands au cours de la Seconde Guerre mondiale fut le char d’assaut T.34 à propulsion diesel. Aucun autre char ne pouvait approcher sa vitesse de 51 km/h et sa manœuvrabilité. Les Allemands furent tellement impressionnés qu’ils tentèrent, sans beaucoup de succès, de copier le moteur. La source la plus vraisemblable de la technologie du moteur était la compagnie américaine Packard Automobile. Au début des années 1930, Packard avait mis au point un moteur en tant que possible moteur d’avion, mais ne parvint pas à le vendre durant la Grande Dépression. Un ingénieur de Packard vendit les plans aux Soviétiques qui eurent le bon sens de voir que le destin de ce moteur n’était pas dans les airs, mais sur terre. En 1941, les choses étaient très avancées. Aujourd’hui, la plupart des chars d’assaut modernes ont des moteurs semblables. Quant au Tupolev 144, rival de notre Concorde, il ne tarda pas à être baptisé « Concordski », tant certaines similitudes étaient frappantes…

9 - Le Smersh

Le personnage de fiction James Bond, de Ian Fleming, aurait passé beaucoup de temps au chômage s'il n'y avait pas eu le Smersh. Mais Fleming avait fait partie des Renseignements de la Royal Navy britannique et connaissait la musique. On dit généralement que « Smersh » est un acronyme pour la devise de l'organisation : « Smert shpionam » (mort aux espions). Son nom officiel était « Neuvième Division pour la Terreur et la Division ». Utilisant une large variété de méthodes difficiles à détecter - pistolets électriques, poisons injectés par des parapluies, vaporisation d'acide prussique, le bilan de ce groupe en matière d'assassinats, d'enlèvements et de chantage hors de l'URSS est sans égal. Les seuls assassinats méritent une liste à eux seuls. Bien sûr, conformément à l'habitude, il y a eu un changement de nom. Plus récemment, ce petit groupe d'enchanteurs est devenu le GRU, le Département de la Sécurité interne de l'Armée Rouge.

10 - Le SVR : le service de renseignement étranger

Lorsque la tentative de coup d'état du KGB, en août 1991, a échoué, conduisant à la disparition de l'Union Soviétique, et que des foules en colère sur la place Dzerjinski ont abattu la statue géante du sacro-saint Dzerjinski lui-même, le KGB a paru se dissoudre. Heureusement pour lui, les foules n'ont pas pénétré dans l'immeuble pour le piller, comme en Roumanie ou en Allemagne de l'Est (les historiens auraient adoré gambader au milieu des documents…). Cela a conduit à une fragmentation du service, au moins provisoirement et sur le papier, un nouveau nom et une image publique plus avenante, plus douce. Pourtant, récemment, la statue de Dzerjinski a été remise en place dans une rue latérale et plusieurs départements dispersés semblent se réunir de nouveau. Des transfuges et des agents démasqués disent que le Renseignement russe est de nouveau entré dans la danse, le seul changement étant un nouvel accent mis sur l'espionnage industriel, longtemps la spécialité du GRU, le grand rival du SVR.

Avant la CIA…

Il existe une tendance à dépeindre les « Insurgents » américains comme des petits saints innocents qui, avec Dieu et la vertu de leur côté, châtièrent les méchants Britanniques et gagnèrent la liberté de la Nation américaine. En fait, il s'agissait d'hommes rudes, durs. De nos jours, il serait difficile d'obtenir l'étendue de leur expérience sans avoir passé un temps non négligeable en prison. S'ils paraissent, dans leurs documents, leurs écrits et la Constitution qu'ils ont rédigés par la suite, être très soupçonneux de la nature humaine, de son appétit de puissance, de ses échecs et de ses failles, c'est peut-être parce qu'ils se connaissaient bien.

1 - Les Clubs de la Liberté

Après la Guerre de Sept Ans (1756-1763), les Britanniques examinèrent les comptes de leurs colonies américaines et s'aperçurent qu'elles n'avaient jamais payé une bonne partie de leurs impôts. La réponse fut d'imposer de nouveaux impôts que la Couronne essaierait sérieusement de collecter. L'Acte du Timbre, si malheureux, qui prescrivait que sur tous les documents imprimés, y compris les sermons, les testaments et les journaux, soit acheté et apposé un timbre, est un excellent exemple de la manière dont les choses ont mal tourné. En fait, l'Acte du Timbre a tellement offensé les classes influentes qu'il a donné naissance au premier service de renseignement de l'Amérique - les Fils de la Liberté - avec leurs Clubs de la Liberté. C'est par l'intermédiaire de ces derniers que furent coordonnées la résistance, les révoltes et les attaques contre les agents des timbres et la destruction des timbres honnis. Le Parlement britannique se hâta de repousser l'Acte du Timbre l'année suivante.

2 - Le Dragon Vert

L'organisation des Fils de la Liberté ne replia pas sa tente après 1766, mais continua d'exister comme organisation inter-colonies secrète et subversive. Après 1772, ses membres s'imbriquaient avec les Comités de la Correspondance Secrète. Vers 1774, deux douzaines ou plus des Fils de Liberté de Boston se réunissaient régulièrement à la Taverne du Dragon Vert pour échanger des renseignements sur leur surveillance des quatre ou cinq mille soldats d'occupation du général Gage. Pendant ce temps, leurs correspondants dans le pays accumulaient armes et munitions et entraînaient les milices locales.

3 - George Washington, un homme bien sous tous rapports

Un récent document de la CIA évaluant les opérations de renseignement de Georges Washington durant la Guerre d'Indépendance (1775-1783) estime qu'il

« *était un adepte des opérations de manipulation et d'espionnage ; il avait un don pour la propagande. Il pratiquait une solide sécurité dans les opérations* ». Ce rapport ajoutait « *qu'il gérait ses renseignements avec habileté. Il utilisait des agents derrière les lignes ennemies, interrogeait les voyageurs pour récolter des informations et lançait des tas d'agents sur des missions de renseignement et de contre-espionnage* ». Washington gardait un contrôle total sur les opérations de renseignement de l'Armée Continentale et c'était un grand réaliste. Il exigea des fonds pour un service secret au 2e Congrès Continental, bien qu'il fût loin d'être très enthousiaste sur l'argent papier qui était fourni. Il pensait que l'or ou l'argent, mais de préférence l'or, valaient mieux pour le métier du renseignement. Il a écrit : « J'ai toujours eu du mal à obtenir des renseignements avec de l'argent papier… » La mesquinerie n'avait pas sa place dans le plan de collecte de renseignements de Washington : « Ne laissez aucune pierre non retournée et ne regardez pas à la dépense. » Contrastant avec sa réputation de ne jamais mentir, il est surprenant d'examiner ce qu'a fait Washington dans ce domaine. En réalité, il fut un maître de la désinformation. Avec ses troupes misérables, il survécut au rude hiver 1777-1778 à Valley Forge, Pennsylvanie, largement parce que le général britannique, Sir William Howe, resta confortablement au chaud à Philadelphie. La naturelle nonchalance du général britannique fut renforcée par les informations que Washington avait implantées dans l'esprit des espions tories : l'attaque du camp de Valley Forge ne serait pas seulement une tentative froide et misérable, mais aurait pu s'achever en un échec piteux. Une ruse semblable empêcha le général britannique Clinton d'attaquer Newport, Rhode Island, en 1780. Là, Washington fit en sorte qu'un faux plan d'attaque de New York tombe entre les mains d'un espion tory qui, avec loyauté, se hâta de le remettre au général Clinton. Ce dernier, pensant qu'il était sur le point d'être attaqué, demeura à New York et annula l'attaque contre Newport, où les troupes françaises débarquaient pour renforcer Washington. Le débarquement se déroula sans encombre et les troupes françaises avec leur soutien naval furent le facteur décisif de la victoire de Washington sur Cornwallis, l'année suivante, à Yorktown, Virginie. Les mouvements de Washington vers le sud avaient également été masqués par un faux plan, divulgué, laissant prévoir qu'il était sur le point d'attaquer New York. À New York, Clinton ne pouvait simplement pas comprendre cela. Il était à nouveau immobilisé à New York, tandis que Cornwallis, désespéré, sans aucun renfort ni secours sur le terrain, devait se rendre. L'orchestre militaire britannique quitta Yorktown en jouant Le Monde à l'envers et j'espère avoir agi de même avec

votre éventuelle conviction que George Washington était un être simple, sans imagination. La victoire américaine de Yorktown mit fin à la Guerre d'Indépendance.

4 - 1776, la naissance du Renseignement américain

Les choses n'allèrent pas si bien à la fin de l'été 1776 pour George Washington à New York. Il fut d'abord dérouté par une attaque de diversion et ne put que difficilement se retirer, avec la perte de 1 400 hommes, après que le général britannique Howe lui soit tombé dessus avec le gros de ses forces. Washington, réalisant que sa situation était critique, forma un petit groupe avec ses meilleurs éléments, une unité de reconnaissance, les « Knowlton's Rangers », pour être sûr de ne plus être à nouveau surpris. C'est ainsi que les Renseignements de l'US Army datent leur fondation en 1776. La date figure sur leur blason.

5 - la classe 1773 de Yale

Dans son livre *Le Manteau et la Toge*, Robin Winks, l'historien de Yale, présente un magnifique catalogue des hommes de Yale du XXe siècle - Norman Holmes Pearson, James Angleton et Sherman Kent - pour n'en citer que quelques-uns qui ont établi un record impressionnant comme fondateurs des renseignements américains modernes dans l'OSS et la CIA. La tradition de Yale remonte jusqu'à septembre 1776, lorsque George Washington se retrouva lui-même à New York, désespérant d'obtenir des renseignements sur le général britannique Howe et ses troupes, alors à Long Island. Washington demanda des volontaires pour s'habiller en civil et s'infiltrer dans le camp anglais. Pour la plupart, les Knowlton's Rangers, l'unité d'élite récemment formée, trouvèrent que cette traîtrise était déshonorante et refusèrent. Cependant, il y eut un volontaire, Nathan Hale. Peut-être que, étant un élève de Yale (classe 1773), Hale n'était pas aussi perturbé que les autres par des mots comme « duplicité » et « traîtrise ». Il n'était apparemment pas le moins du monde troublé par le fait qu'il n'était pas, mais alors absolument pas qualifié et formé pour une telle mission. D'abord, il était plus grand que la plupart des hommes et possédait un visage dont on se souvenait, avec des cicatrices bien visibles. Comme si cela ne suffisait pas, son cousin tory, Samuel Hale, était un adjoint du général britannique Howe. On sait peu de choses sur ses aventures ou sur sa capture, seulement qu'il fut pendu. En regrettant qu'il n'ait eu qu'une seule vie à donner à son pays, il a eu un des premiers grands rôles parlants dans l'histoire américaine.

6 - John Honeyman, un homme sans états d'âme

Dans les livres d'histoire, vous trouverez des mots comme « suspect » ou

même « minable » dans la même phrase que le nom de John Honeyman. Autrement dit, nous sommes en présence d'un homme absolument pas perturbé par les dilemmes moraux qui avaient agité les Knowlton's Rangers, lorsque Washington leur avait demandé de s'habiller en civil et d'infiltrer les lignes britanniques. Il ne fit aucun grand discours lorsqu'il échoua et fut capturé. Il donna de bonnes informations, claires, précises, en temps utile sur les troupes hessoises qu'avait laissées Howe à Trenton après ses victoires sur les pré-insurgés. Après avoir été chassé de New York, Washington avait besoin de renseignements solides ; aussi lorsque John Honeyman, tisserand irlandais désormais déguisé en marchand de bestiaux, se présenta, Washington eut un entretien avec lui. De ce petit tête à tête résulta la brillante attaque du général contre les Hessois à Trenton à la Noël 1776. Ce fut une surprise et un grand succès, soutenant le moral des insurgents et sauvant peut-être la Guerre d'Indépendance américaine.

7 - Espion est un mot si laid

L'un des espions du général Washington était un homme particulièrement sensible, du nom d'Hercule Mulligan, qui préférait être appelé « correspondant confidentiel » du général. Mulligan était un tailleur talentueux et, comme beaucoup d'artisans, avait été tôt un partisan déclaré de la Révolution. Il faisait même partie des Fils de la Liberté. Alexander Hamilton, assistant du général Washington pendant la Guerre d'Indépendance, avait durant ses études vécu avec Mulligan. Malgré cet « inconvénient », Mulligan put utiliser ses bons contacts à New York, où entre autres choses il confectionnait des vêtements pour les officiers britanniques, pour récolter de bons renseignements et les faire passer à Washington.

8 - Sauvé par son don des langues

Le jour même où Nathan Hale trouvait une fin misérable au bout d'une corde, les Britanniques capturèrent un autre espion, un homme d'affaires juif polonais immigrant, du nom de Haym Solomon. Les Britanniques étaient sur le point d'associer Solomon à Hale, lorsqu'ils découvrirent qu'il pouvait parler six langues, dont l'allemand, tout comme les soldats qu'ils avaient levés auprès du Prince de Hesse, entre autres. Ce don était si précieux que les Britanniques le firent travailler comme traducteur et intermédiaire en général, jusqu'à ce qu'ils découvrent qu'il employait ses dons linguistiques à encourager les Allemands à déserter et à rejoindre les indépendantistes. Une nouvelle fois, il fut condamné à mort, mais il s'échappa chez les indépendantistes pour les aider à financer la guerre.

9 - Le faux Culper Jr

Le réseau d’espionnage Culper qui a si bien servi George Washington n’avait, bien sûr, aucun Culper. Samuel Culper Jr était en réalité un tailleur de New York, Robert Townsend, qui s’engagea même dans une milice tory. Culper Jr avait une vaste écurie de sous-agents. Malheureusement, la maîtrise sur cette opération était telle que la plupart de leurs noms ont été perdus pour l’Histoire. Tout ce que nous avons, c’est une série de chiffres et quelques notes énigmatiques.

10 - Rivington, le tory le plus célèbre

James Rivington était un tory notoire. Culper Jr travaillait comme journaliste à potins pour le journal tory de Rivington, *The Royal Gazette*, et tous les deux fréquentaient un café populaire auprès des officiers du Roi, ce qui n’empêcha pas une foule de patriotes d’incendier ses bureaux et ses papiers. Son affaire fut ruinée et il est mort dans la pauvreté. Il fallut attendre les années 1950 pour que des érudits confirment enfin que Rivington, le tory loyal, avait en fait été un membre du réseau Culper.

Britanniques contre insurgents

Un jour, John Adams, qui fut par la suite président des États-Unis, a estimé qu'un tiers des colons étaient pour la Guerre d'Indépendance (1775-1785), un tiers contre et un tiers neutres. Compte tenu de ces divisions dans la loyauté et des fortunes fluctuantes de la Guerre, il n'est pas surprenant que des espions et des informateurs soient apparus un peu partout, et il était presque impossible de savoir à qui se fier.

1 - Benjamin Church

Les gravures de Paul Revere, montrant des événements comme le Massacre de Boston, contribuèrent à encourager le soutien à la Guerre d'Indépendance. Comme la plupart de ses compatriotes insurgents, il serait resté un personnage très vague sans le poème de Longfellow *La Course de Minuit de Paul Revere*. Dans le poème, il s'en tire bien, mais dans la réalité du 18-19 avril 1775, ce fut différent. De fait, pour des besoins des relations publiques, il est heureux que son nom rime mieux avec « hear » (écoutez) que celui de William Dawes, qui effectua la même chevauchée sans être, lui, capturé par les Britanniques. La mission première de Revere était d'avertir Sam Adams et John Hancock à Lexington de l'approche des troupes de l'armée régulière britannique. Il y parvint, mais peu après fut capturé par des soldats anglais. Son compagnon William Dawes réussit à s'échapper. Mais Revere ne manquait pas de ressources et ses bavardages incessants sur les milices insurgées énervaient ceux qui l'avaient fait prisonnier ; après l'avoir « soulagé » de son cheval, ils le relâchèrent. C'est ainsi qu'il se retrouva sans argent, à pied, loin de chez lui. Sa chère épouse, Rachel, inquiète, lui envoya une lettre et 125 livres par l'intermédiaire d'un ami de confiance, Benjamin Church. Qui trouver de plus fiable ? Church faisait partie du Congrès provisoire du Massachusetts et était le médecin général des troupes de Washington. Hélas, c'était aussi un espion à la solde des Britanniques, qui remit la lettre de Rachel Revere au général Gage. Les 125 livres sterling ? Il semble qu'elles aient été perdues.

2 - Quelques détails supplémentaires sur le Docteur Church

Le Docteur Benjamin Church était l'un des membres éminents de la cellule d'espionnage américaine, le groupe du Dragon Vert des Fils de la Liberté. Malheureusement, il peut probablement prétendre au titre d'une des premières taupes dans le Renseignement américain. Il revint de ses études en Angleterre, au London Medical College, avec une épouse anglaise, des goûts de luxe comprenant une maîtresse, le tout impossible à satisfaire par l'exercice de sa

profession médicale. C’est ainsi qu’il gagna quelques sous de plus en vendant des informations au général Gage. Ce fut grâce à des renseignements du Dr Church et de quelques autres que Gage put connaître l’emplacement des stocks d’armes des insurgents à Concord. Ainsi, Gage se mit en route avec ses troupes ce jour décisif du 19 avril 1775. Church semble avoir eu du talent pour fomenter des batailles cruciales. Il avertit également Gage que les insurgents allaient fortifier Bunker Hill. Le méchant docteur fut par hasard démasqué par George Washington. N’ayant pas toutes les preuves de ses crimes, les Patriotes finirent par l’expédier aux Antilles, mais le bateau qui l’emmenait sombra corps et biens. Ce n’est qu’au XXe siècle que des érudits travaillant sur les archives du général Gage purent reconstruire toute l’histoire.

3 - Le Comte Rumford, alias Benjamin Thompson

Sous le nom de Benjamin Thompson, ce jeune homme en quête de la chance de sa vie avait épousé une riche veuve plus âgée que lui de 12 ans, et s’était mis à renseigner le général Gage sur les mouvements militaires américains par des courriers écrits à l’encre invisible. Il finit par quitter et sa femme et l’Amérique pour l’Europe, sans jamais se retourner sur son passé. Il mena une nouvelle vie en tant que Comte Rumford (un titre reçu du gouvernement bavarois qui l’employait), spécialiste des feux d’artifice et auteur de plusieurs essais.

4 - Une autre fripouille : Paul Wentworth

Comme Américain, il m’est difficile d’écrire sur ce groupe sans soupirer et avec la conviction que ces dits espions forment la plus belle collection de gredins jamais rassemblée sur le papier. Paul Wentworth était l’agent de la colonie du New Hampshire en poste à Londres, comme Benjamin Franklin l’avait été pour la Pennsylvanie et le Massachusetts. L’agent de la colonie était une sorte de membre d’un groupe de pression, de « lobby », artiste en matière de pots de vin, qui veillait aux intérêts de sa colonie à Londres. Wentworth était également le représentant à Londres du Comité Révolutionnaire de la Correspondance Secrète. Malheureusement, il s’était fait doubler et avait été recruté par l’espionnage britannique : il était aussi l’assistant du chef du service de renseignements britannique. Heureusement, une grande partie de tout cela était connu de Benjamin Franklin, qui se servait de Wentworth autant que Wentworth se servait de lui.

5 - Ma fripouille favorite, le Docteur Edward Bancroft

Tout le monde aimait le jeune Dr Bancroft, comme moi. Il était agréable et obéissait scrupuleusement au 11e commandement de l’espionnage « *Tu ne te feras pas prendre* ». Les motifs de Bancroft sont aussi clairs aujourd’hui qu’ils

étaient obscurs pour ses victimes. 500 livres comptant et 400 livres par an, et une pension de 200 livres à vie (augmentée par la suite à 500 livres), c'était de jolies sommes à l'époque. Pour cela, il a commencé par espionner Silas Deane, l'agent américain en France du Comité du Congrès Continental de la Correspondance Secrète. Les nouvelles étaient riches ; les Français avaient établi ce que la CIA aujourd'hui appellerait une « façade », une compagnie commerciale bidon. Cette dernière, Hortalez et Cie, acheta trois douzaines de navires et se mit à expédier des canons et de la poudre aux colonies rebelles. Et ce n'était que le début. Bancroft servit de secrétaire à Benjamin Franklin lors des négociations de paix de Paris dans les années 1780, de telle manière que les Britanniques connaissaient les informations internes sur la position de négociation des colons. Tout cela est demeuré secret pendant un siècle. Aujourd'hui, cependant, nous disposons d'une magnifique documentation sur les agissements du Dr Bancroft. C'est le docteur lui-même qui a écrit ce rapport, en grande partie parce que les Britanniques tardaient à le payer. Aussi, faisant ce à quoi les médecins excellent, il établit des factures « pour services rendus » et un siècle plus tard, la facture a refait surface dans les archives britanniques.

6 - L'espion qui ne pensait pas être espion, le major André

Le major britannique André rentrait après avoir confirmé que Benedict Arnold était prêt à vendre West Point pour 20 000 dollars, l'équivalent d'environ 400 000 dollars d'aujourd'hui, certainement une affaire pour un fort de nos jours. Ne pouvant attraper son bateau, il revêtit des vêtements civils et se mit en route, mais fut capturé par les troupes de Washington, avec ses papiers secrets dissimulés dans sa botte. Tous les indices d'un espion, même s'il affirmait qu'il n'espionnait pas, mais se contentait simplement d'acheter un officier de l'armée coloniale pour qu'il lui livre un fort. Washington pensait qu'André avait perdu la tête pour se faire prendre en tenue civile, mais néanmoins ordonna qu'on le pende, ce qui fut fait.

7 - Benedict Arnold, le plus « grand » traître américain

En juillet 1780, le général Arnold demande et obtient le commandement du fort de West Point. Il a déjà commencé à correspondre avec le général Clinton par l'entremise du major André. Arnold offre de vendre le fort aux Britanniques contre 20 000 livres et le rang de brigadier. En cas de réussite de ce plan, les Britanniques contrôleraient la vallée de l'Hudson, coupant les colonies en deux. Mais les plans d'Arnold sont percés à jour lorsqu'André est capturé. Il apprend la capture d'André et s'enfuit à bord d'un navire anglais qui l'attendait sur l'Hudson. Il est fait général de brigade, mais ne reçoit que 6 000 livres, son

complot ayant échoué.

Arnold ne parvient pas à gagner la confiance des Anglais, bien qu'il participe activement à la guerre. En décembre, sous les ordres de Clinton, Arnold mène 1 600 hommes en Virginie et capture Richmond, coupant la principale artère qui alimente en matériel les troupes coloniales du sud. On dit qu'à un officier américain capturé, Arnold aurait demandé ce que les Américains feraient s'ils le capturaient. Le prisonnier aurait répondu : « *Couper votre jambe, l'enterrer avec les honneurs militaires, et pendre le reste* » (il avait été blessé à la jambe à Saratoga, où sa conduite avait été héroïque). Benedict Arnold investit dans le commerce maritime au Canada entre 1787 et 1791, avant de déménager à Londres. Il meurt en 1801, pauvre, malade et oublié de tous.

8 - En attendant d'envahir le Canada, les affaires continuent…

Il est désormais clair que, lorsque la fanfare britannique a quitté Yorktwon en défilant au son de *Le Monde à l'envers*, la Guerre d'Indépendance était pratiquement terminée. Mais, à l'époque, ce n'était pas tout à fait ce qui apparaissait. Washington caressait l'idée d'une autre invasion au Canada et le Gouverneur général, Sir Frederick Haldimand, craignait que Washington ne le tentât. Haldimand dit au chef du service secret du Vermont, Justus Sherwood, de ne ménager aucune dépense. Sherwood fit exactement ce qu'on lui avait dit. C'était un cas classique où l'offre répondait à la demande. Comme Washington avait annulé l'idée d'une invasion, les rapports de Sherwood étaient largement le produit d'une imagination débordante. Mais une bonne fiction peut bien payer : Haldimand croulait sous des rapports très inquiétants sur une invasion imminente.

9 - Le major John Thornton, l'espion démasqué

Le major John Thornton était le secrétaire d'Arthur Lee, véritable paranoïaque, membre de l'équipe de Benjamin Franklin venu à Paris préparer le traité. Il n'est que juste que Lee, qui voyait des espions et des traîtres partout, se soit retrouvé avec un secrétaire qui en était un vrai, l'espion britannique John Thornton. Franklin avait ses propres agents à Londres et l'un d'entre eux l'informa que Thornton était un agent britannique. Les Français exigèrent alors que Lee, en tant qu'employeur de Thornton, soit rappelé comme présentant un risque pour la sécurité. Ce qui fut fait, au grand soulagement des autres espions britanniques (comme le secrétaire de Franklin, le Dr Bancroft), qui s'étaient trouvés très mal à l'aise par toutes les accusations de Lee les dénonçant.

10 - La maîtresse sans nom

L'un des principaux problèmes du renseignement est de voir le véritable

renseignement au milieu de l'épais fourré de désinformation mis en place par l'ennemi. Dans ce cas, le général britannique Clinton voulait croire que les Américains et leurs alliés français allaient attaquer New York. En fait, Washington et les Français se dirigeaient vers Yorktown et la bataille décisive qui allait effectivement terminer la guerre. Le service secret de Clinton avait reçu l'information correcte de la maîtresse du colonel français Donatien de Rochambeau, le fils du commandant français, mais Clinton tenait tellement à son idée d'une attaque contre New York qu'aucune information ne pouvait le persuader du contraire.

Ceux qui n’ont jamais existé

Une chose agréable dans l’espionnage : vous n’avez pas besoin d’exister réellement pour avoir un impact important, et même un droit de vie ou de mort, sur ceux qui existent vraiment. Dans ce chapitre, nous allons rencontrer non seulement le major Martin, « L’homme qui n’a jamais existé », mais des armées entières qui n’ont manœuvré que sur le papier et dans l’esprit de l’ennemi.

1 - Opération Chair à pâté (Mincemeat)

Ce nom de code fut choisi dans une liste de mots au hasard, mais ce n’en est que mieux. En bref, les Alliés avaient besoin d’une ruse pour détourner l’attention des Allemands du véritable point de débarquement des troupes en Sicile en 1943. C’est ainsi que les Britanniques prirent le corps d’un mort et l’habillèrent en officier de l’armée anglaise, le major Martin, allant jusqu’au bout du détail puisqu’il portait des documents indiquant que le débarquement aurait lieu en Grèce.

2 - Des idées… et du thé

Le Comité XX était en charge des retournements d’agents, et donc d’une bonne partie de la désinformation, et a opéré de janvier 1941 jusqu’à la fin de la guerre. Les lumières, là, venaient des universitaires - le représentant américain était Norman Holmes Pearson, de l’OSS et de Yale University - leur esprit sans doute préparé pour la tâche par des années de querelles internes entre services. Le président du Comité XX, Sir John Masterman, pur produit de l’Université d’Oxford, attribuait l’assiduité presque parfaite aux réunions non pas à l’intérêt du travail, mais au thé et aux « excellents petits pains au lait » qui étaient toujours fournis.

3 - Le Groupe de la Première Armée de Patton

Même avec plus de 200 divisions allemandes combattant sur le front de l’Est, les Alliés savaient que si les 65 divisions allemandes présentes en France étaient lancées sur les lieux du débarquement en Normandie, l’affaire pourrait devenir aléatoire. De fait, il y avait de fortes chances que le débarquement échoue. La solution était de convaincre les Allemands que l’attaque principale aurait lieu plus tard, plus au nord, près de Calais. Dans ce but, les Alliés inventèrent dans le cadre de l’opération Fortitude le Groupe de la Première Armée, totalement fictif et prétendument commandé par le général George Patton, et les Britanniques doublèrent les Allemands, via les agents doubles, en faisant transmettre par radio des rapports bidons. Le Comité XX alla jusqu’à publier des articles dans les journaux sur des soldats de la Première Armée américaine, indisciplinés et

impliqués dans des bagarres de bars, et des lettres au journal se plaignant de leur conduite. La mauvaise organisation et la faiblesse du Renseignement nazi firent le reste et permirent d'enfumer totalement Hitler et ses généraux. Les informations arrivaient en si grande quantité qu'il aurait fallu nettement plus d'espions que n'en comptait l'Abwehr pour les collecter. Si vous allez à l'Army War College, à Carlisle, en Pennsylvanie, vous pourrez y voir, encadrés, des insignes d'épaule, des récompenses et autres décorations pour cette armée fictive, le tout dans de jolies vitrines, exactement comme pour les véritables armées.

4 - "Jack in the box"

JIB (Jack In the Box) est un mannequin gonflable utilisé par la CIA dans les automobiles pour tromper les agents ennemis sur le nombre de passagers dans la voiture. Un truc qui a marché particulièrement bien contre le FBI. Edward L. Howard, un ancien de la CIA, en réalité une taupe soviétique, a échappé à sa capture alors que le FBI le suivait, pendant qu'il était en voiture avec sa femme. À un moment donné durant le trajet, Howard bondit de la voiture et son épouse déclencha le mannequin JIB. Lorsque le FBI s'aperçut de la ruse, Howard était en route pour Moscou, via New York, Copenhague et Helsinki.

5 - La taupe imaginaire

Des experts pensent que James Jesus Angleton, le responsable du contre-espionnage et chasseur de taupes en chef de la CIA, fut trompé et conduit à penser qu'il y avait une taupe au niveau le plus haut de l'Agence. Si la taupe qu'Angleton recherchait était seulement un fruit de l'imagination des services d'espionnage soviétique, alors ce fut un grand succès. La traque fut déclenchée par un agent du KGB, le major Anatoli Golitzine qui était passé à l'Ouest en 1961, et avait « révélé » qu'il y avait une taupe soviétique à la CIA. Les experts estiment que les énormes efforts déployés par Angleton pour trouver la taupe, depuis le début des années 1960 jusqu'à sa retraite forcée en 1974, ont causé plus de dégâts dans l'Agence que n'auraient pu le faire une seule ou une douzaine de véritables taupes.

6 - Opération Scherhorn

Ce fut une brillante opération soviétique au cours de la Seconde Guerre mondiale, pour convaincre les Allemands que 2 500 de leurs soldats, commandés par un officier capturé, l'Oberstleutnant Scherhorn, étaient pris au piège derrière les lignes soviétiques sur la rivière Bérézina. Scherhorn contacta la première fois le Haut Commandement allemand vers la mi-août 1944, pour faire part de sa terrible position. Les Allemands consacrèrent des ressources

considérables en hommes et en avions pour essayer de soulager ce groupe fictif. On dit même que deux groupes SS furent perdus pour cet effort de sauvetage. Hitler promut Scherhorn et ses officiers et leur attribua des décorations pour leur bravoure et leurs ressources. Scherhorn, promu colonel, reçut la Croix de Chevalier. Les Russes, comme les Britanniques, étaient doués pour cette sorte d'opérations.

7 - L'agent Bolvan

Les Russes ont comme d'habitude trouvé un nom haut en couleurs pour cette sorte de farce. Ainsi, chez eux le terme employé est « Bolvan » pour un agent fictif. Il vient du mot « Bolvan » désignant le mort dans les jeux de cartes russes. Cela peut également se traduire par des termes merveilleusement délicats comme fou, idiot, crétin, imbécile.

8 - Merci Donny. Donny comment ?

Une nouvelle fois, le Comité XX fut au travail. L'agent Garbo n'était contrôlé par personne d'autre que l'agent soviétique et officier du MI5 britannique Anthony Blunt, le « quatrième homme » des agents soviétiques qui avaient pénétré le Renseignement britannique. Ils s'arrangèrent pour que Garbo signalent aux Allemands qu'il avait désormais un sous-agent, Donny, qui envoyait un flot continu de rapports bidons sur la Première Armée fictive de Patton. Bien sûr, Donny n'existait pas, mais les Allemands adoraient ses rapports et se préparèrent à attendre la « véritable » attaque alliée près du Pas de Calais.

9 - Placez votre confiance dans le Trust

Les manuels décrivent généralement le Trust comme un stratagème de grande envergure mis en place entre 1917 et 1924 pour convaincre les organisations de renseignement étrangères et l'opposition des Russes blancs émigrés qu'il existait à l'intérieur de la Russie un groupe d'opposants avec lequel ils pourraient collaborer. C'était une machination de Félix Dzerjinsky, le fondateur de la Tchéka (le type dont la statue fut abattue par la foule moscovite à la chute de l'Union Soviétique…). Le Trust fut un merveilleux véhicule pour attirer de l'argent de l'Ouest et entraîner des agents étrangers à leur perte, dont l'as des espions, l'agent britannique Sidney Reilly.

10 - Le FBI, concurrent du Klan

Le FBI a créé un groupe du Ku Klux Klan lors de l'apogée de ses combines Cointelpro pour déstabiliser divers groupes qu'il considérait comme subversifs. Dans une certaine ville du Sud, le Bureau établit une organisation rivale du Klan, pour drainer des forces des KKK unis d'Amérique. En utilisant des comparses qui ignoraient tout, le FBI put faire croître son organisation fictive à plus de 200

membres. Une question : à quel point une organisation « fictive » devient-elle réelle, même si ses membres ne sont que - selon la merveilleuse expression de Lénine lui-même - des « idiots utiles » ?

Adresses londoniennes

Londres est une ville si riche dans l'histoire de l'espionnage qu'il est vraiment dommage de ne retenir que 10 sites à visiter. L'article de Glenmore Trenear Harvey « Café Daquise : un véritable café d'espions ? » dans le n° 5 du magazine *Eye Spy* m'a fourni le lieu parfait pour un déjeuner d'observateur d'espions dans un endroit proche de la station de métro South Kensington.

1 - Une obsession de peu d'importance

Le *Café Daquise*, 20 Thurloe Place : votre visite peut commencer ou se terminer ici, à proximité de la station de métro South Kensington. Avec ses larges fenêtres, ses marquises et sa finition jaune, cet endroit a suffisamment d'atmosphère pour figurer dans des films et ce fut le cas dans *Une obsession de peu d'importance* (2000). Il est fréquenté par des individus d'Europe orientale ayant des contacts et des histoires à vous faire froid dans le dos. L'attrait éprouvé par les hommes du KGB et du GRU était lié à la grande sélection de boissons pour adultes d'Europe de l'Est et la nourriture. Un guide sur Londres, d'Andrew Gumbel, vante la nourriture comme « *outrageusement bonne en tant que cuisine polonaise* ».

2 - Station XVB, l'école de camouflage

Un bloc plus loin au nord, vous arrivez sur Cromwell Rd et atteignez le Musée d'Histoire Naturelle. C'est là, au sous-sol, que les artisans du SOE (Special Operations Executive) avaient leur « boutique de camouflage ». Sous la direction de J.E. Wills, un expert en costumes et décors de cinéma, le SOE fabriquait des engins de mort que les agents du SOE emportaient avec eux lors de leurs visites dans l'Europe nazie. Le Roi en personne est venu admirer les produits locaux.

3 - Faux et contrefaçons

Arrivé à ce point de mon livre, je sais que vous êtes préparés à un petit arrêt, juste à l'est du Musée d'Histoire Naturelle, au Musée Victoria et Albert. Allez immédiatement à la Salle 46 et ses voisines. C'est là que se trouvent les faux de la grande statuaire mondiale. Vous pouvez approcher des copies suffisamment bonnes pour renvoyer les experts courir après leurs diplômes. Dans une grande salle se trouve une collection pour laquelle des directeurs de musées seraient bien capables de tuer, si elle était authentique. Voici *David* et *Moïse*, de Michel-Ange, les *Portes du Paradis* de Ghiberti, et la liste semble interminable. Alors que les foules parcourent l'Europe, se bousculant pour avoir une vue médiocre des originaux, vous pouvez regarder de beaucoup plus près des faux parfaits.

4 - Dubok

En langage KGB, un dubok est un endroit secret où les espions et leurs contrôles peuvent récupérer ou déposer des documents ou de l'argent : ce que les gens de la CIA appellent une boîte aux lettres morte. Pour en voir une, continuez vers l'Est à une porte sur Thurloe Place (Cromwell Road aboutit sur Thurloe Place), en face du Musée Victoria et Albert. Là, vous êtes devant le Brompton Oratory, une église catholique dédiée à Saint Philippe de Néri, l'un des leaders de la contre-réforme catholique des années 1500. L'église est impressionnante, avec un dôme de 70 mètres de hauteur et un intérieur de style baroque merveilleusement voyant. L'endroit où laisser les documents est situé juste à la gauche du petit autel, à l'intérieur de l'entrée de Brompton Oratory. Les athées du KGB semblaient garder une place dans leur cœur pour les églises.

5 - Le saint patron des boîtes aux lettres mortes

Continuez sur une courte distance sur Thurloe Place jusqu'à Cottage Place, puis vers la toute proche église de la Sainte Trinité. La boîte aux lettres du KGB se trouve dans un petit jardin à côté de la statue de Saint François d'Assise. Il semble que le saint patron des écologistes et de l'action catholique gardait un œil vigilant sur le butin du KGB.

6 - Le MI5 entre les deux guerres

Revenez sur vos pas par Cromwell Road, passez le Musée d'Histoire Naturelle, jusqu'au 124 Cromwell Road, où le contre-espionnage britannique avait pris ses quartiers durant la Grande Dépression. Le MI5 n'avait pas besoin de beaucoup de place. Avec seulement deux douzaines de collaborateurs au MI5, il n'est pas surprenant que les Renseignements soviétiques aient eu de grandes opportunités de recrutement dans la Grande-Bretagne des années 1930. On se pose toujours des questions sur Oxford, alors que l'espionnage soviétique a eu un succès aussi grand à Cambridge. Peut-être que recruter à Oxford fut un réel succès et a aussi bien marché qu'à Cambridge, et nous ne l'avons jamais découvert…

7 - Un rosaire pour les athées

Revenez sur vos pas vers l'est sur Cromwell Road et allez trois rues au sud, vers Wetherby Gardens. Tournez à gauche puis à droite vers Rosary Gardens. Au n° 3, pendant des années, se trouvait le Consulat soviétique. Plus récemment, il abritait l'agence de presse russe, avec tous ses agents du KGB, sous couverture de journalisme naturellement.

8 - Le Troisième Homme

Selon mes calculs, le Troisième Homme était Kim Philby. Continuez vers le sud par Rosary Gardens vers Old Brompton Road. Tournez à droite sur Old Brompton, deux petits blocs jusqu'à Drayton Gardens, puis trois blocs jusqu'à

Holly Mews et tournez à gauche sur Grove Court. Vous trouverez l’appartement en sous-sol occupé occasionnellement par un certain Harold Adrian Russell Philby, accompagné d’une autre personne importante, enceinte (à laquelle il n’était pas marié), et de deux chiens répondant aux noms de MI5 et MI6.

9 - Le Right Club, un club plutôt tordu

Allez vers l’est par Holly Mews vers Grove Thistle et tournez à gauche, jusqu’à l’extrémité du bloc vers Roland Gardens, puis suivez la route vers la gauche. Au n° 18 se trouvait la demeure d’Anna Volkov, qui faisait partie du *Right Club*, aux tendances plutôt fascistes, et maîtresse de Tyler Kent, un employé du chiffre à l’ambassade US. Ce fut Kent qui déroba des copies des télégrammes secrets qu’échangeaient le Président Franklin Roosevelt et Winston Churchill. À l’époque, Kent les considéraient comme des exemples de la collusion de Roosevelt avec les Britanniques contre l’Axe. Il en donnait des exemplaires à Anna Volkov qui les transmettait à l’ambassade d’Italie, d’où ils repartaient pour Berlin. Le MI5 avait profondément infiltré le *Right Club* et, en 1940, Volkov et Kent se retrouvèrent en prison où leurs occupations ne pouvaient pas déranger grand monde ou intéresser l’Allemagne.

10 - Le Salon de thé russe

Du domicile de Volkov sur Roland Gardens, continuez vers le nord sur Old Brompton Road et tournez à droite. La troisième rue sur la gauche est Queen’s Gate. La deuxième rue sur votre droite est Harrington. Le Salon de thé russe se trouvait au n° 50 Harrington Road, juste à l’est de Queen’s Gate. L’amiral Volkov s’était retrouvé bloqué à Londres par la Révolution russe de 1917 et c’est ainsi qu’il ouvrit le Salon de thé russe et y gagna une solide réputation pour son excellent caviar et sa vodka. Le Right Club, à droite et aux idées profascistes, se réunissait sous l’impulsion de sa fille, Anna Volkov, dans les salles au-dessus du salon de thé. Continuez vers l’est sur Harrington Road, trois blocs sur votre gauche vers Thurloe Place. Vous voici de retour au Café Daquise et vous méritez peut-être une vodka « on the rocks » pour vos efforts. Il y a encore beaucoup plus de choses à voir à Londres pour les amateurs d’espionnage, aussi prenez votre plan, et attaquez !

Washington, son gouvernement, ses espions…

La capitale du monde de l’espionnage a déménagé à Washington, tout comme l’argent et le pouvoir politique. Le district de Columbia et ses environs n’ont pas la longue histoire de Londres, Paris, Vienne ou Rome, mais les rattrapent rapidement. Comme pour Londres, les 10 lieux décrits ici ne donnent qu’un avant-goût. Si vous souhaitez visiter en voiture ou à pied, procurez-vous un exemplaire de l’ouvrage de Pamela Kessler *Undercover Washington : touring the sites where famous spies lived, worked and loved* (Le Washington clandestin : visite des endroits où les espions fameux ont vécu, travaillé et aimé). Ceux qui veulent s’installer confortablement et faire la visite avec des pros peuvent contacter www.spiesofwashingtontour.com. Vous serez dans un car pendant plus de 4 heures et votre guide sera un ancien officier, forcément bien renseigné…

1 - The Anchorage

Partons sur Connecticut Avenue, NW et Q Street, juste au nord de Dupont Circle, et un immeuble appelé *The Anchorage* (Le Mouillage). Pendant la Seconde Guerre mondiale, c’était un complexe résidentiel. C’était aussi la résidence à Washington d’un avocat américain, ancien joueur de football de la NFL, Ernest Cuneo ; celui-ci assurait la liaison entre les Renseignements britanniques, la Maison Blanche, l’OSS, le FBI, le Département d’État et le Trésor. Rien n’était mis par écrit : il gardait tout dans sa tête. Parmi ses compagnons de l’OSS au « Mouillage », il y avait Arthur Goldberg, un juriste du droit du travail, qui devint par la suite un juge associé de la Cour suprême des États-Unis. Il y avait aussi un avocat de Chicago, George Bowden, directeur adjoint de l’OSS.

2 - Le Cosmos Club

Portez-vous vers l’ouest, sur Q Street, pendant un bloc jusqu’au 2121 Massachusetts Avenue, NW. Des tas de décideurs et d’acteurs du renseignement mondial ont été membres du *Cosmos Club*. Pendant une partie de la Seconde Guerre mondiale, le club était situé à Madison Place, commode pour la Maison Blanche et une grande part de ce qui se passait dans l’espionnage de la guerre 1939-1945. Il déménagea ensuite à l’ancienne résidence de Sumner Wells, confident de Franklin D. Roosevelt, et Secrétaire d’État adjoint (Wells fut contraint de quitter le Département d’État après des rumeurs ayant circulé sur un incident homosexuel, en état d’ébriété, avec un employé des wagons-lits dans un train).

3 - Allen Dulles

Revenez sur Q Street et continuez sur plusieurs blocs vers l'ouest jusqu'au 2723 Q Street, NW. C'était la demeure à Georgetown d'Allen Dulles et de son épouse Clover. Dulles est probablement le chef de la CIA le plus fameux ; il l'a dirigée pendant les années 1950, années capitales et fructueuses, lorsque son frère, John Foster Dulles, était le Secrétaire d'État d'Eisenhower. Et c'est là qu'il habitait durant l'échec le plus spectaculaire de l'Agence, le fiasco de la Baie des Cochons à Cuba en 1961. Il y a vécu jusqu'à la fin 1968, lorsqu'il fut emmené à l'hôpital pour ne plus jamais revenir.

4 - À Wild Bill

Continuez jusqu'au bloc suivant sur Q Street, à la 28e Rue, NW. Tournez à droite sur la 28e et revenez à gauche au bloc suivant, sur R Street. Il n'y a qu'un bloc jusqu'au 2920 R Street, NW. Voici les locaux impressionnants de William Donovan, le chef de l'OSS (Office of Strategic Services) au cours de la Seconde Guerre mondiale et aussi l'homme qui, dans une large mesure, a la gloire d'avoir fondé le Renseignement américain à l'étranger. C'est un endroit allant bien pour cet avocat de Wall Street ayant réussi. Lorsque Donovan s'est installé ici, l'adresse était, en fait, le 1647 à la 30e Rue, NW. C'est peut-être la meilleure maison de tout Georgetown, en retrait de la rue, à environ 110 mètres.

Little Bill Stephenson et ses amis des Renseignements britanniques devaient se sentir chez eux, car il y a un fort parfum de résidence anglaise à la campagne. Donovan y tenait un si grand nombre de réunions avec des espions, qu'il avait dit à sa femme de déménager et de s'installer à la ferme familiale, pour qu'elle ne soit pas trop accablée de voir des personnes qu'elle n'était pas censée connaître.

5 - Dumbarton Oaks

Continuez vers l'ouest sur R Street jusqu'au 31. Tellement de choses se sont produites dans cet hôtel particulier, y compris la réunion fondatrice des Nations-Unies. L'ancien ambassadeur, Robert W. Bliss, fort riche, et sa femme Mildred, y ont ajouté les fameux jardins. C'est là que l'espion israélien Jonathan Pollard, un analyste des Renseignements de l'US Navy, est allé faire un tour avec son contrôleur un jour d'été au début des années 1950. Pollard montra à l'homme quelques documents secrets. Ce n'était que le début, mais trop rapidement Pollard se retrouva plongé dans le grand jeu et fut arrêté. Pour son travail, M. Pollard a pris la perpétuité.

6 - Portons un toast au Renseignement

Continuons par R Street vers Wisconsin Avenue. Tour*nez* à droite et allez jusqu'au 1721 Wisconsin Avenue, NW, *La Niçoise Restaurant*. Là, presque tous

les jours à midi, le chef du contre-espionnage de la CIA, le lugubre James Jesus Angleton venait déjeuner. L'histoire raconte qu'il s'asseyait toujours à la table n° 41. De superbes déjeuners étaient servis, arrosés d'I.W. Harper, un bourbon du Kentucky, avec des huîtres et beaucoup d'excellents fruits de mer.

7 - 3415 Volta Place

Remontez une rue de plus sur Wisconsin et tournez à gauche sur la 34e Rue jusqu'à Volta Place. Au 3415 se trouve l'une des résidences à Georgetown d'Alger Hiss. Ce fut l'homme du Département d'État identifié comme agent soviétique par le rédacteur en chef du *Times*, Whittaker Chambers, ainsi que l'équipe du contre-espionnage US qui travaillait secrètement durant les années 1940 sur le projet Venona pour pénétrer les codes soviétiques. Il est intéressant de noter que ce fut par la suite la demeure de Prescott Bush, le père du Président George H. W. Bush, lorsqu'il était sénateur du Connecticut.

8 - 3327 O Street : Cynthia y a couché (avec beaucoup d'autres)

Continuez vers le sud par la 34e Rue vers O Street. L'agent de renseignement britannique Amy Elizabeth Thorpe Pack Brousse, nom de code Cynthia, travaillait et couchait ici (cela faisait aussi partie de son travail). Ce qui manquait à la liste de ses compagnons de lit en quantité est compensé par la qualité : elle comprend un isolationniste US, le sénateur Arthur Vandenberg (Républicain, Michigan). On lui parlait, tout doucement, des mérites de ne pas faire trop de chahut en faisant objection au projet de la Loi Prêt-Bail, dont les Britanniques, à court de finances, avaient désespérément besoin pour continuer la guerre. Pour ceux intéressés par un récit détaillé, lit par lit, de ses aventures, nous suggérons l'excellent livre de Mary Lovell Corst, No shadow.

9 - Le moment le plus envahissant pour la CIA

Continuez vers l'est sur O Street vers Wisconsin et tournez à droite sur Wisconsin, jusqu'au 1335 Wisconsin Avenue, NW, où se trouvait le restaurant français *Au pied de cochon* (désormais fermé). C'est là que le transfuge du KGB soviétique, le colonel Vitaly Yurchenko, déjeunait avec son ange gardien de la CIA. Il commanda du saumon poché et dit à son compagnon de table qu'il allait faire un tour : ce qu'il fit, pour retourner à l'Ambassade soviétique. C'était peut-être aussi bien, parce qu'il ne semble pas qu'il avait l'étoffe d'un capitaliste. La CIA lui avait prétendument offert un million de dollars et une rente à vie, mais sa petite amie avait refusé de faire défection. De plus, le fait que le patron de la CIA, Bill Casey, se vantait à travers tout Washington d'avoir mis le grappin sur Yurchenko, le transfuge, ne plaisait pas beaucoup aux Soviétiques. Il préféra détaler.

10 - Hiss II

Continuez vers le sud sur Wisconsin, vers le Centre Culturel de l'aristocratique Georgetown, l'angle de Wisconsin et de M Street, NW. Tournez à gauche sur M et allez sur 2 blocs, à la 30e Rue, où vous tournerez à gauche jusqu'au 1245 de la 30e Rue, NW. C'est une autre demeure louée par Alger Hiss. Au moins, il avait très bon goût pour les environs, bien que le voisinage ne fût pas aussi bon lorsqu'il y habitait. Chambers a témoigné qu'il a même séjourné avec Hiss dans cette maison, en 1936 et 1937. Hiss fut emprisonné pour parjure. Il prétendait ne pas se souvenir avoir jamais rencontré un homme du nom de Whittaker Chambers.

Classifiés, depuis 200 ans !

Les citoyens innocents imaginent souvent que grâce aux lois et à des reporters d'investigation acharnés, ils savent tout ce qu'il y a à savoir. Il n'en est rien. Certaines bonnes choses sont encore étroitement gardées après 200 ans de secret.

1 - Imprimer l'argent… des autres

L'un des secrets les plus sombres des gouvernements est la fabrication de monnaies étrangères en temps de guerre. Comme c'est un coup porté directement au cœur des finances des gouvernements modernes, personne ne veut admettre l'avoir fait, même il y a 200 ans, durant les guerres contre la France révolutionnaire. Les inflations sauvages qui ont détruit la valeur des assignats de la Révolution française et la monnaie de Napoléon peuvent être directement attribuées aux efforts massifs de contrefaçon de la Grande-Bretagne. Les érudits sur ce sujet disent qu'ils rencontrent une résistance à chaque pas, lorsqu'ils essayent d'approfondir leur recherche sur ces efforts britanniques contre Napoléon et ses prédécesseurs.

2 - Le procès d'Anna Volkov

Miss Volkov était la fille, anti-bolchevique, du dernier attaché naval du Tsar à Londres. Elle était également la maîtresse d'un certain Tyler Kent, employé du chiffre à l'ambassade américaine à Londres. Kent connaissait un secret. Le Président Franklin Roosevelt et Winston Churchill, qui allait bientôt devenir premier ministre (10 mai 1940), entretenaient une longue correspondance qui, pour Kent, entraînerait les États-Unis dans la guerre. Kent ramenait chez lui des copies de cette correspondance et Miss Volkov les lisait et en transmettait une partie aux Allemands par l'intermédiaire de l'Ambassade d'Italie. Elle fut, avec Kent, capturée, jugée en secret et tous deux furent incarcérés. Elle fut libérée en 1947, et décéda en 1969. La transcription de son procès, avec toutes ses vérités gênantes, demeure fermée jusqu'en 2015.

3 - Pour Pearl harbor, Churchill et Roosevelt savaient ?

Prem 3/252 5 : c'est ce qu'indique l'index au Public Record Office (Centre des Archives Publiques). Après la Seconde Guerre mondiale, il y a eu un débat très animé aux USA au sujet du degré de connaissance anticipée que des responsables américains avaient quant à l'attaque japonaise contre Pearl Harbor. Beaucoup de documents s'y rapportant avaient disparu et manquent encore, et des témoins ont modifié leur témoignage. Il était ainsi difficile de prouver quoi que ce soit d'une manière absolue. Cependant, il est clair aujourd'hui que le Président Roosevelt savait qu'une attaque allait arriver, même si personne n'a

prouvé que l'administration connaissait le moment exact ou l'objectif. Dans les années 1990, l'historien britannique John Costello a déplacé la question de l'autre côté de l'Atlantique dans un ouvrage nommé d'une manière appropriée *Days of Infamy* (Jours d'infamie). Comme Churchill et les Britanniques étaient impatients de voir les USA entrer dans la guerre, que savait Churchill, et quand ? Les Britanniques avaient-ils percé le JN25 (Marine Japonaise n° 25), le chiffre de la Marine impériale, et le lisaient-ils ? Bonne question. Les documents s'y rapportant, de novembre 1941 à mars 1942, sont toujours interdits jusqu'en… 2041 !

4 - PSB D - 33/2 - à totalitariste, totalitariste et demi…

Ce document stratégique secret conduisit en 1951 le Président Truman à signer une directive secrète établissant le Conseil de Stratégie Psychologique. Ce dernier mettait en place un comité indépendant pour mener la guerre psychologique contre l'Union Soviétique. Les experts qui ont vu ce document considèrent qu'il est élitiste, qu'il prône l'uniformité et qu'il couvre tous les domaines de recherche sur l'homme. Ils suggèrent même que c'est un projet totalitaire pour les États-Unis. Cette explication peut sembler vague, mais je n'ai jamais trouvé plus que ces allusions sur ce que contient le PSB D - 33/2.

5 - Dark Aurora (Sombre aurore), vraiment très sombre…

Le nom vient de ce qui fut apparemment une jonglerie dans le budget du Pentagone à la fin des années 1980. L'avion était le successeur de l'avion espion Blackbird SR-71, qui avait remplacé l'U-2. Le bruit circule que Lockheed construisit l'Aurora, super-secret, dans le cadre des « Skunk works » (le nom donné à la division Lockheed Advanced Development Projects), dirigés par Clarence K. Johnson, que l'appareil vola à Mach 6 et 7 et qu'il laissait derrière lui une traînée de vapeur intermittente, étrange à haute altitude. Officiellement, l'Aurora ne dépassait pas la vitesse du son. Il parait aussi qu'il avait une propulsion révolutionnaire. Bref, sur ce projet tout a été dit, écrit, et pas grand chose n'est certain.

6 - Le plus grand butin en matière de renseignement de l'histoire

Les archives des Renseignements de l'Allemagne de l'Est (Stasi) n'étaient pas censées être informatisées, mais les bureaucraties étant ce qu'elles sont, elles le furent. Avec la disparition de l'Allemagne de l'Est, quelqu'un a apparemment vendu ces archives et différents petits bijoux à la CIA sur 1 000 cd bourrés de secrets d'état. On sait peu de choses sur ce trésor ou sur ce qu'il a coûté à l'Oncle Sam, mais Markus Wolf, qui a été le chef des renseignements pour l'étranger de l'Allemagne de l'Est, l'appelle « le plus grand butin en matière de

renseignement de l'Histoire ».

7 - Secret, secret… Enfin presque…

Après la Seconde Guerre mondiale, les services de renseignement US ont financé une compagnie suisse, Crypto AG, pour qu'elle fabrique et distribue des machines à chiffrer aux pays émergeants. Cela permettrait aux « petits frères » une sécurité de leurs communications vis-à-vis des autres, mais le « grand frère » économiserait le temps et la dépense d'avoir à briser leurs codes pour pouvoir lire leurs messages… En rendant disponibles des machines aussi commodes, on espérait également que les petites nations seraient détournées de l'usage de choses aussi compliquées (et sûres) que les blocs de clefs à usage unique ; une brève allusion à cette plaisanterie a été faite par la presse…

8 - Cynthia 65 - 3575

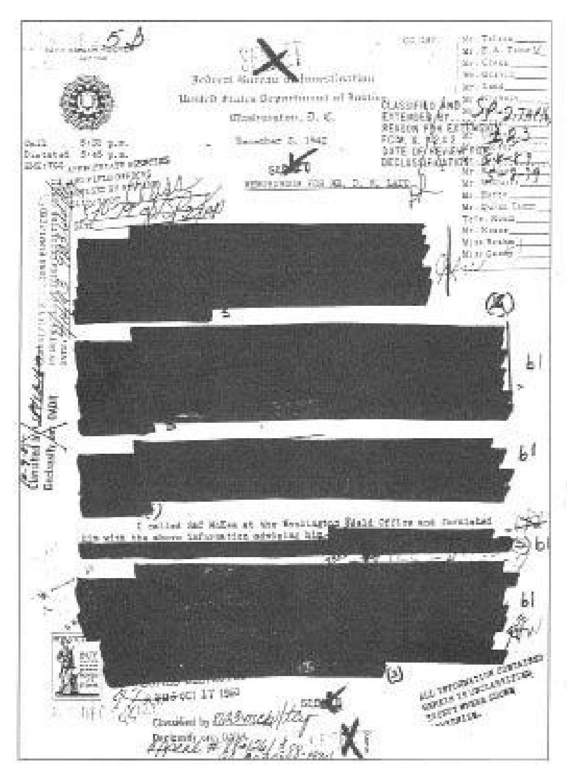
Le dossier du FBI concernant Amy Elizabeth Thorpe Pack Brousse est encore plus intéressant pour ce qu'il cache que pour ce qu'il révèle. Le préfixe 65 de la référence du dossier nous indique que c'est une affaire d'espionnage, mais pas beaucoup plus. Bien qu'elle soit mentionnée dans de nombreux livres et ait été le sujet de deux d'entre eux, l'examen de son dossier au FBI indique que l'intérêt du public pour ses aventures au lit n'est qu'un coup d'œil à travers un trou de serrure. Nous savons qu'elle a partagé la couche d'une foule de gens importants, depuis des diplomates étrangers à des sénateurs américains, mais qu'y a-t-il dessous les draps ?

On a longtemps soupçonné que Cynthia avait apporté la machine à chiffrer Enigma de Pologne en Grande-Bretagne. Nous savons qu'elle se trouvait en Pologne en 1939, qu'elle travaillait pour les Renseignements britanniques et qu'elle couchait avec des officiels du Ministère des Affaires étrangères polonais. Est-ce là le secret ? Regardez ci-contre une page de son dossier et tout ce qui a été « rectifié ».

9 - La surveillance de Vandenberg

Cynthia était une femme très séduisante, mais celle qui lui a succédé pour la surveillance du sénateur Arthur Vandenberg était superbe et dynamique. Elle s'appelait Eveline Mardon Paterson. Son mari était mort à Singapour et elle vivait à Washington avec ses deux enfants. C'est pendant cette relation que l'ancien isolationniste qu'avait été Vandenberg devint le principal avocat du Sénat US pour accorder à la Grande-Bretagne 3,8 milliards de dollars pour la sauver de la banqueroute après la Seconde Guerre mondiale. « Oncle Arthur », comme l'appelaient les enfants, continua en devenant un rouage important pour initier la Doctrine Truman (prolongeant les intérêts britanniques en Grèce), le

Plan Marshall et l’Otan. Ma première demande dans le cadre du FOIA (Freedom of Information Act, Acte de Liberté d’Accès à l’Information), concernant le dossier du FBI sur Eveline Paterson me fournit une page, mais la référence du dossier comportait quatre chiffres avec traits d’union, aussi je savais que les réponses m’affirmant qu’il n’y avait rien de plus dans son dossier étaient, pour le moins, inexactes. Finalement, après plusieurs autres requêtes, le FBI me communiqua un peu plus sur son dossier, mais la page la plus tentante est celle qui est inaccessible. J’ai su que J. Edgar Hoover en avait beaucoup plus sur son compte. Notez que le préfixe de son dossier FBI est 105 - « sujets de contre-espionnage étranger ».


Federal Bureau of Investigation
United States Department of Justice
Washington, D. C.

[redacted]

I called SAC McKee at the Washington Field Office and furnished him with the above information advising him [redacted]

10 - L’achat de Robert Hanssen

On a peu parlé de l’opération qui a coincé l’homme du contre-espionnage du FBI, mais il est facile de comprendre que les Russes l’ont vendu au contre-espionnage américain. C’est du simple commerce, et Hanssen fut le premier espion, à ma connaissance, à constater que ses maîtres russes le vendaient parce que la valeur de ce qu’ils pouvaient obtenir pour lui dépassait la valeur de ce qu’il pouvait leur apporter. C’est dur, j’en conviens. Cependant, Hanssen avait tellement de métier que les Russes ignoraient son identité réelle et que le FBI ne pouvait le retrouver, même après que les Russes leur aient fourni les documents vendus par Hanssen. Le FBI, frustré, demanda s’il y en avait encore ; les Russes avaient conservé le sac à ordures dans lequel Hanssen avait mis les documents, et à l’intérieur, il y avait une de ses empreintes digitales. Je me demande encore combien ce sac-poubelle a coûté en dollars.

La CIA, vraiment très capitaliste

Les Renseignements britanniques ont toujours excellé à trouver des sympathisants leur permettant de posséder ou diriger leurs organisations, en apparence indépendantes. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le « British Security Coordination », le BSC (Coordination de la Sécurité Britannique) attaqua les isolationnistes américains sur un grand nombre de fronts. Par exemple, Fight for Freedom (Combat pour la Liberté), un groupe élitiste de personnes comme Dean Acheson (Secrétaire d'État par la suite) exigent en juin 1940 que les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne. Une autre façade du BSC était la Ligue Non-sectaire Anti-Nazie, qui avait l'habitude d'attaquer Charles Lindbergh. Par la suite, la CIA, beaucoup plus à l'aise sur le plan financier, a également utilisé des « façades » comme le Congrès pour la Liberté Culturelle. La CIA est même allée plus loin. Elle a simplement acheté ou créé un grand nombre de « marques ». Ce sont des entités d'affaires appartenant entièrement à la CIA, qui font soit des affaires comme des firmes privées, soit paraissent en faire. Au début des années 1960, la CIA était très active dans le transport aérien, avec des compagnies comme Civil Air Transport, Pacific Company et Air Asia. Toutefois, les grandes opérations étaient le fait d'Air America et Southern Air Transport.

1 - Air America Inc.

Même si Air America se déguisait en compagnie aérienne, ses pilotes volaient sur des appareils de surveillance SR-71 Blackbird et U-2 depuis la Thaïlande durant la Guerre du Vietnam. La photo bien connue de l'hélicoptère chargé de gens depuis le toit de la résidence du chef adjoint de la CIA en poste à Saïgon montre un hélicoptère d'Air America. À l'époque, l'actif de la société était de 50 millions de dollars (environ 350 millions de dollars en 2010) ; la compagnie employait directement 5 600 personnes. Les pilotes étaient bien payés pour leur travail, parfois dangereux, plus de 235 000 dollars par an (en dollars 2010). La compagnie avait fait l'acquisition d'Air America en 1949 pour l'empêcher de tomber aux mains des communistes chinois. Air America assurait le soutien aérien des opérations de la CIA en Asie du Sud-Est et fournissait des emplois de couverture pour ses agents. Elle apparaissait comme une compagnie aérienne commerciale sous contrat du gouvernement US. Son quartier général se trouvait à Washington avec un centre régional à Taïwan. Air America était la plus importante compagnie aérienne de l'écurie de la CIA. Il n'y a qu'une seule autre façade de la CIA qui a gagné de l'argent, c'était la compagnie d'assurances

interne. Avant que vous ne le demandiez, il n'y a aucune preuve qu'Air America ou ses employés ont gagné des montagnes d'argent dans le commerce de la drogue…

2 - Southern Air Transport

Pendant la Guerre de Corée et la Guerre d'Indochine au début des années 1950, Air America effectua beaucoup de transports pour le Military Air Transport (MAT) US. C'est alors que les militaires changèrent les règles, exigeant que les transporteurs soient certifiés, mais c'était une condition impossible à remplir pour la CIA. L'achat, en 1960, d'une compagnie aérienne déjà certifiée, la Southern Air Transport (SAT), basée à Miami en Floride, résolut le problème. La SAT était une petite compagnie qui n'avait que deux avions, et l'un des deux était loué. La CIA divisa rapidement la SAT en une division Atlantique pour traiter les affaires habituelles vers l'Amérique du Sud et les Caraïbes, et la nouvelle division Pacifique, utilisant des appareils loués à Air America, qui effectuait les gros transports concernant les contrats du MAT. Avec la guerre du Vietnam sur le point de se terminer, la SAT fut revendue à l'un de ses propriétaires d'origine au début des années 1970.

3 - Même les espions ont besoin d'une bonne assurance

La seule façade, avec Air America, à faire des profits est la compagnie d'assurance Southern Capital and Management Company (SCM). Lors des enquêtes du Congrès au milieu des années 1970, elle était discrètement appelée « le complexe des assurances ». C'est une compagnie répondant aux critères propres aux sociétés du Delaware, mais ses bureaux, autant que j'ai pu le savoir, se trouvaient à Washington. SCM fut créée au début des années 1960 pour assurer ce qu'il était impossible d'assurer ailleurs, ses agents et l'équipement, en particulier les avions utilisés dans les opérations visibles. Les compagnies d'assurances régulières sont bien trop curieuses ; elles veulent beaucoup trop de renseignements sur les personnes et les activités. Cette société gère aussi le portefeuille d'investissements de la Compagnie qui, je crois, a très bien marché à certaines périodes.

4 - Vos sondages, vous les voulez avec quel résultat ?

Dans une série du *New York Times* qui révélait des opérations de la CIA, le journal écrivait : « *Parmi les relations les plus inhabituelles de la CIA, il y avait celle partagée avec une entité de Princeton, New Jersey, le Conseil des Recherches, dirigé par le Professeur Hadley Cantril. » Le fait est que dès que vous avez affaire à la démocratie, l'opinion publique devient très importante, trop importante pour être laissée au public. Le fait de posséder les instituts de*

sondage sert au moins trois objectifs pour un organisme de renseignement. Celui-ci a besoin de sondages privés scrupuleusement honnêtes pour l'aider à juger les points faibles dans le système de croyance du public, afin de bien orienter sa propagande. Deuxièmement, il a besoin de sondages privés honnêtes pour l'aider à juger des effets de sa propagande neutre ou orientée. Enfin, parfois les sondages publics doivent être manipulés ou tordus pour obtenir l'effet de masse nécessaire pour convaincre quelqu'un d'agir. Par exemple, l'un des principaux objectifs des Renseignements britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale était d'entraîner les États-Unis dans la guerre. Une autre mission, en rapport, était de s'assurer que les USA aient une armée prête à intervenir immédiatement une fois entrés dans la guerre. Le Congrès fit passer un projet de loi au cours de l'été 1940, malgré tout le courrier férocement contre qu'il recevait. Pourquoi ? Les sondages indiquaient au Congrès que près de 80 % des hommes en âge d'être mobilisés souhaitaient un projet de loi pour qu'ils puissent être mobilisés. Cela paraît un peu étrange, non ? Non seulement le Renseignement britannique avait un homme chez Gallup, David Ogilvy (par la suite, un grand gourou de la publicité), mais il avait également une aide sympathique, un certain Hadley Cantril, Président du Département de Psychologie de l'Université de Princeton. Oui, le même dont le New York Times a parlé en 1977. Cantril avait écrit au contact du Renseignement britannique à la Maison Blanche, David Niles, qu'il pensait que Franklin Roosevelt avait besoin « d'un corps d'approbation dans l'opinion publique pour le soutenir dans chaque mesure d'assistance à la Grande-Bretagne et à l'URSS ». Comment Cantril a-t-il modifié les sondages Gallup ? « J'ai essayé d'influencer les résultats de sondage en suggérant des thèmes et des questions sur lesquels j'étais assez sûr que le vote serait bien orienté ». Ceux qui ont fait du bon travail au cours de la Seconde Guerre mondiale pour le Renseignement britannique et l'OSS ont souvent rejoint la CIA pour y travailler durant la Guerre Froide. Cantril fut l'un de ceux-là. Dans l'article du New York Times en 1977, on pouvait lire que Cantril et son associé, Lloyd Free, dirigeaient le « Research Council », dont « presque tous les revenus provenaient de la CIA ». Free déclara au New York Times que lui et Cantril, « en quelque sorte dirigeaient le « Research Council » pour la CIA ». Ils effectuaient un grand nombre de sondages hors des USA et même parfois derrière le Rideau de Fer. Le New York Times aurait pu également regarder du côté du National Opinion Research Center (NORC, Centre National sur l'Opinion) de Denver et du travail que Cantril effectuait pour eux comme conseiller et directeur. Le NORC était très

actif dans les sondages pour la communauté du renseignement.

5 - Market Analysts, Inc.

Cette façade des Renseignements britanniques a produit tant de sondages merveilleusement frauduleux au cours de la Seconde Guerre mondiale pour les Renseignements, qu'elle mérite une mention. Le responsable était Sanford Griffith, G.112, du Special Operations Executive (SOE). Avec ses collaborateurs, il fit un grand nombre de choses pour les Renseignements britanniques : espionnage, textes pour les émissions par ondes courtes sur WRUL, traitement « choc » de saboteurs présumés sur les docks de New York ; mais parmi les plus réussies, il y eut les sondages fictifs indiquant combien différents groupes d'Américains voulaient désespérément aider l'Angleterre. Il a organisé un sondage parmi les membres d'organisations dont les leaders étaient isolationnistes. Par exemple, en septembre 1941, Griffith fit un sondage à une réunion de l'American Legion prétendant montrer les sympathies pro-interventionnistes des membres de la Legion. Les résultats firent la une pendant deux jours du Chicago Daily News, interventionniste. Le New York Times écrivit que c'était un renversement stupéfiant car la Legion « avait longtemps milité contre une autre aventure guerrière à l'étranger ». Un autre sondage, indiquant que 70 % des membres de la Legion étaient contre l'envoi de troupes en Europe, fut enterré. La volonté du peuple…

6 - Autos cubaines et canne à sucre

Vers la fin des années 1960, Zenith Technical Enterprises était la couverture de l'importante station de la CIA à Miami en Floride. C'était une façade commode, parmi plusieurs utilisées par la Compagnie pour atteindre et toucher l'île de Cuba de Fidel Castro. De quoi l'île avait-elle besoin ? Zenith s'efforçait de veiller à ce que ces besoins ne soient pas satisfaits. Il recherchait les failles dans l'embargo américain et les obturait. On estime que Zenith a aidé Castro à maintenir ses stocks de pièces de rechanges automobiles au plus bas. L'état des voitures sur les routes cubaines suggère en effet que beaucoup d'efforts et d'attention ont été accordés à ce domaine. Est-ce que tous les pays tropicaux du monde avaient besoin de développer une industrie de la canne à sucre, inondant le marché de sucre bon marché ? Les agronomes se mirent en route.

7 - La Compagnie délègue sa sécurité… pas à n'importe qui

La Compagnie ne se sentant pas en sécurité, Anderson Security Consultants fut créée pour assurer la sécurité de l'immeuble du quartier général de la CIA à Langley. C'est un besoin évident. Sans une telle sécurité, la structure aurait certainement vu toutes les organisations d'espionnage ennemies et probablement

certaines amies se battre pour installer leurs micros. Les critiques pourront suggérer qu'Anderson Security Consultants n'était pas nécessaire car il y avait déjà J. Edgar Hoover et le FBI pour un tel travail. Mais bon… Hoover… Au niveau sécurité… La CIA finit par subir des pressions de différents groupes, parce qu'un projet baptisé Merrimac fut lancé par l'intermédiaire d'Anderson Security. Merrimac cherchait à trouver la trace du financement et des contacts de différents groupes qu'on pensait susceptibles d'attaquer les immeubles de la CIA, à la fin des années 1960.

8 - Les Kern House Enterprises

Les choses se sont gâtées pour le projet Congress for Cultural Freedom (Congrès pour la Liberté des Cultures) de la CIA après 1964, lorsque le congressiste populiste Wright Patman (Démocrate, Texas), piqua une colère parce que l'Agence ne savait pas quoi promouvoir et quand, ou ne le faisait pas assez rapidement. Le CCF finançait partout dans le monde des intellectuels (comme par exemple Raymond Aron en France). Il lâcha le morceau sur l'utilisation par la CIA de fondations pour faire parvenir de l'argent au CCF lors d'une audience ouverte, où la presse avait été conviée. Afin que la CIA puisse mettre le Forum News Service, une agence de presse, à l'abri de la ligne de feu, son nom fut changé en Forum World Features et la propriété transférée de CCF à Kern House, qui était dirigée par un vieil ami des renseignements britanniques et américains, l'ancien ambassadeur US en Grande-Bretagne John Hay Whitney. Forum World Features, avec sa clientèle de quelque 50 journaux, était un merveilleux véhicule pour faire passer des articles. Mais il fut également nécessaire de le fermer, alors que les meutes journalistiques se rapprochaient pour la curée à la fin des années 1970. Le mauvais effet créé par les relations publiques engendra également des problèmes de crédibilité pour un enfant du Forum World Features dénommé Institute for Study of Conflict (Institut pour l'étude du Conflit), que la Gauche était impatiente d'attaquer. Il y a trente ans, l'Institut s'est spécialisé dans les études sur le terrorisme international.

9 - Wigmo

Western International Ground Maintenance Organization était une façade officiellement basée au Lichtenstein. Une fois que vous êtes propriétaire de compagnies aériennes, vous devez assurer votre propre maintenance pour des raisons de sécurité, et c'était la réponse, du moins la réponse officielle. Wigmo founit également des avions de combat, notamment des T-28 (avec pilotes de différentes nationalités, dont nombre de cubains) après le coup d'état favorisé - pour ne pas dire plus - par la CIA au Congo en 1960.

10 - Gibraltar Steamship Company

Enfin, en dernier et non le moindre par ordre d'importance, nous avons une petite colle sur cette façade de la CIA, mais les initiés peuvent remplir les blancs.

Espions et écrivains

« *Les auteurs de romans d'espionnage ont tendance à graviter autour du Service Secret aussi sûrement que les mentalement instables deviennent des psychiatres ou les impuissants des pornographes* », a écrit Malcolm Muggeridge, qui avait appartenu à un moment au MI6, dans *The infernal Grove* (Le bosquet infernal). Il faudrait ajouter que les qualités qui font un bon écrivain, imagination, capacité d'analyse, diligence au jour le jour, expression claire, sont également utiles pour les organismes de renseignement. Certains des personnages qui suivent se sont retrouvés faisant du renseignement parce qu'ils avaient fait leurs preuves comme écrivains ; d'autres devinrent écrivains en utilisant leur expérience dans le monde du secret.

1 - John Buchan (Baron Tweedsmuir)

Buchan était déjà un homme de l'ombre important en Grande-Bretagne avant la Première Guerre mondiale. Au cours de celle-ci, il devint directeur de la propagande et étendit la portée de son département aux USA. Par la suite, il devint directeur des Renseignements. Dans *The Thirty-nine Steps* (*Les 39 marches*, 1915), Richard Maunay, le héros de Buchan, conserve des documents sur l'emplacement de la flotte de la Royal Navy. Dans *The Power House* (1916), il a souligné le mince vernis de civilisation recouvrant la barbarie sous-jacente de l'humanité. Dans *Green mantle* (1916), il empêche les fanatiques musulmans de se joindre à la cause de l'Allemagne. Dans Steadfast, il contrecarre l'espionnage allemand en Grande-Bretagne. Au cours des années 1930, Tweedsmuir fut Gouverneur général du Canada, tout en continuant à conspirer en coulisses. Lorsque le Président Franklin Roosevelt fit son « Discours de la Quarantaine », en octobre 1937, demandant une action collective pour arrêter les nations agressant certains pays, Tweedsmuir rendit compte en Grande-Bretagne que « le discours était l'aboutissement d'un long complot entre nous ».

2 - Somerset Maugham. S'il avait réussi…

Durant la Première Guerre mondiale, Maugham fut un espion britannique en Europe, Amérique et Russie. Ses ouvrages sont bien connus, en particulier *Of human Bondage* (1915), mais celui qui présente le plus d'intérêt pour nous est une collection d'histoires du service secret, appelée *Ashendon*. Elle aurait pu révéler encore plus sur les expériences de Maugham s'il n'avait brûlé un certain nombre d'histoires, après que Winston Churchill lui ait dit qu'elles violaient l'Acte des Secrets Officiels. Parmi ses expériences, Maugham fut envoyé en Russie en 1917 par Sir William Wiseman, le Chef des Renseignements

britanniques aux USA. La mission de Maugham était d'empêcher les Bolcheviques de s'emparer de la Russie et de signer une paix séparée avec les Allemands, la retirant ainsi de la guerre et permettant à toutes les forces armées allemandes d'être transférées sur le front de l'ouest. Il est évident que cela n'a pas fonctionné comme on l'espérait, mais a fourni de la matière pour les histoires d'Ashendon.

3 - James Grady

On dit que James Grady n'a travaillé que peu de temps pour la CIA, mais qu'il connaît bien le monde de l'espionnage. Son œuvre la plus connue, Six Days of the Condor (Les six jours du Condor), correspond bien aux années 1970, tourmentées par la paranoïa et les complots. L'industrie du cinéma opère sous les contraintes de temps rigoureuses, aussi la transcription sur pellicule a été un film à suspense classique, Three Days of the Condor (Les trois jours du Condor), avec Robert Redford et Faye Dunaway. Condor est un « lecteur » à la Société d'Histoire Littéraire Américaine, une « façade » de la CIA. Avec ses collègues « lecteurs », il fouille la littérature pour y trouver des complots à introduire dans les ordinateurs de la CIA, et aussi pour vérifier si l'Agence aurait une opération semblable en cours, ou pour fournir des idées pour des opérations futures. Par hasard, il tombe sur un complot qu'il ne devait pas connaître. Pendant qu'il sort déjeuner, une équipe de tueurs de la CIA tue tout le monde dans le bureau, pensant n'avoir manqué personne. Condor passe les trois (ou six) jours suivant à fuir pour sauver sa vie.

4 - Ian Fleming, alias Lieutenant Commander Bond

Le premier des romans de Bond, *Casino Royale*, fut écrit en sept semaines en 1952, à la Jamaïque, alors que Ian Fleming, âgé de 44 ans, essayait de détourner ses pensées de son mariage imminent avec Lady Ann Rothermere. Il semblait pris au piège, Lord Rothermere divorçant d'Anne, courroucé peut-être par le fait qu'elle attendait alors un enfant de Fleming. Son écriture précipitée (son roman suivant, *Live and let die*, prit une semaine de moins) ne lui permettait pas beaucoup de recherches, et ses personnages provenaient souvent de sa propre expérience. Le patron de Fleming durant la guerre au Renseignement naval, l'amiral John Godfrey, devint « M ». Les initiés disent que la description du bureau de « M » copie parfaitement celle de « C », Sir Stewart Menzies, directeur du MI6. Apparemment, la description est exacte, jusqu'à la lampe verte pour dire aux visiteurs d'entrer et à la secrétaire de Menzies, Miss Pettigrew, qui a servi de modèle à Miss Moneypenny dans la fiction. Les goûts mêmes de Fleming apparaissent : un penchant très marqué pour les femmes, les bons

restaurants, les boissons alcoolisées et le jeu. Le capitaine de corvette Fleming a même offert son grade du temps de guerre à son héros.

5 - James et l'agronome géant

Le wing commander (lieutenant-colonel) Roald Dahl a mené une double vie à Washington pendant la Seconde Guerre mondiale. Pilote ayant vécu des aventures hors du commun, il était attaché de l'air adjoint à l'ambassade de Grande-Bretagne à Washington. Il travaillait également pour William Stephenson (Intrepid), le chef du Renseignement britannique aux USA pendant la guerre. Les Roosevelt, en particulier Madame Roosevelt, le considéraient comme un jeune homme charmant à inviter à dîner à la Maison Blanche, et il devint même un familier de leur maison de Hyde Park, à New York. Sa mission réelle était de faire ami-ami et de se rapprocher le plus possible du brillant, mais un peu gauchiste, Vice-Président Henry Wallace. Ce dernier avait fait fortune avec son maïs génétiquement modifié et était un connaisseur en matière agricole. Harold Ickes Sr, le désagréable secrétaire pour l'Intérieur de Roosevelt, avait probablement visé juste lorsqu'il déclara qu'il ne ferait aucune confiance au jugement de Wallace à plus de deux mètres d'un tas de fumier. Le Renseignement britannique devint de plus en plus intéressé par Wallace, alors qu'il devenait de plus en plus évident que le Président allait bientôt mourir (information très secrète : au début de 1944, sa tension artérielle était de 24/14) et qu'on pourrait se retrouver avec Wallace et ses amis au pouvoir. Dans ces circonstances, le jeune agent des Renseignements britanniques, si amical, ne lâchait pas Wallace, dérobant même un document qui, selon lui, « lui fit dresser les cheveux sur la tête ». Wallace devait partir - ce qu'il fit - et fut remplacé par Harry Truman, tout à fait inconnu. Les événements de la Convention démocrate de 1944 laissent encore les historiens pleins d'interrogations sur la manière dont le Vice-Président fut remplacé. Dahl continua avec une carrière d'écrivain, couronnée de succès. Son œuvre la plus connue est, depuis la sortie du film de Tim Burton, Charlie and the Chocolate Factory (Charlie et la chocolaterie).

6 - Un procès mémorable pour Compton MacKenzie

« *Du premier moment où j'ai vu le petit homme, avec ses cheveux châtain clair et sa moustache pâle et clairsemée, ses yeux bleus fuyants empreints de suspicion comme s'ils étaient atteints d'une cataracte visible, j'ai reconnu en lui un espion authentique, l'espion par nature* », a écrit Compton MacKenzie dans *Greek Memories* (1932). Avec la publication de cet ouvrage conséquent de 587 pages, détaillant ses aventures d'agent des services de renseignement britanniques en Grèce pendant la Première Guerre mondiale, MacKenzie se

retrouva avec de sérieux ennuis. Il fut l'objet d'un procès à huis clos et d'une amende de 100 livres sterling, pour avoir violé l'Acte des Secrets Officiels. Entre l'amende et la défense, il calcula que cela lui coûtait 5 000 livres. C'était une lourde charge pour MacKenzie, en pleine Grande Dépression, qui fut forcé de vendre quelques-uns de ses biens. Il prit une revanche mémorable sur les Renseignements britanniques dans son livre suivant, *Water on the Brain*, une mise en boîte frisant la farce sur l'Intelligence Service, qu'il appelle M.Q.99 E. Sa vengeance fut encore plus complète en enterrant ceux qui l'avaient poursuivi. Il mourut en 1972.

7 - De Crusader à Intrepid

Ernest Cuneo (Crusader pour le Renseignement britannique) a vécu une vie très variée : joueur de football de la National Football League, juriste, homme d'affaires, agent de renseignement, journaliste et auteur. Il fut l'avocat des chroniqueurs des journaux les plus largement distribués durant les années 1930 à 1950 : Walter Winchell et Drew Pearson. En une décennie, il gagna plus de 100 000 dollars (plus d'un million de dollars de 2010) par an, pour assister Winchell pour son spectacle et ses chroniques. Il fut un adjoint de Fiorello La Guardia, le maire de New York, ce qui lui fournit la matière de *Life with Fiorello*, la base de la comédie musicale *Fiorello*.

Il fut aussi avocat associé du Comité National Démocrate et, le plus important pour nous, Cuneo assura la liaison pendant la Seconde Guerre mondiale, du British Security Coordination (Intrepid) avec la Maison Blanche, le Département du Trésor, le FBI, L'OSS et le Département de la Justice. Non seulement c'est ici qu'il rencontra sa future épouse, Margaret Watson, qui faisait partie d'Intrepid, mais il se lia d'amitié pour la vie avec Intrepid et Ian Fleming. Bien que Cuneo soit mort depuis 1988, les amateurs de complot continuent à utiliser son nom sur Internet et vous pouvez le retrouver dans le livre de Gore Vidal, *The Golden Age*.

Dans les années 1950, il acheta la North American Newspaper Alliance (NANA), un service de presse. Lucienne Goldberg, plus tard agent littéraire, qui assura la publicité des problèmes de Bill Clinton en s'étant liée d'amitié avec Monica Lewinski et en l'ayant enregistrée, fut la seule personne à interviewer Lee Harvey Oswald en URSS. Elle avait une accréditation de NANA, et de Cuneo. Toutes ses amitiés et expériences culminèrent en une œuvre signée sous son nom (car il était aussi par ailleurs un « nègre » prolifique). Elle est à l'origine du script qui est devenu *Thunderball* (*Opération Tonnerre*), un film de la série des James Bond. Sa motivation n'était pas littéraire, mais essentiellement

financière, un moyen d'utiliser des fonds bloqués par le Gouvernement britannique réservés à la production de films au Royaume-Uni.

8 - Graham Greene, un talent découvert par sa sœur

Greene avait des yeux bleu clair, protubérants, un visage tendu et maigre, et le pedigree classique pour le MI6 : études à Berkhamstead dans le Hertfordshire (son père était directeur de l'école, ce qui plaçait Graham dans une situation délicate), et Oxford. Sa sœur Elizabeth, haut fonctionnaire au Secret Service, le recruta. Au MI6, il fut sous les ordres de Kim Philby qu'il appréciait comme patron. Fin 1941, il fut envoyé en Sierra Leone, en Afrique de l'Ouest. C'est là qu'il écrivit *Ministry of Fear*. Après la guerre, il quitta le MI6. En 1948, un autre agent secret britannique, Sir Alexander Korda, employa Greene et l'envoya à Vienne, qui était alors une sorte de terrain de chasse libre pour les services de renseignement des grandes puissances, pour y effectuer des recherches qui devinrent le livre et le film *Le Troisième Homme*. Les Soviétiques se méfiaient beaucoup de Greene, car ils le soupçonnaient d'être le nouveau chef de la station du MI6 à Vienne. Peut-on vraiment les blâmer ? Il était un ex du MI6, employé par un autre ex du MI6, dont la société de production cinématographique aux USA avait été un tout petit peu plus qu'une annexe pour les opérations de renseignement aux États-Unis de Sir William Stephenson pendant la guerre. Avec leurs bons renseignements, ils savaient sûrement que le titre de Chevalier de Korda récompensait plus que ses films. L'espionnage et les renseignements continuèrent à être un thème central de l'écriture de Greene. Dans *The Quiet American* (*Un Américain bien tranquille*), Greene critique les opérations de la CIA en Indochine française. *The human Factor* (*Le facteur humain*, 1978) est un roman d'espionnage sur un agent double découvert en URSS.

9 - William Younger

William Mole Younger, officier du MI5 de longue date, était tout à la fois le fils d'un membre du MI5, Joan Wheatley, le frère d'une fonctionnaire du MI5, Diana Younger, et le beau-fils d'un autre auteur attaché au MI5, Dennis Wheatley. Younger était à la fois prolifique et éclectique dans sa production littéraire. Après avoir commencé par de la poésie très remarquée, il produisit un récit de voyage, *Blue Moon in Portugal*, et un certain nombre de romans policiers, celui ayant le plus de succès étant *The Hammersmith Maggot*. Du premier roman de Younger, *Trample an Empire*, on a dit qu'il était « *le droit d'un petit homme de se moquer de ses maîtres* ». Il reçut des éloges du romancier, agent du MI5, et critique littéraire Dennis Wheatley, qui, en parfait agent, oublia de mentionner qu'il était aussi le beau-père de Younger.

10 - Joan Johnstone (Mrs Dennis Wheatley)

Et dans la même famille, il y avait aussi la mère… Sous les noms d'Eve Clancer et de Joan Grant, Joan Johnstone écrivit un certain nombre de romans, dont *No ordinary Virgin*, *Life as Carola*, *Silksheets*, et *Breadcrumbs* ainsi que deux livres pour enfants, *The scarlet Fish and other stories* et *Redskin Morning*. Avec elle, c'est une famille toute entière qui espionnait ensemble. Avec la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, elle rejoignit son fils et sa fille d'un premier mariage, William et Diana Younger, au British Security Service MI-5.

Noms de plume, et d’espionnage

Joan Johnstone nous conduit à un autre cas intéressant, l’agent de renseignement expérimenté et écrivain à la fois, qui préférerait que son lectorat ignore son nom réel. Bien sûr, les employeurs partageaient souvent ces sentiments…

1 - E. Howard Hunt

Hunt fut aussi connu sous les noms de Robert Dietrich, John Baxter, Gordon Davis et David St-John. Pendant sa carrière dans le renseignement, Hunt prit part à de nombreuses opérations avec en conclusion le fiasco du Watergate. Le nom de Hunt apparaît clairement dans le film *Nixon*. C’est contraire à la règle qui veut qu’un agent de renseignement ne doit pas être connu pour ses opérations, mais entre-temps la justice avait fait son œuvre…

2 - Edward Spiro

E. H. Cookridge Spiro était un résistant d’Europe Centrale, qui travaillait de façon clandestine pour le MI5 dans les camps britanniques de détention pour les prisonniers ennemis. Sous le nom de E.H. Cookridge, il gagna une certaine notoriété pour ses chroniques politiques, en particulier ses comptes-rendus du Parlement. Parmi ses livres, il faut citer *The Third Man*.

3 - James Mac Cargar

Christopher Felix Mac Cargar était un ancien de la CIA. Parmi ses livres, *A short course in the secret War* (1963), également publié à Londres sous le titre *The spy and his masters : a short course in the secret War*, et *Three cornered covers* (1972), qu’il a coécrit avec George Marton.

4 - Rupert Allison

Allison est Nigel West pour les lecteurs de ses ouvrages, généralement basés sur des faits réels, les espions et l’espionnage. Il possède de bons contacts des deux côtés de l’Atlantique et est un auteur prolifique qui fait autorité. Il est suffisamment proche du Renseignement US pour avoir été parmi la douzaine environ, y compris le directeur de la CIA, d’invités à une réception privée d’anniversaire à Washington en l’honneur de l’un des pionniers de la CIA, Walter Pforzheimer. Le cadeau, absolument unique, d’Allison à ce dernier : une lettre encadrée, signée par le Roi d’Angleterre George II et le Premier Ministre Robert Walpole, autorisant l’octroi d’argent pour des missions d’espionnage. Le fait qu’il soit un MP (Member of Parliament), c’est-à-dire un membre du Parlement britannique, peut aussi aider. Parmi plus d’une douzaine d’ouvrages, il faut citer *MI5 British Security Service Operations 1909-1945*, *MI6 British*

*Secret Intelligence Service Operations 1909-194*5 et *Secret War : the Story of SOE*. Ses œuvres de fiction sont *The Blue List*, *Cuban Bluff* et *Murder in the Commons*.

5 - Donald Mc Cormick

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Mc Cormick (dont le nom de plume est Richard Deacon) servait dans la Royal Navy pour Ian Fleming, au Renseignement naval. Journaliste avant et après la guerre, il a écrit quelque 50 livres, aussi bien sous le nom de Donald Mc Cormick que celui de Richard Deacon, dont A History of the British Secret Service et A History of the Chinese Secret Service.

6 - David Cornwell

Plus célèbre sous le nom de John Le Carré, Cornwell est un écrivain prolifique dont les œuvres les plus connues comprennent *The Spy who came in from the Cold ; Tinker, Tailor, Soldier, Spy* et *The Russia House*. C'est aussi un artiste accompli et l'illustrateur de *Talking Birds*. Cornwell a travaillé pour le MI5 et le MI6. Dans ses fonctions au MI6, il semble avoir été deuxième secrétaire à l'Ambassade britannique dans la capitale allemande de l'époque, Bonn. Lors de la construction du Mur de Berlin, il a contribué au sauvetage d'agents. Dans ses deux premiers romans, *Cell for the dead* (1961) et *Murder of Quality* (1962), il a créé l'agent vieillissant George Smiley, qui est devenu un héros récurrent.

7 - John Creasey

Les noms de plume de Creasey comprennent J.J. Marric, Michael Halliday, Gordon Ashe, Anthony Morton et une pléthore d'autres, sur plus de 500 livres. Au nombre des métiers exercés par John Creasey, il y eut un certain temps le renseignement. Son premier livre sur le sujet fut *Death of a Miser*.

8 - Richard Henry Michael Clayton

Sous le nom de William Haggard, cet auteur a produit plus de 25 livres durant les années 1960, 1970 et 1980, avec des titres comme *Yesterday's Ennemy* et *Visit to Limbo*.

9 - André-Léon Brouillard

Sous le nom de Pierre Nord, Brouillard a construit sa réputation littéraire après la Seconde Guerre mondiale avec des livres sur la Résistance vue par un de ses membres. Cependant, son premier ouvrage était paru une décennie plus tôt, Double crime sur la Ligne Maginot. Plusieurs de ses livres d'après guerre faisaient partie d'une série appelée Les Chroniques de la guerre subversive.

10 - Gilbert Highet espionnait, Helen Mc Innes écrivait

Highet et Mc Innes étaient une équipe : mari et femme. Highet, professeur

classique hautement respecté à l'Université de Columbia, dirigeait les opérations en Amérique Latine pour William Stephenson (Intrepid) et le British Security Coordination (BSC) à New York. Son épouse Helen Mc Innes était l'auteure de fictions d'espionnage. Ses livres sur la Seconde Guerre mondiale comme *Above suspicion*, *Assignment in Brittany* entre autres, attirèrent des soupçons au BSC, selon lesquels Highet refilait des tuyaux à sa femme sur des opérations.

Un peu d'info, beaucoup d'intox

Le terme « Monster Rally » (Rassemblement monstre) est le fruit du travail plein d'imagination d'un romancier et homme de longue date de la CIA, Howard Hunt. Dans le film *Nixon,* c'est sur le nom de Hunt que le Président s'étouffe lorsqu'on l'informe des participants dans l'effraction du Watergate. Hunt s'était trouvé dans tellement de coups, et il traînait tellement de valises. Il ressemblait même à l'un des vagabonds ramassés et relâchés par la police de Dallas lors de l'assassinat de John Kennedy.

1 - E. Howard Hunt organise le "Rassemblement monstre"

À l'époque où Hunt était stationné à Mexico, il découvrit qu'un groupe officiel de communistes allait donner un dîner en l'honneur de dignitaires soviétiques en visite. Il se procura une invitation et demanda à un imprimeur d'en réaliser plusieurs milliers de copies, qu'il fit ensuite distribuer à travers toute la ville. Les boissons et la nourriture gratuites promises s'épuisèrent rapidement et il fallut barrer les portes à la foule en colère. Les invités et les hôtes se quittèrent avec des sentiments réciproques qui n'étaient pas vraiment de camaraderie. C'est ainsi que ses collègues de la CIA baptisèrent les efforts de Hunt le « Rassemblement monstre » (Monster Rally).

2 - Le père du « Rassemblement monstre »

En fait, il y eut un très bon précédent à l'œuvre de Hunt. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le British Security Coordination (BSC), l'équipe dirigée par William Stephenson, passa beaucoup de temps en 1940 et 1941 à essayer d'amener les États-Unis dans la guerre et ainsi d'annihiler les efforts des isolationnistes. Un des objectifs du BSC était le héros américain Charles Lindbergh, supporter d'America First. Celui-ci était farouchement contre l'intervention et ses discours attiraient des foules énormes. À vrai dire, il était même plutôt fan d'Hitler. Pour celui prévu le 30 octobre 1941, au Madison Square Garden, BSC alla bien au-delà des perturbateurs habituels dans la salle et imprima un double jeu de billets, en espérant créer des bagarres pour les places. Cependant, il y eut moins de monde que prévu et les placeurs réagirent mieux ; tout ce que le BSC a apparemment réussi, c'était la promotion du discours de l'aviateur.

3 - Le boomerang…

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les responsables de la propagande secrète (ou noire) britannique cherchaient tous les moyens possibles pour saper l'efficacité des forces armées allemandes. C'est ainsi qu'ils demandèrent au Dr

J.T. Mc Curdy, du Corpus Christi College à Cambridge, de rédiger un petit pamphlet destiné à qui se soucie de sa santé, décrivant les symptômes de maladies que les médecins ont beaucoup de mal à diagnostiquer, pamphlet intitulé *Krankheit rettet* par le Dr Med. W. Wohltat (*La Maladie vous sauve*, par le Dr William Bienfaiteur). Ce petit livret plein d'idées était organisé autour du nombre de jours où lecteur souhaitait « s'absenter » de la guerre. Une journée ? Une semaine ? Définitivement ? Les livrets furent largués sur les troupes allemandes. Ce fut très bien fait et les Allemands furent tellement impressionnés qu'ils firent retraduire le livret en anglais et en lancèrent sur les troupes alliées ! Mais le clou vint après la guerre lorsque le gouvernement travailliste institua la médecine sociale et que ce petit ouvrage devint un best-seller sous le manteau.

4 - Le barium, pour purger

Il s'agit d'un petit truc mis au point par le contre-espionnage d'un pays à l'intention de ses propres nationaux. C'est un terme du KGB ainsi dénommé d'après la solution que les médecins introduisaient dans le parcours intestinal d'un patient afin que l'écoulement des fluides corporels puisse être suivi. Pour le KGB, c'est une information fausse qu'on donne à un suspect au sein de son propre gouvernement, afin qu'on puisse suivre l'acheminement de l'information vers l'espionnage de l'Ouest. Si la dose de barium est détectée, l'officiel chanceux sera rapidement exécuté. Pour celui qui n'a pas de chance, cela prendra plus de temps.

5 - Des nazis d'outre-tombe

Au début des années 1960, les Soviétiques s'inquiétaient des liens militaires étroits qui se développaient entre l'Allemagne de l'Ouest et la Grande-Bretagne. Lorsqu'une unité de chars ouest-allemands fut envoyée au Pays de Galles pour entraînement, le KGB utilisa le STB, le Service de la Sécurité d'État tchèque, pour qu'un de ses agents locaux peigne des svastikas sur des tombes juives. Cela causa une grande émotion dans la presse en Grande-Bretagne et c'est aux troupes allemandes que l'on en attribua la responsabilité.

6 - Retour de bâton

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Alliés craignirent que les chefs nazis envoient de grosses sommes d'argent en Argentine et les suivent rapidement. Le FBI enquêta durant les années 1990 et même si quelques nazis avaient fui en Amérique du Sud, il ne trouva aucune preuve que de vastes fortunes pour reconstruire un Reich se trouvaient en leur possession. Le coupable derrière ces rumeurs s'avéra être Sefton Delmer, le si imaginatif responsable de la propagande noire britannique. En 1944 et 1945, le groupe

radio de Delmer créa de toutes pièces le général allemand Spraggett, pour qu'il émette des messages sur la toute aussi fausse « Radio Atlantic ». Cette dernière prétendait émettre des messages par ondes courtes depuis l'Allemagne vers l'Argentine. En fait, c'était près de Londres. Ces messages étaient conçus pour saper le moral des soldats allemands en leur suggérant que leurs chefs étaient sur le point de s'enfuir en Argentine. Aux États-Unis, les officiels furent également abusés, car le chef de l'OSS à Londres, Bill Casey (futur patron de la CIA sous Ronald Reagan), qui savait ce que faisait Delmer, omit de faire passer l'information à Washington.

7 - Le Cercle Rouge de Delmer

Un thème constant dans le travail de Delmer était qu'il existait à travers l'Allemagne des cellules de personnes loyales au pays, mais antinazies. L'un des groupes fictifs de résistance était le « Cercle Rouge ». Tous ses pamphlets fictifs étaient timbrés d'un cercle rouge. L'un des services rendus par Delmer à l'armée allemande était de donner le maximum de publicité à un prétendu ordre de l'armée allemande donnant le droit à un soldat de rendre visite à son domicile s'il était touché par une bombe. Avec prévenance, il y joignait des listes alphabétiques très précises, de la taille d'un journal, des rues touchées par les bombes alliées dans chaque ville. Les listes étaient si précises que les autorités allemandes se mirent à croire que les agents alliés pullulaient en Allemagne. Elles déployèrent de grands efforts à les rechercher et, bien sûr, à harceler une foule d'innocents. Les équipes de Delmer avaient simplement établi la liste des rues à partir des photos d'évaluation des bombardements et des debriefings des équipages.

8 - Non au travail de nuit !

L'un des mauvais calculs, aux conséquences terribles, des Renseignements britanniques fut de croire que la production industrielle allemande avait tourné au maximum de sa capacité à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1939. Si cela avait été vrai, alors le blocus et les bombardements britanniques auraient dû avoir beaucoup d'effets. Ils n'en eurent en fait pas beaucoup. Les usines allemandes avaient une capacité de production non utilisée et au début de la guerre ils faisaient rarement appel à des équipes de nuit. Malgré les lourds bombardements alliés à la fois des usines et des civils, la production allemande atteignit des sommets jusqu'en 1944. Comme les Nazis considéraient que la place d'une femme était au foyer, c'est très tardivement et avec réticence qu'ils mirent des femmes au travail de nuit. L'une des tentatives de Delmer pour intervenir dans la production avec équipes de nuit fut l'édition d'une affiche de

recherche avec photos de face et de profil du Gauleiter Fritz Sauckel, qui était à l'origine de l'organisation du travail de nuit des femmes. La dernière ligne disait : « *le tueur de femmes Sauckel doit être rendu inoffensif* (tué) ».

9 - La lettre fictive de l'infirmière

Les efforts incessants de Sefton Delmer pour détruire le moral des civils allemands revenaient toujours à deux thèmes : que les leaders allemands allaient déguerpir et/ou qu'ils étaient paresseux et malhonnêtes. Dans le stratagème de l'infirmière fictive, les faussaires britanniques prirent soin de trouver la date du décès d'un soldat. Ils écrivirent alors une lettre adressée aux proches du soldat, prétendant provenir d'une infirmière. Dans la lettre, elle disait que le défunt avait rassemblé quelques magnifiques cadeaux pour les siens. Elle avait personnellement remis les cadeaux à un officiel nazi à l'hôpital pour expédition à la famille. Bien sûr, les cadeaux qui n'existaient pas n'arrivaient jamais et les proches pouvaient spéculer sur le fait que les Nazis volaient les héros morts.

10 - Pas trop grand !...

Rien n'était trop bizarre ou exagéré pour Delmer et ses collaborateurs, en grande partie d'origine allemande. Une jeune juive réfugiée, qui travaillait comme artiste, se souvient de sa première journée au Political Warfare Executive. On la mena dans une salle où une douzaine de personnes se passaient en silence une carte postale : « *C'était une image d'Hitler en lederhosen* (culotte de cuir bavaroise), *assis avec les bras croisés sur la poitrine et les mots inscrits en dessous « Was wir haben, halten wir* » (Ce que nous avons, nous le tenons bien !). Elle raconte qu'à la fin, quelqu'un prit la parole : « *Regardez la photo. Vous mettrez un pénis dans la main d'Hitler, mais ne le faites pas trop grand !* »

Surnoms : Audiard est battu !

L’avantage des surnoms, c’est qu’ils saisissent souvent le comique qui manque dans le nom officiel et ainsi, même s’ils sont politiquement incorrects, ils facilitent notre compréhension. C’est encore plus vrai dans le domaine du renseignement que dans d’autres, car les noms officiels ont souvent été choisis délibérément pour masquer la fonction réelle de l’organisation ou de la personne. Voici dix de mes favoris, plusieurs étant sélectionnés parmi les milliers figurant dans l’ouvrage de Leo D. Karl *The international Dictionary of Intelligence.*

1 - « Blu U »

Ce surnom commémore la couleur d’un immeuble sur Globe Road, à Arlington, en Virginie. Dans ce centre de formation de la CIA, la Faculté transmet à ses étudiants les arts pratiques des effractions, des ouvertures discrètes de correspondance, etc. On y donne aussi un excellent cours de photographie, bien que le programme puisse être un peu spécifique pour un véritable passionné de photographie.

2 - Le Monde des enfants

Detskiy Mir (Le Monde des enfants) est le nom que les Russes, avec leur sens de l’absurde, ont donné au centre de tortures et lieu des exécutions du Quartier général du KGB, la Loubianka. Le nom provient du fait qu’un vrai magasin de jouets est situé de l’autre côté de la Place.

3 - L’officier à la valise blanche

Les gens de la CIA avaient donné ce surnom à Allen Dulles à l’apogée de sa gloire comme chef de la CIA, durant les années 1950.

4 - Moby Dick

Le nom informel donné au programme de la CIA et de l’US Air Force consistant à laisser flotter des ballons à haute altitude au-dessus de l’Union Soviétique était Moby Dick. Les ballons étaient lancés de l’Allemagne de l’Ouest et récupérés au Japon. Les initiés disent qu’on avait obtenu d’excellentes photos, mais le programme fut remplacé au milieu des années 1950 par l’avion U-2, qui fut rapidement remarqué par les Soviétiques. Après une action bien préparée, ils allaient descendre Gary Powers, et l’U-2 entrait ainsi dans la légende.

5 - Ne frappe pas - le Pêcheur - l’Orchidée

C’était les surnoms de la CIA pour James Angleton. Il était capable d’entrer dans le bureau du directeur sans frapper (c’est ainsi que l’on sait si vous travaillez…). Les autres surnoms proviennent de ses passions pour la pêche à la

mouche et la culture des orchidées. Selon Robin Winks, dans son *Cloak and Gown*, on peut reconnaître Angleton dans plus d'une douzaine de romans, dont l'un est intitulé d'une manière tout à fait appropriée *Orchids for Mother*, d'Aaron Latham.

6 - Le Palais des amusements

En faisant cette liste, j'ai été frappé par le nombre de surnoms russes qui sont empreints de beaucoup plus d'amertume et d'ironie que ce dont les autres nations sont capables. Est-ce le communisme ou bien le temps qui explique cela ? Quoi qu'il en soit, le « Palais des amusements » est le surnom du quartier du KGB du Commandant du Kremlin, situé derrière les murailles du Kremlin.

7 - Tastee Freeze (Glace savoureuse)

Cet auditorium à la forme curieuse situé sur le campus de la CIA à Langley, Virginie, est ainsi baptisé par les employés de l'Agence.

8 - Les Oiseaux bleus

Ce sont les autobus bleus utilisés par la CIA pour transporter son personnel jusqu'aux différentes installations de la Compagnie à travers la Virginie.

9 - Accroupi pour le cercueil

Vous connaissez ces trousses à outils et armes à feu qui tiennent dans une cavité très intime du corps ? « *Accroupi pour le cercueil* » est le surnom donné à votre position lorsque les autorités procèdent à une recherche de ces petits articles, en un mot pour le toucher rectal.

10 - La Piscine

Les Français ont ainsi baptisé le siège de la DGSE, la Piscine, car il y en a une toute proche. Les membres de la DGSE parlent plutôt de « Centrale » ou de « Mortier » (elle est située boulevard Mortier).

Des hirondelles qui ne font pas le printemps

« Hirondelles » est le terme utilisé par les Russes pour désigner les femmes chargées d'amener, par le charme, des hommes à coopérer avec une organisation de renseignement. Cependant, les Russes ne sont pas les seuls et la technique n'est pas nouvelle. Dans la *Bible*, Dalila s'est servie de la lubricité de Samson pour lui soutirer le secret de sa force. Pour cela, les ennemis de Samson payèrent 1 100 pièces d'argent à Dalila. Plus récemment au milieu des années 1970, William Sullivan, un officiel du FBI, tenta d'expliquer les réalités de la vie internationale au très prude Comité des Églises du Sénat, qui enquêtait sur les activités des organisations de renseignement américaines. Sullivan leur déclara que l'utilisation du sexe est « *une pratique commune à tous les services de renseignements du monde entier. C'est une… pratique dure et sale… Nous l'avons utilisée contre les Soviétiques. Ils l'ont utilisée contre nous* ». Sullivan avait raison, bien sûr. Tout le monde pratique ces techniques, mais nous verrons que les Européens de l'Est paraissent prendre grand plaisir à le faire.

1 - Sasha

Sasha était une étudiante suivant des cours d'été à l'Université de Yale. Elle était - c'est le moins qu'on puisse dire - exotique et avait beaucoup d'allure, avec un sens très personnel mais impeccable pour s'habiller, se nourrir et… boire. Elle était déjà diplômée, parlait plusieurs langues, avait suivi des cours de mode à Rome et avait vécu de longues périodes dans de nombreux pays. Elle avait le type méditerranéen, sa silhouette… jolie et ses yeux sombres et attirants pétillaient. Son sourire un peu désabusé signalait clairement à celui qui la regardait avec un peu d'insistance qu'elle n'était pas une débutante. Un jour, l'orateur dans sa classe à Yale fut Vladimir Pavel (ce n'est pas son « vrai » nom, mais là encore, son « vrai nom » n'était pas non plus son patronyme réel), un diplomate russe travaillant aux Nations Unies. Il établit le contact avec ces fameux yeux en se mettant au premier rang de la classe. Elle passa la nuit avec lui. Le FBI l'avait également remarqué et la contacta rapidement en faisant appel, avec succès, à son patriotisme. De 1985 à 1987, Sasha effectua de nombreux voyages - encouragés par le FBI - à New York, où elle empruntait l'appartement d'une relation pour un peu d'intimité. Le moment fort se produisit lorsque l'école très sélect où elle enseignait dans l'Ohio invita Pavel à faire une causerie. Il prit l'avion pour Cleveland où il se retrouva avec elle pour un dîner bien arrosé aux Flats, où le FBI lui fit des propositions.

Il y eut des gaffes terribles, dignes de films muets. Rétrospectivement, on aurait

pu s’y attendre. Robert Hanssen, la fameuse taupe de longue date du KGB au sein du FBI, se rendit de New York à Cleveland pour superviser personnellement l’affaire. Pour commencer, peu après que Pavel soit arrivé dans le meilleur hôtel de la ville pour y retrouver Sasha, le téléphone sonna. C’était la réception. On avait donné la mauvaise chambre à Pavel ; c’était une chambre d’angle et le FBI voulait qu’ils aient une chambre au milieu d’un hall où les équipes de surveillance pouvaient occuper les chambres vides des deux côtés. Ensuite, les hommes du FBI les avaient précédés au restaurant et informé le maître d’hôtel qu’ils attendaient un couple. Le restaurant était encore tranquille, aussi lorsque le couple arriva, le maître d’hôtel lui montra leurs amis qui les attendaient (l’équipe de surveillance du FBI !). D’abord, Vladimir ne prit pas bien la chose, mais leva son verre en un salut ironique de loin. Lorsque Sasha s’absenta pour aller se refaire une beauté, suivant les instructions du FBI, les agents se rapprochèrent. Ils étaient encore à la table à son retour. Par la suite, elle put se rendre compte que les messages, des deux côtés, étaient en grande partie de la désinformation. De Vladimir, la dernière chose qu’elle a sue est qu’il avait été transféré des lumières de la Grosse Pomme en Haute-Volta. Quant à Sasha, elle continua à enseigner. Combien de ses étudiants n’ont pas reconnu l’hirondelle patriote dans leur professeur énergique et parfaitement habillée ?

2 - Le sexe, rien que le sexe

Dans son livre *Spycatcher*, Peter Wright, ancien officier du MI5 britannique, raconte ses tentatives pour tendre un piège à un responsable du KGB qu’il appelle Grigovine. Wright contacta le service ad hoc aux Renseignements britanniques qui disposaient d’un certain nombre de call-girls, qu’ils utilisaient pour ce genre de pièges. « *Grigovine mordit à l’hameçon à la perfection* ». Malheureusement, son principal intérêt n’était pas l’amour, mais plus prosaïquement le sexe, et fréquemment. Il y avait « *peu de chances de faire jouer ses cordes sentimentales* », ajouta Wright avec regret. Aussi le MI5 fit irruption chez les amants, fit partir la fille et fit pression sur Grigovine. Mais celui-ci n’était pas prêt à changer de camp et se contenta de donner son nom, son grade et numéro de matricule. Après quelques heures, les Britanniques abandonnèrent, lui jetèrent ses vêtements et s’en allèrent. « *Des mois de préparation et des années d’attente furent perdus* », écrivit Wright.

3 - Eva Bosakova pratiquait assidûment la poutre

Eva Bosakova était vraiment une star, un talent rare - médaille d’or à la poutre des Jeux Olympiques de Rome en 1960 - et actrice de cinéma, aussi bien officiellement qu’autrement… Dans son *Dictionary of espionage : spock speak*

into English, Henry S.A. Becket écrit qu'Eva était « *un agent de longue date, utilisée avant tout pour la production de films compromettants et de nature sexuelle* ».

4 - Préparation spéciale pour sportifs noctambules

Au cours des années 1960, l'équipe tchèque de hockey se retrouva menacée d'une défaite certaine contre une équipe occidentale, dont nous tairons le nom, lors d'un tournoi mondial important. Son patriotisme et l'honneur de la Tchécoslovaquie en jeu, le chef de la police secrète fit ramasser toutes les prostituées les plus séduisantes de Prague et les envoya dans l'hôtel où logeait l'équipe des visiteurs. En finale, le lendemain, les Tchèques remportèrent la victoire, haut la main.

5- Sir Geoffrey Harrison, Ambassadeur de Grande-Bretagne en Union Soviétique

En 1968, l'Ambassadeur découvrit les charmes d'une femme de chambre de l'ambassade, Galya, qui au bout d'un certain temps informa son Excellence que la seule manière d'éviter la distribution des photographies de leurs ébats était de fournir des informations au KGB. Au lieu de cela, Sir Geoffrey s'adressa directement au contre-espionnage. L'affaire parut assez ordinaire au MI5 jusqu'à ce que l'Ambassadeur confesse qu'il avait eu des rapports dans la blanchisserie de l'ambassade. La pensée que la sécurité était mauvaise au point de permettre de telles photos causa la consternation jusqu'à ce que, plus tard, Sir Geoffrey se souvînt qu'il avait également eu des relations sexuelles avec Galya dans l'appartement de son frère à Leningrad. Aucune mesure ne fut prise contre l'Ambassadeur qui put prendre sa retraite, avec sa pension complète.

6 - Margaretha Zelle (1876-1917), alias Mata Hari

Ce n'est pas sous sa véritable identité que Madame Zelle gagna la gloire. Par contre son nom de d'artiste, Mata Hari, est connu de tous. Née en Hollande, elle épousa à 19 ans un officier des forces coloniales néerlandaises et partit avec lui aux Indes Néerlandaises (aujourd'hui l'Indonésie) où elle apprit à danser comme les danseuses de Java. Elle rentra en Europe, divorça et fit grand bruit à Paris avec les interprétations, presque nue, de ses danses. Cela lui amena une série d'amants riches, alors qu'elle se produisait à travers toute l'Europe occidentale. Elle était considérée comme l'une des « compagnes intimes » les plus chères de son temps. Malheureusement pour elle, en 1914, elle prodiguait ses attentions à des personnages haut placés aussi bien en France qu'en Allemagne, où elle se trouvait lorsque la Grande Guerre éclata. En 1915, elle était de retour à Paris, sous la surveillance du contre-espionnage. Elle déménagea à Madrid en 1916, où

elle s’occupa de diplomates, aussi bien français qu’allemands. Sa chute fut provoquée par un message radio allemand demandant de l’argent pour Mata Hari dans un code qui n’était plus très secret. Apparemment, les Allemands la soupçonnaient d’être un agent double et la mirent dans une situation qui la fit condamner, et exécuter. Les Français leur rendirent ce service.

7 - Commander Anthony Courtney

Le commander (capitaine de frégate) Anthony Courtney avait beaucoup voyagé, parlait parfaitement russe et était connu depuis son passage dans la Royal Navy pour être un client redoutable. En fait, il avait été le chef de la section russe au Renseignement naval. Cependant, ce furent ses activités comme Membre du Parlement et ses attaques répétées contre l’utilisation de la couverture diplomatique par l’espionnage soviétique qui lui causèrent des problèmes de la part du KGB. Lors d’un voyage en URSS, le commander se retrouva dans un lit avec sa guide de l’Intourist, Zinaïda Volkova, un agent chevronné du KGB. Peu après, bien sûr, on lui suggéra que s’il n’arrêtait pas ses attaques, des photos montrant ses ébats sexuels avec la charmante Zinaïda seraient distribuées. Il ne voulut rien entendre et continua à s’exprimer avec vigueur. Il semble difficile de faire chanter des retraités avec des photos les montrant au lit avec des femmes d’à peine vingt ans…

8 - La totale pour l’Ambassadeur de France

La situation comporte tous les éléments classiques du piège d’Europe de l’Est. Des indicateurs du KGB avaient noté l’Ambassadeur de France, Maurice Dejean, comme un « homme à femmes » vulnérable. Celui-ci trouva donc sur son chemin un chapelet de belles créatures au cours de réceptions et de soirées qui avaient toutes les apparences de la normalité. On alla même jusqu’à un épisode qui aurait dû lui indiquer qu’il bénéficiait de la totale. Alors qu’il était au lit, un homme du KGB se présenta comme le mari de la belle « hirondelle » et fit irruption, prétextant un retour inopiné. Le « mari » décocha quelques coups de poing et brandit la menace d’une action en justice. « L’épouse » supplia. Le « mari » laissa partir l’amant. Étape suivante : l’Ambassadeur Dejean a consulté un « ami » russe au sujet de sa situation amoureuse difficile. Bien sûr, « l’ami » faisait partie du KGB. Naturellement, il était possible de faire le silence sur l’affaire. Et ce fut le cas. Le KGB mettait simplement l’Ambassadeur dans l’obligation de pouvoir être contacté dans le futur. Les plans furent court-circuités lorsqu’un transfuge soviétique informa le contre-espionnage britannique qui, à son tour, le fit savoir à de Gaulle. Ce dernier aurait dit « Alors Dejean, on couche ! », et il renvoya Dejean en 1964. Selon Thierry Wolton, qui

se base dans son ouvrage Le Grand Recrutement (Grasset 1993, page 242) sur les archives soviétiques, Maurice Dejean fut recruté bien avant par les services de renseignements soviétiques, en 1943 à Alger, alors qu'il était membre du Comité français de libération nationale mis en place par De Gaulle. La manipulation ultérieure aurait été organisée suite à un sursaut d'honneur du diplomate, qui refusait de continuer à trahir.

9 - La Femme Dragon et le garçon nu-pieds de Wall Street

Fin 1942, le Président Franklin Roosevelt envoya Wendell Willkie comme représentant personnel pour un voyage autour du monde. Willkie avait été son rival républicain battu lors de l'élection présidentielle de 1940. Willkie, pratiquement oublié aujourd'hui, était un personnage à la Clinton, très charismatique, ayant le sens du spectacle, adoré par les médias ; il était également très porté sur le sexe. May Ling, membre de la puissante famille Soong, était aussi Madame Tchang Kaï Chek, l'épouse du chef autocrate de la Chine. Elle et Tchang ne s'entendaient plus très bien, car il collectionnait les maîtresses. Cependant, ils se retrouvaient pour obtenir un maximum d'argent dans le cadre de l'aide américaine. May Ling avait un appétit sexuel insatiable, et providentiellement, Willkie fut en mesure de répondre aux deux besoins du couple Tchang Kaï Chek. John Patton Davies, un fonctionnaire des Affaires Etrangères, était témoin et a écrit sur Willkie : « *Il ne fait aucun doute que Petite Sœur a réalisé l'une de ses conquêtes les plus faciles… Il est intéressant de noter l'influence qu'un célibat forcé a sur les jugements - et sur le cours d'événements politiques* ». Le Président Roosevelt, ce merveilleux cynique, réprimanda plus tard May Ling d'avoir abusé de Willkie ; ce à quoi elle répondit que Willkie « avait réagi comme n'importe quel adolescent ». Le discours « va-t'en-guerre », très prochinois que Willkie fit à son retour aux USA était sommaire et simpliste. Mais Willkie était tellement épris qu'il devint membre du conseil de l'United China Relief, qui récolta rapidement 17 millions de dollars (l'équivalent de près de 250 millions de dollars 2010), dont la totalité disparut tout aussi rapidement en Chine et surtout entre les mains des Tchang.

10 - Dix-huit années pour une promesse

Mordechaï Vanunu travailla dans une usine nucléaire israélienne à Dimona, dans le désert du Néguev, pendant 9 ans. Là, il rassembla un beau trésor de documents. Lorsqu'il fut licencié en 1985, il emporta ses archives et finit à Londres en racontant au *Sunday Times* des histoires fascinantes sur les 200 bombes nucléaires qu'Israël avait en stock, infiniment plus que les estimations des experts. Une beauté américaine, du nom de Cindy, l'attira à Rome avec la

promesse qu’il coucherait encore plus avec elle, beaucoup plus qu’il ne l’avait fait déjà. Malheureusement, Cindy appartenait au Mossad et notre protagoniste se retrouva drogué et enchaîné à bord d’un yacht à destination d’Israël. À son arrivée, il eut un procès secret. Seul un compte rendu de la Cour fut publié, disant qu’il avait pris 18 ans d’emprisonnement.

Les pièges à femmes

Bien que les Américains semblent rarement penser à envoyer des hommes comme agents « sexuels », ce n'est pas le cas sur la scène européenne. Le mot russe correspondant à ces hommes est « Voron », qui se traduit par corbeau.

1 - Opération Racine profonde

À la fin des années 1960, la Royal Canadian Mounted Police parvint à photographier la femme d'un diplomate soviétique lors d'ébats amoureux avec l'un de ses « cygnes ». Ils tentèrent de la persuader de travailler pour eux, mais elle refusa et décampa en URSS.

2 - Le Don Juan du Nil

Mrs Janet Rhona Ritchie était une créature vive, ambitieuse, destinée à de grandes choses au Foreign Office. En poste comme Première Secrétaire à l'Ambassade de Tel Aviv, elle rencontra Rafaat El-Ansary, un séduisant jeune homme de l'Ambassade d'Égypte. Une liaison se développa rapidement et ils furent bientôt le centre des meilleurs cocktails en ville. Il s'intéressait à son travail et c'est ainsi qu'elle lui montra quelques télégrammes passant sur son bureau. Si le contre-espionnage anglais dormait, ce n'était pas le cas du Mossad israélien qui alerta les Britanniques. Mrs Ritchie se retrouva sur le banc des accusés à l'Old Bailey pour violation de l'Official Secrets Act. Bien que sa peine de prison ait été prononcée avec sursis, elle dut démissionner. Mr El-Ansary est devenu Premier Secrétaire d'ambassade.

3 - L'opération Rubber Duck

Les Tchèques ont baptisé cette opération « Rubber Duck » (canard en caoutchouc). À la fin des années 1950, la Sécurité tchèque découvrit une femme d'un certain âge, qui travaillait dans une ambassade étrangère et aimait « *les hommes jeunes, les voitures rapides et l'alcool* ». La Sécurité tchèque se fit un plaisir de lui fournir un séduisant jeune gigolo et ce fut le coup de foudre. Mais les Tchèques voulaient avoir une emprise solide sur elle, aussi la placèrent-ils dans une situation où elle commettrait ce qu'elle croirait être un homicide alors qu'elle conduisait en état d'ébriété. En fait, le « vieil homme » qu'elle heurta alors qu'elle sortait trop vite d'un virage était un mannequin rempli d'un liquide rouge. Au lieu de s'arrêter, elle lâcha son bolide, semant les gens de la Sécurité et fila se placer sous la protection de l'Ambassade. Son Ambassade la renvoya dans son pays. Et les Tchèques ont pleuré sur la peinture répandue.

4 - Entre hommes

Dans son livre *Touchlines of War,* Sir Peter Tennant raconte combien le MI6

désespérait de conserver le contrôle des événements en Suède pendant la Seconde Guerre mondiale. Les Suédois se trouvaient dans une neutralité difficile entre l'Allemagne, la Grande-Bretagne et ses alliés. Les Britanniques n'appréciaient pas le fait que les Suédois fournissent des biens industriels, tels que des roulements à billes, à l'Allemagne, mais ils ne pouvaient pas les en empêcher, de peur de pousser ce pays neutre dans la collaboration avec l'Allemagne. Tennant écrit que le SIS trouva des agents homosexuels, jouant au tennis, de première classe pour obtenir des informations des agents allemands homosexuels, jouant au tennis et qui jouaient sur les courts, et ailleurs, avec le Roi de Suède, homosexuel.

5 - Un inconnu vous aborde avec des fleurs…

Après la Seconde Guerre mondiale, la population allemande présentait une proportion d'hommes et de femmes très déséquilibrée. Six millions d'Allemands avaient péri durant la guerre, des hommes pour la plupart. Bonn, la capitale artificielle de l'Allemagne de l'Ouest, connaissait une situation bien pire, avec le grand afflux de femmes employées de bureaux et secrétaires, à la fin des années 1940 et 1950. Les espions communistes ne furent pas longs à répondre à la « demande » de compagnons mâles. Un jour, en 1959, Leonore Heinz ouvrit sa porte à un inconnu, un bouquet de roses à la main. D'une chose à l'autre, ils se retrouvèrent bientôt mariés. Leonore, désormais Sutterlin, rapportait chez elle des documents, quelque 3 000, de son travail au Ministère des Affaires étrangères ouest-allemand. Heinz Sutterlin les photographiait et Leonore les rapportait au Ministère. Cela dura jusqu'en 1967, lorsque le chef du contrôleur de Heinz, le colonel Evgeny Runge, passa à l'Ouest et raconta toute l'affaire. Cela ne s'est pas bien terminé. Leonore avait été follement amoureuse de Heinz. Lorsque, lors de son procès, il fut révélé qu'Heinz avait reçu l'ordre d'épouser une des trois secrétaires et qu'elle avait été trompée, Leonore se suicida.

6 - Secrétaire de cinq présidents ouest-allemands

En 1987, une certaine Margarete Hecke, âgée de 51 ans, fut condamnée pour espionnage en faveur du KGB. Cette pauvre femme, décrite comme une « souris grise », avait servi cinq présidents ouest-allemands comme secrétaire. Selon un document du tribunal, elle avait espionné pendant au moins onze ans, et probablement beaucoup plus. Elle avait un appareil photo dans un tube de rouge à lèvres pour travailler dans le bureau du président ouest-allemand, où elle avait accès à 1 700 documents secrets. Les gens des renseignements ont dit qu'elle « était l'un des meilleurs et mieux placés agents que le KGB ait jamais eu en Allemagne de l'Ouest ». Elle a affirmé avoir espionné par amour pour Franz

Becker, qui l'avait séduite en 1968. Dans la confession à la Cour de cette pauvre femme, nous pouvons voir le prototype des proies des services de renseignement. Selon son témoignage, elle déclara avoir grandi sans se sentir aimée par sa famille et qu'elle s'était retrouvée bien seule et sans attache à Bonn lorsque Becker l'approcha. « J'ai fait tout ce qu'il voulait. Je n'ai rien fait par conviction. J'avais mauvaise conscience, mais j'avais juste le sentiment que je devais être avec lui ». Quant à Becker, il déguerpit et on ne le revit jamais.

7 - Le Professeur Henry Higgins « élève » des prostituées

Dans *My Fair Lady*, le Professeur Higgins tentait d'élever Eliza Doolittle, de lui inculquer les bonnes manières et de la rendre socialement acceptable. Le Docteur Stephen Ward, un ostéopathe quelque peu bizarre de la société londonienne, se fixa une mission humanitaire semblable avec une certaine Christine Keeler, entre autres. Le Docteur Ward enseignait à ses filles non seulement de meilleures manières, mais aussi comment apporter un peu de piment aux vies sexuellement blasées et aux goûts parfois pervers de ses amis de la haute société, aux portefeuilles bien garnis. Aujourd'hui, des chercheurs ajouteraient le Président John F. Kennedy au nombre de ceux qui ont « pratiqué » l'écurie de Ward. L'histoire commence un jour où Christine, plutôt bien faite de sa personne, se baignait nue dans la piscine de la famille Astor. Le Secrétaire d'État à la Guerre, John Profumo, se trouvait là et, comme un rapport le stipule par la suite, « il fut saisi du désir d'avoir une connaissance charnelle de cette personne ». Bientôt, le souhait devint réalité, mais d'autres avaient aussi les mêmes désirs transformés en réalités avec Miss Keeler, et parmi ceux-ci, il y avait un officier du GRU soviétique, Yevgeny Ivanov. Cela devint un véritable scandale public. D'abord, Profumo raconta des bobards, puis se décida à démissionner. Ward fut condamné sur l'accusation truquée de proxénétisme, alors que, à coup sûr, c'étaient les prostituées qui vivaient de lui. Condamné, il mourut d'une overdose de somnifères. Bien des années plus tard, la complicité du MI5 dans cette affaire fut révélée. Oui, ils se sentaient terriblement coupables d'avoir abandonné le bon docteur à son sort. Oui, ils lui avaient demandé de mettre au point un « piège à mecs » pour Ivanov, afin de le faire chanter pour qu'il devienne un agent ou qu'il passe à l'ouest. Ward avait également joué un rôle, dont on n'a pas parlé, dans les communications occultes entre la Grande-Bretagne et le Kremlin pendant la crise des missiles de Cuba. Ward, c'est bien clair aujourd'hui, fut une véritable victime de ce vieux cliché des séries TV « le bureau niera totalement vous connaître ». Les titres de deux ouvrages ultérieurs sur ces événements sordides sont très révélateurs : Honeytrap : the secret worlds

of Stephen Ward, par Anthony Summers et Stephen Dorril, et An Affair of State : the Profumo case and the framing of Stephen Ward par Philip Knightley et Caroline Kennedy.

8 - Homme à homme

Un cas d'utilisation d'hommes comme appâts sexuels pour soutirer des informations est celle d'homosexuels. Les meilleurs exemples sont britanniques, avec Guy Burgess, complètement dépravé, en tête. À la fin des années 1930, Burgess avait une liaison avec un certain Edouard Pfeiffer, un ami proche du Premier Ministre français, Edouard Daladier. Avec ce contact, Burgess fut en mesure en 1938 et 1939 de transmettre au MI6 des comptes-rendus détaillés du Cabinet français. Ces informations à la source, complétées par la description de la position de chaque membre du cabinet sur les différents sujets, firent des merveilles pour renforcer la stature de Burgess au sein des Renseignements anglais et aussi, sans aucun doute, des Renseignements soviétiques. Burgess racontait aussi, d'une manière vraiment sordide, des histoires amusantes sur la séduction par Pfeiffer de jeunes garçons (il était chef dans l'organisation des scouts de France, ce qui lui offrait de nombreuses occasions dans ce domaine). Une fois, Burgess trouva Pfeiffer, en smoking, en train de jouer au ping-pong avec un garçon nu au milieu de la table, tenant le rôle du filet. Une autre fois, Burgess se retrouva dans un bordel d'hommes à Paris, alors qu'avec d'autres notables, il dansait autour d'un garçon nu attaché à un poteau en le flagellant.

9 - Un service de renseignement, pas un club de cœurs solitaires

Markus Wolf était le chef du service d'espionnage de l'Allemagne de l'Est, qui expédiait ses Roméo (ses agents) à l'ouest. Il décrit et défend ses efforts dans son autobiographie, *Man without face*. L'un de ses meilleurs agents au sein du Gouvernement ouest-allemand fut Gabriele (Gaby) Gast, principale analyste des renseignements, traitant tout ce qui concernait l'Union Soviétique et les pays du bloc oriental. Gast était une femme brillante, docteur en philosophie, élevée dans un foyer de classe moyenne, plutôt conservateur. Pour expliquer comment ce Roméo, même pas très séduisant, avait séduit sa Juliette et l'avait entraînée dans l'espionnage, Wolf écrit ceci : « *Dur et disponible, il avait une sorte de charme prolétaire, qui pouvait créer une attirance fatale pour des femmes, protégées, de la classe moyenne. » Wolf tenta de lui éviter d'être démasquée en détruisant son dossier lorsque la réunification des deux Allemagnes devint inévitable au début des années 1990, mais un autre officier de la Stasi, tentant de sauver sa propre peau, la dénonça. Comme Markus Wolf l'a écrit pour défendre ces opérations : « Aussi longtemps qu'il y aura de l'espionnage, il y aura des Roméo séduisant*

des Juliette sans méfiance, ayant accès à des secrets. Après tout, je dirigeais une organisation de renseignements, pas un club de cœurs solitaires. »

10 - Boire ou trahir, il faut choisir

Dans son chapitre concernant ses agents-Roméo utilisés pour séduire des femmes en Allemagne de l'Ouest, Markus Wolf donne de l'espoir aux hommes simples et ternes. En nous présentant « Roland G. », Wolf écrit : « *Pour moi, cela reste un mystère quant à ce qu'il possédait de tellement attirant pour les femmes, mais il devait y avoir quelque chose, parce que… il parvint à persuader deux femmes haut placées et pleines de ressources d'espionner pour nous.* » Dans le cas dont parle Wolf, Roland fut expédié à l'Alliance Française de Paris pour se mêler aux secrétaires ouest-allemandes qui y avaient été envoyées pour apprendre le français. C'est là qu'il mit dans son lit une jeune secrétaire, Gerda Osterrieder, qui finit par rapporter chez elle des sacs de documents de Telco, le centre de déchiffrement du Ministère des Affaires Etrangères de l'Allemagne Fédérale, à la grande satisfaction de Roland G. et de Wolf. Malheureusement, Gerda fut transférée en Pologne et plutôt que d'éveiller des soupçons en faisant partir Roland, la Stasi permit la séparation. Gerda, dans sa solitude, se mit à boire beaucoup. Dans cet état, elle confia ses problèmes à un journaliste ami, qui s'avérait être un officier des Renseignements d'Allemagne Fédérale. Roland s'échappa juste à temps. Gerda fut incarcérée un certain temps.

Les couvertures

Nous allons décrire ici les métiers de couverture qu'utilisent les agents pour dissimuler leurs véritables activités. Il semble qu'il s'agisse toujours d'emplois qui peuvent justifier de nombreux voyages, des horaires inhabituels et de la curiosité.

1 - Des corps très diplomatiques

Cette couverture-là est presque trop facile, se présenter comme diplomate. L'inconvénient est que l'adversaire connaît le truc. Les transfuges disent que les deux tiers du personnel d'une ambassade russe sont des officiers du Renseignement et que le tiers restant se compose d'informateurs et autres sources pour le Renseignement, s'ils savent où est leur intérêt. Ceci n'a probablement pas beaucoup changé depuis la fin de la Guerre Froide. Côté américain, les gens du Renseignement dans une ambassade sont souvent tenus à l'écart par le personnel diplomatique et reçoivent des titres transparents pour celui qui a un peu d'expérience : conseiller commercial, par exemple.

2 - Représentant commercial

Encore un favori. Le MI6 britannique a fourni à l'homme d'affaires Grenville Wynne une salle d'exposition mobile pour qu'il traîne, scrupuleusement, à travers l'Europe Orientale en faisant la démonstration de ses marchandises. Il était aussi le contact d'Oleg Penkovsky et ils furent tous deux capturés. Penkovsky fut exécuté. Quant à Wynne, il ne récupéra jamais vraiment de sa captivité à la prison de la Loubianka avant d'être échangé.

3 - Reporter

Le journalisme, bien sûr, est parfait. Voyager et poser des questions est l'essence même du journalisme, ce qui constitue ainsi une couverture très crédible. Malheureusement, toutes les officines de renseignement savent cela et soupçonnent les « journalistes » de l'autre camp. Dans les années 1930, Kim Philby s'est fait passer pour journaliste pendant la guerre d'Espagne, tout en informant les Soviétiques. Lorsqu'il fut « débarqué » du MI6 au début des années 1950, les gens du Renseignement lui trouvèrent un emploi de journaliste pour couvrir le Moyen-Orient, tout en rendant quelques menus services d'espionnage. Il travaillait toujours pour les Soviétiques et finit par s'enfuir à Moscou.

4 - Négociant en livres anciens

Cela sonne bien. Si le temps, c'est de l'argent, alors la capacité de passer votre temps à lire constitue une occupation de classe. Un peu de ce prestige et la patine

d'une prétention à une certaine distinction finissent par déteindre sur les personnes qui s'occupent de livres, en particulier anciens, fournissant ainsi une bonne couverture. Souvenez-vous des Cohen/Kroger en Angleterre. La couverture de Peter Kroger comme marchand de livres rares ne fut jamais remise en question jusqu'à ce que le MI5 ne suive un agent jusqu'à sa porte.

5 - Photographe

Que ce soit comme profession ou distraction, la photographie fournit une bonne raison de posséder un appareil photo et le matériel de développement. Vous pouvez posséder tout l'attirail pour microfilmer des documents. Vous pouvez même réaliser des micro-points avec un appareil ordinaire et une pellicule noir-et-blanc de chez le photographe du coin. Voici comment faire. En utilisant une pellicule noir-et-blanc au grain fin, photographiez le document avec un objectif normal. Développez normalement et séchez le négatif, puis prenez un morceau de carton (le dos d'un bloc fait l'affaire), découpez un morceau de la taille du négatif et collez ce dernier derrière l'ouverture. Dressez le tout sur une table avec une ampoule électrique derrière. De l'autre côté, placez l'appareil photo à 1,20 mètre et réglez sur le négatif éclairé par derrière. Un trépied serait utile, mais un dictionnaire posé sur la table soulèvera suffisamment l'appareil photo si le négatif a été placé bas. Maintenant, prenez la photo de votre négatif de cette distance. Développez le négatif. Ce petit point sur le négatif est le micro-point de la lettre originale. Placez-le sous un microscope pour le lire. C'est probablement aussi bon que ce que faisait Cohen/Kroger en Angleterre.

6 - L'enseignement

Une autre couverture classique pour les espions : le professeur de collège. Non seulement des agents de renseignement se font passer pour des professeurs, mais le KGB et ses amis du bloc oriental ont été, durant de nombreuses années, intéressés par le recrutement de professeurs experts en informatique, affaires et défense, des secteurs où l'ouest était leader. Cela pouvait être délicat pour des espions empreints d'une culture communiste. Karl Koecher, un espion tchèque du KGB, tenta de se faire une place dans le monde américain de l'enseignement en se présentant comme un anticommuniste virulent, avec pour résultat d'être mis à l'écart parce que ses prises de position philosophiques offensaient le reste du département. Il fallait savoir qu'une grande partie des enseignants américains à la fin des années 1960 et 1970 était farouchement anti-anticommuniste…

7 - Auteur

Alors qu'on regarde les écrivaillons et autres journalistes comme une espèce peu reluisante, peut-être même minable, les auteurs de livres sérieux sont

considérés comme des gens plus solides. C’est un autre type de couverture où les Britanniques ont été à l’avant-garde. Avant la Seconde Guerre mondiale, la section D du MI5 envoya un agent, A.F. Rickman, en Suède pour écrire un livre sur le minerai de fer suédois. Le fait que Rickman ne connaissait rien à la Suède, ni aux Suédois, ni au fer, ni même au travail du renseignement ne fut pas considéré comme gênant. Il écrivit le livre, prenant ainsi la stature d’un expert et ouvrit une société d’importation de matériel pour l’exploitation dudit minerai. Parfois, les livres eux-mêmes peuvent aider. Vladimir Merkhulov, un officier du KGB sous la couverture d’un diplomate de l’Ambassade soviétique à Copenhague, utilisa des sommes d’argent très généreuses pour convaincre un écrivain de lancer une campagne en faveur d’une Scandinavie sans nucléaire. Au cours des années 1950 et 1960, des agents de la CIA rédigèrent un certain nombre d’ouvrages, y compris plusieurs guides de voyages de la collection Fodor. Eugène Fodor était un ancien de l’OSS, aussi faisait-il partie du club et était tout disposé à bien faire.

8 - Gentleman

D’accord, cela devient un peu dépassé et existe même de moins en moins. Même en 1940, les autorités américaines d’immigration à New York furent interloquées par le passeport des hommes d’Intrepid qui mentionnait comme profession « gentleman ». Un autre « gentleman » venant à l’esprit est le major général Sir Steward Menzies (prononcer minn-giss). Qui, sans être initié, aurait pu deviner que ce membre de la gentry, sociable, qui passait son temps à chasser le renard et le faisan, était ni plus ni moins que « C », le chef du Service Secret Britannique ?

9 - Guide de l’Intourist

L’Intourist était l’organisation officielle de voyages soviétique, et donc la seule. Les touristes occidentaux avaient besoin de guides en URSS et c’était l’Intourist qui les fournissait. Beaucoup de ces guides étaient des femmes du KGB, guettant les officiels occidentaux de haut rang solitaires pour les séduire. Aéroflot, la compagnie aérienne soviétique, était dans une large mesure la chasse gardée du GRU, le renseignement militaire soviétique.

10 - Philippe de Dieuleveult, de la DGSE à la télévision

Philippe de Dieuleveult était un reporter et animateur français de télévision. Il anima l’émission *La Chasse aux trésors*, au début des années 80, pendant plus de quatre ans. L’émission lui permettait de se rendre chaque semaine dans un pays différent aux quatre coins du globe, et arriva souvent en tête des audiences télé.

Parallèlement à ces activités dans les médias, il a appartenu aux services secrets français (capitaine du 11e choc de la DGSE). En 1985, Philippe de Dieuleveult entreprend la descente en raft du fleuve Zaïre. Le 6 août 1985, sa radio cesse d'émettre. Il disparaît mystérieusement avec six autres membres de l'opération aux environs du barrage hydroélectrique d'Inga. Les conditions de la disparition de Philippe de Dieuleveult restent encore peu claires même si des éléments portent à accréditer la thèse de la bavure militaire de l'armée zaïroise. Selon un ancien officier zaïrois, après avoir été mis au cachot et subi des heures d'interrogatoire dans un camp militaire, il aurait été exécuté avec quatre de ses compagnons dans la nuit du 9 août 1985. Une autre hypothèse, qui est privilégiée par le plus grand nombre, est qu'une bavure s'est produite sur les bords du fleuve, causant la mort d'une partie de l'équipe, l'autre décédant de noyade.

Les people aussi

1 - Noël Coward

Même dans l'atmosphère sérieuse du renseignement, il était impossible de contenir Coward. Il jubilait à tamponner par-dessus « très confidentiel » son propre cachet « très vrai ». Il y eut énormément de réticences pour admettre que Coward travaillait pour les Renseignements britanniques, mais des documents récemment accessibles suggèrent qu'il était « à bord » dès 1938. Il faisait probablement partie de la Section D du MI6 où travaillait son bon ami William Stephenson. Quant à ce qu'il faisait, c'est la grande question…

2 - Alexander Korda (1893-1956)

Korda, un Hongrois d'origine juive, fut un producteur de cinéma de premier plan dans les années 1930, 1940 et 1950, avec des films comme *Le Lion a des ailes* et *That Hamilton Woman.* Il fut un agent des Renseignements britanniques aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, mettant tous ses efforts à briser l'isolationnisme et à entraîner les États-Unis dans la guerre. Ses bureaux, aussi bien en Californie et au Rockefeller Center à New York, étaient des couvertures pour les opérations des Renseignements britanniques. Il était très ami avec Sir William Stephenson (Intrepid), le chef du SIS aux États-Unis. Son travail aux USA fut tellement utile qu'il fut anobli pendant la guerre, ce qui, compte tenu des préjugés de l'époque, déconcerta une grande partie du public anglais. Comment se pouvait-il, se demandait-on, qu'un juif hongrois, divorcé, qui n'avait même pas été en Angleterre pendant la guerre, ait été anobli ? En 1953, Korda, toujours très proche du SIS, laissa utiliser son compte bancaire comme tirelire pour des fonds secrets du Gouvernement destinés à financer le magazine intellectuel Encounter, géré par la CIA et avec les Britanniques comme composante de leur façade, le Congress for Cultural Freedom (Congrès pour la liberté culturelle).

3 - L'espionnage mène même à la cuisine

Avant d'attirer l'attention du public américain sur la cuisine française avec son gros livre de recettes et son programme de télévision, Julia Child a été une espionne. Née McWilliams, elle a travaillé pour l'OSS en Chine et à Ceylan (aujourd'hui, le Sri Lanka). C'est au cours de ses affectations qu'elle a rencontré son mari. Après la guerre, il fut nommé en France par le Département d'État. Julia fut absolument sidérée par la merveilleuse nourriture française et le reste de l'histoire est écrit en grand dans ses sauces.

4 - Sportif de haut niveau, linguiste diplômé, mais avant tout espion

Moe Berg, joueur de base-ball en 1re division, était aussi diplômé de Princeton, linguiste et espion. Le base-ball lui fournissait une superbe couverture. C'était l'époque des tournées, lorsque les équipes de 1re division faisaient le tour des États-Unis et disputaient des matchs exhibitions autour du monde contre des équipes locales de bon niveau. Lors d'une tournée au Japon en 1934, Moe filma le port et les installations militaires le long de la côte. La tradition veut que ce sont ces films qui furent utilisés par la suite par Jimmy Doolittle pour son raid sur Tokyo après Pearl Harbor. En 1941, Berg rejoignit l'opération de renseignements en Amérique Latine de Nelson Rockefeller, et en 1943 il entrait à l'OSS. Sa carrière OSS l'a vu parachuté en Yougoslavie pour évaluer les partisans, puis séjourner en Norvège et en Suisse. Après la guerre, il travailla pour l'Otan. Toujours selon la tradition, il poursuivit son métier secret pendant le reste de sa vie.

5 - William Buckley Jr (1925-2008)

C'était le sixième des dix enfants d'un magnat du pétrole texan, qui avait déménagé pour un domaine dans le Connecticut. C'est là que William Buckley fut élevé par une employée mexicaine, ce qui fit que l'espagnol était sa première langue. Mais il parlait aussi très bien le français. Cela doit surprendre ceux qui ont vu Mr. Buckley à la télévision américaine, car son accent ne semble pas espagnol, mais plutôt légèrement anglais, ce qui s'explique par le fait qu'il fut envoyé en Angleterre pour suivre l'école primaire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il servit dans l'US Army, puis après la guerre il entra à Yale. C'est là que le savant (et politicien) Willmore Kendall le recruta pour la CIA (encore le rapport CIA/Université de Yale). Le peu de temps de Buckley à l'Agence fut passé au Mexique où il mit sa maîtrise de l'espagnol à diriger la publication du livre *The Road to Yenan*, du Péruvien, autrefois ancien communiste, Eudocio Tavine, qui détaillait la lutte des communistes pour la domination du monde. William Buckley était un conservateur acharné, qui par ses écrits et chroniques télévisées défendait les idées de son parti.

6 - Marlene a chanté pour l'OSS

Dans le cadre de sa guerre psychologique contre l'Allemagne, l'OSS demanda à la chanteuse Marlene Dietrich d'enregistrer en allemand des chansons sentimentales populaires, telles que *I'll get by*, *I couldn't sleep a wink last night* et *Lili Marlene*. Ces traductions agréables, chantées par la merveilleuse Marlène, n'étaient pas destinées à aider la Wehrmacht à passer le temps, mais à rendre les soldats allemands nostalgiques et déprimés. Le projet « Musak » était la partie « distraction » des programmes radio du « Soldatensender West ». La partie

politique de ces programmes était le domaine du formidablement tortueux Sefton Delmer, que nous avons rencontré par ailleurs. Dietrich a reçu la plus haute décoration civile américaine, la Médaille de la Liberté, et la France l'a nommée Chevalier de la Légion d'Honneur. Selon Elizabeth P. McIntosh dans son ouvrage Sisterboard of Spies : the women of OSS (Confrérie d'espionnes : les femmes de l'OSS), Bill Donovan a même aidé Dietrich à récupérer les droits sur ses enregistrements, qui furent commercialisés en 1951.

7 - Goldberg et l'OSS

Arthur Goldberg est connu pour son travail comme juge à la Cour Suprême et comme ambassadeur des États-Unis aux Nations Unies. Bien moins connu est son poste de chef du service main-d'œuvre à l'OSS. Le rôle de Goldberg était d'établir des contacts avec les syndicats mécontents dans le Reich d'Hitler. Il pensait que le mouvement syndicaliste en Europe, même en Allemagne, était farouchement contre Hitler et pourrait constituer la base d'une subversion contre le Troisième Reich et pour fournir des renseignements sur les approvisionnements. Goldberg parvint à convaincre William Donovan, chef de l'OSS, de l'envoyer à New York pour travailler avec Allen Dulles et les Britanniques au Rockefeller Center.

8 - « Il ne fait pas de doute qu'elle fut une experte dans les draps »

Ce sont les mots utilisés par *The Economist* dans sa notice nécrologique expliquant les raisons qui avaient permis l'ascension de Pamela Digby Churchill Heywood Harriman jusqu'où elle était parvenue. Après tout, elle finit par être nommée Ambassadeur des États-Unis en France par Bill Clinton. Tôt durant la Seconde Guerre mondiale, elle avait épousé Randolph, le fils du Premier ministre britannique Winston Churchill. Elle donna un fils à Randolph et, alors que ce dernier était à la guerre, se tourna rapidement vers d'autres sujets d'intérêt qui comprenaient une succession d'amants. Parmi ceux-ci, il y eut Averell Harriman, le représentant personnel du Président américain, Franklin Roosevelt. Apparemment, Max Beaverbrook, conseiller de Winston Churchill, fut en véritable extase devant la conquête. Harriman n'avait pas encore passé 24 heures sur le sol anglais qu'il était déjà compromis. Les Britanniques avaient désormais un « pipeline » direct dans la chambre à coucher d'Harriman.

9 - Eugene Fodor, l'homme des guides de voyages

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Fodor travaillait pour l'OSS de Bill Donovan. Il est resté proche du travail de renseignement et pendant la Guerre Froide, plusieurs agents se « couvraient » en rédigeant des guides de voyages. Fodor déclara au *New York Times* que les agents étaient « *tous très*

professionnels et de haut niveau. Nous ne laissons jamais la politique s'infiltrer dans nos livres ».

10 - Nelson Aldrich Rockefeller

Bon nombre des cousins Rockefeller, notamment Aldrich, surent se rendre utiles pendant la Seconde Guerre mondiale dans le renseignement, mais aucun davantage que Nelson, qui allait plus tard devenir gouverneur de New York et vice-président des États-Unis. Pour commencer, Nelson eut la charge de louer le Rockefeller Center et c'est lui qui donna deux étages au British Security Coordination d'Intrepid pour un loyer symbolique. Des arrangements semblables furent faits pour des façades des Renseignements britanniques comme le Fight for Freedom qui exigeait une déclaration de guerre immédiate à l'Allemagne. Mais ce n'était qu'un début. Pendant l'été 1940, le Président Roosevelt nomma Nelson « Coordinateur des Affaires Interaméricaines », un organisme de renseignement se faisant passer pour une organisation culturelle consacrée à l'Amérique Latine.

Les bars favoris

Les espions aiment se détendre et boire de temps à autre, comme les gens ordinaires. Juste peut-être un peu plus. C’est un métier stressant…

1 - Fraunces Tavern, Manhattan, New York

Bien qu’il ait fréquenté beaucoup de tavernes durant sa période de maître-espion, le général George Washington passa l’une de ses nuits les plus gratifiantes chez Fraunces (oui, George Washington buvait, ou au moins il a envoyé au Congrès quelques jolies notes de boissons à payer). La veille, les Britanniques avaient évacué New York. La guerre était gagnée et c’est là que George passa la nuit et fit un raid pour récompenser son réseau d’espion, l’éditeur James Rivington, Culper Jr et toute l’équipe qui avait rendu ses victoires possibles.

2 - En Allemagne, dans les années 1960

Un billet d’un ami espion stationné en Allemagne pendant les années 1960 dit « *Durant les années 1960, n’importe quel endroit à moins de 5 blocs de l’immeuble de l’IG Farben serait qualifié. Le vendredi après-midi et le soir, l’endroit le plus chaud serait le club des officiers - on y bavarde beaucoup. Peut-être aussi le* Sepplehaller. »

3 - Un favori de la CIA : Evans Farm Inn

L’adresse était 1696 Chain Bridge Road, McLean, Virginie. C’était un bar favori des gens de l’Agence pour sa proximité avec le quartier général de la CIA. Des espions y rencontraient même leurs agents (ce qui me paraît bizarre). Le cadre était tellement pittoresque que certains s’y marièrent. Hélas, il est désormais fermé et a été divisé en lots avec d’énormes demeures très chères. On m’a dit que la valeur et les taxes sur les propriétés dans les parages étaient simplement devenues trop importantes.

4 - Deux I.W. Harpers et 15 % de pourboire

Les jours où il conduisait son groupe déjeuner à *La Niçoise*, 1721 Wisconsin Avenue, NW, James Jesus Angleton (prononcer le Jesus à l’espagnol), chef du contre-espionnage de la CIA, mangeait de grandes portions de fruits de mer et prenait quelques boissons à la table 41, toujours à la même place. Avec un jeu de glaces, il pouvait voir toute la salle.

5 - White’s, 37 St-James Street, Londres

C’est le club le plus ancien (1693) et certainement l’un des plus prestigieux. Le chef du MI6 pendant la Seconde Guerre mondiale, Steward Menzies, utilisait *White’s* comme annexe de son bureau sur Broadway. On prétend qu’il y a

interviewé des candidats et « tenait cour au bar ». L'écrivain Anthony Cave Brown raconte que les stocks de vins allemands comme le Hine 28 et le Wolfschmidt Kummel n'ont jamais manqué chez *White's*, même pendant la guerre. Brown dit également de Menzies que « *son courrier le plus secret (ou le plus délicat) était envoyé… chez* White's. *On croyait qu'il serait plus en sécurité entre les mains de Groom, le portier, que dans la salle du courrier du service secret* ».

6 - Boodles, 28 St-James Street, Londres

Si Menzies, le patron des Renseignements britanniques, faisait ses affaires chez *White's*, ses collaborateurs comme « Oncle » Claude Dansey étaient membres de *Boodles*, juste à l'extrémité de St-James Street. Ian Fleming, adjoint du chef des Renseignements de la Royal Navy, était également membre. Les lecteurs de ses romans de James Bond y ont trouvé de bonnes descriptions de *Boodles*. Fleming l'appelle « Blade's » et « M » y passe ses heures de loisirs.

7 - Le bar du Hay-Adams Hotel, 16th et M Streets, NW, Washington DC

C'était au bar de l'*Hay-Adams*, un grand hôtel (sur le site des résidences du Secrétaire d'État John Hay et de l'écrivain et homme d'état Henry Adams), qu'Oliver North recevait généralement dans ses manœuvres de lobbying des appuis potentiels pour ses projets Iran-Contra. Le *Hay-Adams* était tellement pratique - il est juste de l'autre côté de Lafayette Square - par rapport à l'Old Executive Office Building où Ollie (Oliver North) et la charmante Fawn Hall détruisaient des documents.

8 - Le Penthouse, à Bratenahl Place, une enclave élégante nichée entre Cleveland et le Lac Erié

De tous les endroits que le chapitre de l'Ohio Nord de l'AFIO (Association des Anciens Officiers de Renseignements) choisit pour permettre à ses membres de réfléchir sur le sens de la vie… c'est mon préféré. Je prends ces notes en regardant la salle où une trentaine de vétérans du renseignement sont en train de trinquer et de bavarder. La vue sur le rivage et les contours de la ville est magnifique, et Cleveland et ses environs ont une histoire d'espionnage tellement riche. C'est à une heure d'avion de Washington, il y a une importante population d'immigrés, aussi un accent étranger ne suscite-t-il aucune attention particulière. Les négociations secrètes pour mettre un terme à la Guerre du Vietnam ont commencé avec cette vue.

9 - Le Stork Club, à New York

Le *Stork Club* a maintenant disparu. Un petit parc occupe l'emplacement du point névralgique de Sherman Billingsley dans les années 1930, 1940 et 1950. Il

y avait même un spectacle de télévision durant les années 1950. Sir William Stephenson (Intrepid) y bavardait avec tous ceux qui pouvaient être utiles aux Renseignements britanniques : Helen Rogers Reid, qui dirigeait le *New York Herald Tribune*, la journaliste Dorothy Thomson et bien d'autres. Walter Winchell, l'un de ses journalistes favoris, y avait une table ; J. Edgar Hoover, le patron du FBI, s'y arrêtait lors de ses déplacements à New York. Le personnel de Stephenson fréquentait également le *Stork Club*.

10 - Le petit restaurant qui domine la patinoire du Rockefeller Center, New York City

Comme les Rockefeller (Nelson, plus tard vice-président des États-Unis, avait la responsabilité des locations) avaient eu la prévenance de donner aux Renseignements britanniques deux étages pour un loyer symbolique, le petit restaurant était proche du bureau et un certain nombre d'agents britanniques se souviennent y avoir été recrutés ou s'y être réunis. Dans son ouvrage *Cloak and Gown*, le professeur Robin Winks, de l'Université de Yale, évoque un étudiant de Yale, Donald Downes : « *Downes voulait être recruté et lorsqu'il rencontra un « Mr. Howard », en fait le Colonel Howard « Dick » Ellis, un agent secret britannique de haut niveau, dans un petit restaurant donnant sur la patinoire du Rockefeller Plaza, il accepta d'espionner ses compatriotes pour voir si de l'argent nazi soutenait les groupes isolationnistes.* »

Les maîtres-espions

Les grands espions le sont naturellement : des personnes nées avec un esprit tortueux ou élevées dès leur plus jeune âge pour parvenir à ce résultat. Des gens qui croient que l'honnêteté n'est pas toujours la meilleure politique, mais que parfois ce peut être une stratégie intéressante. Des hommes et femmes qui aiment ce grand jeu pour lui-même.

1 - Oncle Claude avait des piquants

Le lieutenant-colonel Sir Claude Edward Majorbanks Dansey était un homme complètement inconnu du public et même des spécialistes de son vivant. Comme l'historien du renseignement Anthony Cave Brown l'a écrit de Dansey, c'était un homme « *capable de commettre un meurtre facilement - pourvu qu'il ne soit pas pris - en bref, un homme capable de tout et, par conséquent, exactement le type qui pourrait atteindre des sommets dans le service secret… Claude Dansey était une merde totale* ». Pour un ancien des renseignements, plus tard professeur d'histoire à Oxford, Hugh Trevor Roper, « *un corrompu, incompétent, mais doué d'une certaine ruse vile* ». Compte tenu du snobisme et de l'arrogance du corps professoral d'Oxford, ces bribes de commentaires sont une indication certaine qu'« Oncle Claude » l'avait emporté sur le bon professeur. D'autres compatriotes ont témoigné d'une manière analogue que Dansey possédait les qualités d'un grand maître-espion… « Un parfait serpent », « le seul homme vraiment mauvais que j'ai rencontré ». Tout cela est éminemment flatteur pour un chef du renseignement. Dansey se consacra plus d'un demi-siècle aux opérations de renseignement, d'Afrique en Amérique, puis en Europe. Comme colonel Z, il créa dans les années 1930 un réseau de renseignement, le réseau « Z », parallèle mais distinct du MI6. Ses biographes le créditent de la création du cercle Lucy, en Suisse, comme moyen de faire passer aux Soviétiques des informations obtenues à la suite de décryptements d'Enigma, sans leur dire que le chiffre avait été pénétré. Si cela était vrai, cela expliquerait pourquoi le dossier de John Cairncross au FBI est encore tellement secret, car Cairncross aurait été impliqué dans cette opération, si compliquée et délicate. Cela expliquerait aussi pourquoi Cairncross n'a jamais été poursuivi comme espion soviétique. En tout cas, Dansey fut anobli immédiatement après que l'information transmise par le cercle Lucy permit la victoire soviétique à Koursk, la plus grande bataille de chars de l'Histoire, qui a détruit les capacités offensives de l'Armée allemande sur le front de l'est. Mais ce n'est pas tout pour un homme aussi doué dans le renseignement. Les Français le nommèrent Commandeur de la Légion

d'Honneur, les Belges le firent Chevalier de l'Ordre de Léopold et les Américains lui donnèrent la Legion of Merit. Oncle Claude venait d'une longue lignée de maîtres-espions britanniques, remontant certainement à Sir Francis Walsingham, sous Elizabeth 1re.

2 - Fournisseur officiel de Sa Majesté la Reine

La Reine était Elizabeth 1re, et jamais aucun monarque n'eut de maître-espion plus dévoué que Sir Francis Walsingham. Les besoins du royaume en matière de renseignements étaient grands, avec les complots catholiques entre autres. Elizabeth était avare et Walsingham dépensa sa vaste fortune personnelle, se trouvant profondément endetté lorsqu'il mourut en 1590. Imaginez les chefs du FBI, de la CIA ou de la DGSE faisant cela aujourd'hui. Voyons ce qu'Elizabeth a obtenu avec l'argent de Walsingham. Ce dernier méprisait les catholiques. Lorsque Marie Stuart, reine d'Écosse, catholique, s'est enfuie en Angleterre en 1568, Elizabeth la fit emprisonner. Comme Marie était l'espoir des catholiques anglais, Walsingham se débrouilla pour infiltrer son entourage, intercepter son courrier, décoder les messages secrets de ses partisans catholiques et, pour rire un peu plus, introduire ses propres lettres dans cette correspondance. C'est ainsi qu'il découvrit le « complot Babington » pour assassiner Elizabeth et faire monter Marie sur le trône. Encouragés par les techniques d'interrogatoire communes à cette époque, certains avouèrent et quelques-uns périrent sur le billot. Walsingham se servit des « messages décodés » pour qu'Elizabeth signe l'arrêt de mort de Marie. Aujourd'hui encore, de vilains mots comme « faux » ponctuent les discussions des érudits sur le témoignage de Walsingham. En février 1587, Marie marcha vers le billot en niant calmement avoir écrit ces messages.

3 - Oncle Max, l'ami de la nature, des filles, et des garçons

Un autre oiseau étrange dans la volière de l'espionnage était Maxwell Knight. Pour des millions d'enfants qui écoutaient ses émissions hebdomadaires sur la nature programmées sur la BBC, il était « Oncle Max ». De plus, il aimait certainement la nature, comme en témoigne toute la série de livres sur les animaux de compagnie exotiques et sur la nature (l'un des livres fut illustré par l'auteur de romans d'espionnage David Cornwell, soit John Le Carré). Dans ses fonctions obscures au MI5, il contrôlait des agents. Il était « Captain King » ou « M ». Les femmes l'adoraient et ils les employaient très bien comme agents. Il utilisa Joan Gray (Miss X) pour briser l'affaire d'espionnage à l'Arsenal de Woolwich en 1938. Il employa Joan Miller en mai 1940 pour faire arrêter Tyler Kent, un chiffreur à l'Ambassade américaine qui menaçait de rendre publique la

correspondance très secrète entre Roosevelt et Churchill. La révélation aurait menacé l'effort soigneusement orchestré pour entraîner les USA dans la Seconde Guerre mondiale. Bien que les femmes l'adorassent et qu'il ait épousé trois d'entre elles en plus de plusieurs cohabitations, il les intriguait toutes car il n'eut jamais de rapports sexuels avec aucune d'entre elles. Il y eut un certain scandale quand l'épouse n° 1 se suicida. Mais, par contre, Knight n'aimait pas Sir Anthony Blunt, également homosexuel, et Blunt garda toujours un regard circonspect sur Knight.

4 - Ce boy-scout n'était pas un boy-scout

Le terme boy-scout porte la connotation d'une personne droite, innocente, et comment on en est arrivé là serait certainement une histoire intéressante à étudier. Il est sûr que le fondateur du scoutisme, Lord Robert Baden-Powell (1857-1941), était tout sauf innocent. C'était un joueur de premier ordre, tortueux, membre à part entière du grand jeu de l'espionnage. Baden-Powell fut si bon lors de son examen préliminaire d'entrée dans l'Armée qu'il fut dispensé de toute formation de base ultérieure et reçut une affectation immédiate au 13e Hussards. Les années qui suivirent, il visita l'Inde, l'Afrique du Sud et Malte. Dans les années 1890, lorsqu'il fut nommé officier de renseignements pour la Méditerranée, il était déjà un vétéran aussi bien dans l'art militaire que dans le renseignement, et cette nomination en Méditerranée lui convenait à la perfection. Pour effectuer une reconnaissance de la forteresse de Cattaro, en Dalmatie, dans l'Empire Austro-Hongrois, Baden-Powell s'habilla en chasseur de papillons, myope complet, avec filet et carnet de croquis. Il dessina le plan de la forteresse dans les ailes d'un de ses dessins de papillons. Une autre fois, il se fit passer pour un pêcheur à la mouche et peintre amateur pour découvrir dans un certain pays quelles vallées pourraient être utilisées pour déplacer des troupes. Les troupes en manœuvre dans les vallées lui donnèrent même des cigarettes et du café. Bien entendu, il rédigea un compte-rendu complet sur leurs pièces d'artillerie, leur équipement et leurs conversations. Il observa même les essais secrets d'une nouvelle mitrailleuse, grimé sous l'apparence d'un ivrogne titubant et imbibé d'alcool. Lors d'un voyage sur le Danube pour vérifier les fortifications, il utilisa toute une série de ruses : gouvernail défectueux, temps passé à pêcher (en fait, il sondait les fonds), un mensonge après l'autre. En fait, sa vie avant la Première Guerre mondiale ressemble à une série de déguisements, de mensonges et de contrefaçons. L'un des livres à son sujet le décrit : « Il n'y a pas de question à se poser, (il était) l'un des agents secrets les plus doués qui ait jamais vécu ». Comme je l'ai dit, difficilement un boy-scout.

5 - Rafael « Rafi » Eitan, le kidnappeur d'Eichmann

Eitan est la personnification même de la brutalité, du sang-froid et de la planification méticuleuse des Renseignements israéliens. Rafi, qui fut longtemps le directeur adjoint des opérations du Mossad, a établi sa réputation en mettant au point et en participant personnellement au kidnapping par le Mossad, en 1960, du nazi Adolf Eichmann, qui avait envoyé des millions de juifs dans les camps de la mort. La capture prit deux années de travail et de planification après qu'Eichmann ait été repéré pour la première fois près de Buenos Aires en Argentine. Le Mossad acheta un petit avion long courrier, juste pour le voyage. L'histoire de couverture était que les passagers étaient les membres d'une délégation envoyée à l'occasion de la célébration des 150 ans de l'indépendance de l'Argentine. Rafi loua une demi-douzaine de « planques » et plusieurs voitures et il alla dans la voiture diriger l'enlèvement d'Eichmann dans une rue de la ville. Eichmann fut littéralement escamoté vers Israël avec la délégation, jugé et exécuté. En fait, il bénéficia de plus de retard et de prévenances que bien d'autres nazis n'en eurent juste après la guerre. Israël était encore pauvre et ne pouvait s'offrir des avions et les planifications qui furent nécessaires pour la capture d'Eichmann. « Nokmin » ou les vengeurs, exécutaient simplement les criminels nazis où ils les trouvaient : pas très gentil, mais très économique. Cela a aussi fourni au Mossad toute une génération d'assassins expérimentés qui semblent avoir soigneusement transmis leurs talents, si je lis les journaux correctement.

6 - Le maître-espion classique, Wilhelm Stieber

Juriste de Berlin, ce fut un autre espion né et un rouage fondamental dans l'entreprise couronnée de succès menée par Otto von Bismarck pour s'emparer de territoires, et créer l'état allemand tel que nous le connaissons aujourd'hui. Bismarck désigna Stieber et lui donna un peu plus d'un demi million de d'euros actuels pour apprendre tout ce qu'il pouvait sur l'armée autrichienne. Utilisant ce qu'on appellerait aujourd'hui une « couverture commerciale », Stieber passa plusieurs mois à voyager dans les camps militaires comme colporteur. Avec son chariot chargé de marchandises, il était bien accueilli partout, car il remontait le moral. D'un côté du chariot il vendait des statues religieuses, de l'autre de la pornographie. Il était ainsi très populaire auprès des soldats. Il l'était, avec ses tuyaux, encore plus auprès de Bismarck. La bataille de Sadowa en 1866 mit un terme à la guerre austro-prussienne en sept semaines seulement, et écarta l'Autriche des affaires allemandes. Ensuite, ce fut le tour de la France. Stieber employa quelque 15 000 agents ; il était très ouvert d'esprit, employant toutes les

strates de la société - serveuses de café, prostituées, serviteurs, colporteurs, forçats, contrebandiers, faussaires, officiers à la retraite, etc. Il faisait des rapports sur tout, des ponts et fortifications aux loyautés des chefs locaux et des politiciens. Stieber était un pionnier, et il fut le premier maître-espion à employer des nuées d'agents à travers un pays ennemi. La guerre entre la Prusse et la France, en 1870, fut rapidement terminée et en 1871 les Allemands utilisèrent le Palais de Versailles pour couronner l'Empereur d'Allemagne. Bismarck figure sur le tableau de la cérémonie avec un bel uniforme blanc. Stieber reçut une décoration.

7 - « Wild Bill » Donovan (Bill le sauvage)

Un jour, au cours de la Première Guerre mondiale, le major William Donovan mena ses hommes exténués et haletants sur une course de 4,8 km, sautant par-dessus des murs, enjambant des cours d'eau, rampant sous des barbelés. Donovan leur lança un regard furieux, leur aboyant qu'il portait lui-même la même charge de 22,5 kg, qu'il avait 10 ans de plus qu'eux, et qu'il se sentait en forme. De l'arrière du groupe s'éleva un cri : « *Mais on n'est pas aussi sauvage que toi, Bill !* ». Le nom allait lui rester pour la vie. William Donovan est un autre de ces originaux qui pourrait bien ne pas réussir les tests, plus civilisés, de nos jours. Donovan adorait la guerre et l'action. Il est douteux qu'aujourd'hui n'importe quel service autoriserait son chef à se faufiler derrière les lignes ennemies en Birmanie ou se trouver si près du front en Europe. Cependant, l'énergie et l'imagination de Donovan furent certainement indispensables pour lancer le COI/OSS.

8 - Little Bill Stephenson, « Intrepid »

Nous savons que Bill Stephenson vint aux USA en 1940 pour représenter une myriade d'organismes de renseignement britanniques et pour pousser les États-Unis dans la guerre. Les révélations les plus complètes sur William Stephenson proviennent d'un livre canadien, The True Intrepid (Le véritable Intrepid) de Bill Mc Donald. Une grande partie de ce que nous pensions connaître sur la vie d'Intrepid s'avère être ce que les pros appelleraient une « légende », une biographie bidon.

9 - Markus Wolf, l'homme sans visage

Aussi surprenant que cela paraisse, il a fallu presque 20 ans après qu'il ait pris le contrôle du service de renseignement de la RDA pour que les Renseignements occidentaux aient une idée de ce à quoi Wolf ressemblait. Il avait même atterri aux États-Unis (accidentellement, lorsque son avion tomba en panne d'essence, lors d'un vol de Moscou à Cuba). Ses mémoires, *Man without a face*, sont

fascinantes. Il vous emmène mettre en place des agents dormants, vous révèle comment l'un de ses agents fit tomber le Chancelier ouest-allemand Willy Brandt, et comment il dépêcha ses Roméo à la conquête des chambres à coucher occidentales. Cela peut sembler un peu dur pour les cibles, mais il écrit : « *Je dirigeais un service de renseignements, pas un club pour cœurs solitaires.* »

10 - Allen Dulles, l'officier traitant de la Maison Blanche

Lorsqu'il était directeur de la CIA, Allen Dulles laissait la plupart des opérations du quotidien à ses subordonnés de talent, alors qu'il consacrait une grande partie de son temps à superviser les grandes opérations secrètes, comme un officier traitant le ferait, d'où son surnom à l'agence : « The Great White Case Officer ».

Le juste prix

« *Il est très vrai qu'il est possible que le cas puisse se présenter où un homme peut servir son pays par un pot-de-vin bien placé ou bien par une intrigue de plaisir avec une femme.* » C'est ce qu'écrivait John Adams, diplomate et second président des États-Unis. Cette citation ne s'accorde certainement pas avec la réputation plutôt convenable, moderne et collet monté d'Adams, mais il a vécu à une époque très dure et a accompli la plus grande partie de son activité diplomatique dans les environnements très cosmopolites de l'Europe. Une de mes connaissances, qui a longtemps eu de l'influence dans les hautes sphères de la CIA, considère mon emploi du mot « pot-de-vin » trop dur. Il a également suggéré qu'aussi bien le MI6 que la CIA ne seraient pas très heureux de voir le mot décrire leurs activités. Toujours selon cette connaissance, le mot « honoraires » conviendrait mieux. Le conseil me réconforte. Je me sentirai désormais beaucoup plus à l'aise pour remettre des « honoraires » à un personnage officiel étranger. Pour les Anglais, le terme pour « honoraires » est « la Cavalerie du Roi George » : « *Si tout a par ailleurs échoué, payez-les et envoyez la Cavalerie du Roi George* ».

1 - Bon marché, à deux fois le prix

Les érudits ont gaspillé beaucoup de salive à discuter comment et pourquoi l'Espagne, un pays fasciste, n'était pas entrée dans la Seconde Guerre mondiale aux côtés de l'Allemagne. Pas plus que les Espagnols n'ont invité les Allemands à traverser l'Espagne pour attaquer la forteresse britannique de Gibraltar. Les discussions entre Hitler et le général Franco eurent si peu de résultats qu'il dit qu'il préférerait se faire arracher toutes ses dents plutôt que de devoir les reprendre. Quelle ingratitude ! Hitler avait fourni des avions, des hommes et des approvisionnements dans les années 1930, pendant la Guerre Civile. Les Soviétiques, bien sûr, avaient agi de même avec le camp républicain. Il s'avère que les Renseignements britanniques donnèrent aux généraux espagnols au sommet de la hiérarchie des « honoraires » d'un montant compris entre 1 million et 10 millions de dollars de 1940. Pour cela, les généraux n'avaient rien à faire, il fallait juste veiller à ce qu'il ne produise rien qui puisse aider Hitler. Ils devaient donc se contenter de conseiller au général Franco de garder une certaine neutralité. Bon job à prendre s'il passe à votre portée.

2 - Aufwandsentschadigungen et le « caporal de Bohême »

Hitler ne passait pas bien auprès de la plupart de ses généraux, des conservateurs avec un « von » devant leur nom. Il ne faisait pas partie de leur

classe et il menaçait, non, il promettait de bouleverser la structure sociale de l’Allemagne en ouvrant la société. Peut-on s’étonner que le maréchal von Runstedt appelait Hitler avec dérision le « caporal de Bohême » ? Comment amener ces généraux aristocrates à faire ce qu’on leur disait, jusqu’à ce que les Jeunesses Hitlériennes aient grandi pour les remplacer, c’était la question qui revenait à l’esprit du Führer. Sa réponse : les acheter. Il avait déjà donné à cette idée quelques essais satisfaisants dans les années 1930 avec des ministres du Reich, mais c’est au cours de l’été 1940 qu’il se mit à faire vraiment circuler les marks. Le terme pot-de-vin était, bien sûr, trop grossier, aussi les généraux reçurent-ils des Aufwandsentschadigungen, autrement dit une « compensation pour les dépenses ». C’étaient des paiements secrets, totalement exonérés d’impôts, sur les comptes des principaux officiers généraux, en plus de leur solde régulière. Au niveau de maréchal, ces sommes s’élevaient à 4 000 marks par mois ; au grade de général d’armée, elles étaient de 2 000 marks par mois. Parmi toutes les raisons avancées dans les livres pour expliquer que les corps des officiers suivaient par discipline et fermaient les yeux sur les ordres désagréables des Nazis, la corruption est rarement mentionnée. Hitler donnait aussi des propriétés de premier ordre, dans le même but. Vers la fin de la guerre, Hitler semble avoir perdu ses illusions sur ses efforts de corruption. Tardivement, il reconnut que la solution de Staline, de faire exécuter à la fin des années 1930 les généraux soviétiques, avait été, au bout du compte, bien meilleure pour la discipline.

3 - Le phallus de Kermit Roosevelt

Kermit Roosevelt, l’homme de la CIA, petit-fils du Président Theodore Roosevelt, fit du bon travail pour chasser Mossadeg et redonner les pleins pouvoirs au Shah d’Iran en 1953. Il fit bien d’autres choses encore. Parmi celle-ci, il donna 12 millions de dollars d’« honoraires » au général Neguib, qui avait été l’un des partenaires de Nasser pour renverser le Roi Farouk en Égypte. Lorsqu’il apprit ce paiement, Nasser chassa le général Neguib du gouvernement et le fit cracher les 12 millions de dollars. Pour prouver à l’occident que ni lui ni son gouvernement ne pouvaient être achetés, Nasser fit édifier quelque chose de totalement inutile, la Tour du Caire, connue depuis sous différentes appellations comme le « Monument à la CIA », « l’Érection de Kermit Roosevelt » et « le Phallus de Kermit Roosevelt ».

4 - Faire le Congo

Durant les audiences trop curieuses du Comité Pike au Congrès, dans les années 1970, il fut révélé que la CIA avait payé à un leader africain, non nommé,

un million de dollars sur une période de 14 ans (équivalent à environ 6 millions de dollars de 2010). Ces dollars avaient préparé le terrain pour certaines opérations paramilitaires de la CIA en Afrique dans les années 1960. Le premier candidat à cet honneur semble être le Président Mobutu Sésé Seko, qui répond à la description, car il fut l'un des rares leaders africains de l'époque à survivre 14 ans.

5 - Achetez-les tous

En janvier 1915, les Britanniques essayaient désespérément de traquer le bâtiment allemand *Dresden* au large de la côte chilienne. Le Premier Lord de la Mer n'avait pas trop de problèmes moraux ; il ne les prenait même pas en considération dans sa note au Premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill : « *Si notre ambassadeur au Chili* (Francis Strange) *avait valu grand-chose, il nous aurait acheté tous les gens des télégraphes* ». En réponse à ses réserves morales pleines de sensibilité au cours d'une crise de temps de guerre, le Premier Lord de la Mer qualifia l'Ambassadeur Strange de « *mou* » et de « *bel imbécile* ».

6 - Corruption en nombre

Certains pays sont plus ouverts à la corruption que d'autres. Ce sont souvent des nations qui ont traversé des temps difficiles. C'est évidemment une description parfaite de la Russie d'aujourd'hui. Deux écrivains, visiblement dévoués au droit de savoir du public, Ryurik Povileiko et Ivan Stepanov, ont publié un guide intitulé d'une manière très appropriée *Bribe* (Pots de vin), qui comporte un tableau des tarifs, très commode. Mon intérêt, comme enseignant, fut naturellement aiguisé par des notes telles que « 100 roubles (ou une bouteille de cognac Ararat) pour un professeur d'un sujet difficile et 1 000 roubles (ou une caisse de champagne) pour un doyen ou un directeur de magasin ». Ceux ayant de plus grandes aspirations trouveront qu'un directeur de société ou un ministre du gouvernement coûtera un appartement bien situé à Moscou avec deux salles de bain. Un chef d'état coûte plus de 10 millions de roubles, qui devront être discrètement crédités dans une banque suisse.

7 - De l'art délicat de la corruption

Dans ses mémoires *The infernal Grove* (Le bosquet infernal), l'agent britannique Malcolm Muggeridge nous communique un certain nombre de choses importantes sur la corruption dans l'espionnage. Il indique que, lorsque les Américains sont arrivés à son poste, ils firent simplement monter « *les tarifs acceptés de corruption dans des proportions astronomiques* ». Il note que la corruption est une forme artistique : « *J'ai trouvé que la corruption, qui a*

inévitablement joué un grand rôle dans mes activités à Lourenço Marques, avait autant de subtilités et de diversités que la séduction. Ainsi, dans certaines circonstances, la transmission d'argent devait être manigancée de telle façon que cela semblait aller de soi, ce qui, en termes de séduction, était l'équivalent de laisser pendre ou de toucher un bras comme par accident. »

8 - Est-ce un « ripoux » que je vois ?

Un « ripoux », en termes de police, est un policier qui accepte des cadeaux raisonnables en gentleman, qui est judicieux dans ses goûts et pas trop gourmand (les flics gourmands aux désirs sans limite pour les pots-de-vin sont appelés des « mangeurs de viande »). Dans son ouvrage *Veil* (Voiles), Bob Woodward décrit comment Eugenia Charles, Premier Ministre farouchement pro-américain de l'île minuscule des Caraïbes de la Dominique, reçut 100 000 dollars de la CIA pour demander aux USA d'envahir Grenade. Ceci permit, bien sûr, de légitimer l'invasion. Si c'est vrai, ce doit être la meilleure affaire depuis que les Hollandais ont échangé quelques perles contre l'île de Manhattan.

9 - Pishkesh

Dans certaines cultures, certains types de pots-de-vin ne sont pas considérés comme illégaux. Le mot « pishkesh » signifie, en farsi, la langue iranienne, un « cadeau » donné non par considération, mais dans l'espoir d'un retour, un jour futur.

10 - Le « must » : un vendeur qui reste inconnu vend des secrets pour un prix non divulgué…

Les gouvernements sont généralement peu enclins à exposer leur corruption au public. Les pots-de-vin demeurent secrets ou reçoivent un autre nom, comme « aide à l'étranger ». Le secret est total sur la somme importante, quelle qu'elle ait pu être, payée pour obtenir les dossiers de la Stasi de la RDA, sur 1 000 cd. Markus Wolf, qui fut un temps le chef de la section étrangère de la Stasi, dit que ce fut la plus belle prise en matière de renseignements de tous les temps. Quelle sorte de pot-de-vin et qui en a profité ? Wolf suggère qu'un officiel de la Stasi peut avoir évité toute poursuite en échange des CD. Pour le monde extérieur, cela s'appelle de la corruption, mais c'est un outil habituel dans le système légal pour ceux qui ont le pouvoir de poursuivre.

La presse, quelle in(ter)vention…

Pendant la Guerre Froide, les Américains investirent dans différents journaux et organisations de presse. La langue anglaise avait leur faveur, car il était plus facile d'imaginer des raisons pour qu'ils soient propriété américaine et d'y placer des gens de la CIA comme rédacteurs en chef ou reporters. Ces journaux étaient à la fois de magnifiques couvertures pour des agents et d'excellents véhicules de propagande. On dit qu'à une époque ou une autre la CIA possédait un journal ou avait un agent dans au moins un journal dans chaque capitale étrangère non communiste.

1 - The Providence Journal

À la bibliothèque Roosevelt, à Hyde Park, il y a une note indiquant que trois des directeurs du *Providence Journal* se réunirent avant que les USA n'entrent dans la Première Guerre mondiale à Washington, à l'Ambassade britannique, et reçurent l'assurance que des fonds avaient été alloués pour couvrir toute perte que le journal pourrait supporter pour publier de la propagande britannique. L'un de ces directeurs était John R. Rathorn, rédacteur en chef et directeur général du *Providence Journal*, un homme ayant un passé trouble. Il était né dans l'Empire britannique, et avait été éduqué dans l'une des « public schools » les plus prestigieuses de Grande-Bretagne, Harrow. Même l'histoire officielle du journal précise : « Rathorn et le Journal entrèrent dans la guerre avec détermination aux côtés de la Grande-Bretagne et de ses alliés, avec le but apparent de conditionner les États-Unis et un Président Wilson réticents à entrer dans le conflit ». Le journal et Rathorn eurent le crédit pour tous les « scoops » que leur transmettaient les services britanniques et leur réseau d'agents tchèques (les Tchèques voulaient la destruction de l'Empire Austro-Hongrois, allié de l'Allemagne, afin de créer leur propre nation). Ainsi contrôlées, ces informations étaient passées aux journaux de New York tels que le New York Times et même vendues par un syndicat de distribution au plan national avant publication avec l'en-tête : « Le Providence journal annoncera ce matin… ». Toutefois, Rathorn et le journal firent beaucoup plus que d'être de simples vecteurs pour la propagande britannique ; avec plusieurs membres de son personnel, il prit part à une action secrète des services anglais. Ils dérobèrent la serviette du Dr Heinrich Albert, le trésorier des opérations secrètes allemandes aux États-Unis, et la remirent aux Renseignements britanniques. Des copies des documents qui s'y trouvaient furent ensuite remises à la Maison Blanche. Les gens du Providence Journal montèrent une bagarre d'ivrognes dans le train en face du Dr Albert.

Lorsqu'il se leva pour regarder le combat, Charles Starck, du Providence Journal attrapa la serviette du Dr Albert par-dessus son siège et lui substitua une réplique exacte, remplie au préalable de vieux journaux. Cette histoire a rarement figuré dans les livres d'histoire usuels ; la version la plus récente que j'en ai lue était : « Le Docteur Albert a perdu sa serviette ». Les résultats de tout cela furent merveilleux pour la cause de la Grande-Bretagne. Le journal finit par publier une série accablante sur les activités de l'espionnage allemand aux USA. Le Président Wilson et ses assistants en conçurent une vive colère à l'égard des Allemands. Les révélations qui allaient suivre comprenaient un plan pour faire entrer le Mexique en guerre contre les États-Unis et un projet pour couler un transatlantique dans le port de New York, lorsque toute la flotte de l'US Navy se trouverait rassemblée dans l'East River pour une grande revue navale par le Président Wilson.

2 - Quelle est l'heure de Greenwich ?

Les Britanniques (comme leur propre histoire secrète du renseignement pendant la Seconde Guerre mondiale le reconnaît), avaient un large contrôle du *New York Herald Tribune* à la veille de l'entrée des États-Unis dans le conflit. Un autre journal était dans une situation analogue : le *Greenwich Time*, de Greenwich, dans le Connecticut. Notez que c'est bien *Greenwich Time* et non *Times*. Le nom est une plaisanterie sur Greenwich Mean Time (GMT) et le journal en faisait fréquemment sur ce thème. Alors que la guerre approchait, il était clair que, quoique le stratagème d'utiliser un journal pour donner de la crédibilité à de la propagande se soit révélé un immense succès pour la guerre précédente, la couverture du *Providence Journal* était éventée. Rathorn adorait la publicité et s'était vanté de ses exploits en de multiples occasions après la Grande Guerre. Il fallait trouver un autre vecteur. Stephan O. Metcalf, le propriétaire et très longtemps président du *Providence Journal*, acheta discrètement le journal de Greenwich, Connecticut. Il n'est pas surprenant qu'à part quelques papiers légaux sur cette transaction, tout le reste ait disparu, mais les résultats sont très clairs. Un certain Wythe Williams fut engagé comme rédacteur en chef du *Greenwich Time*. En rapport avec le thème du « temps », la chronique de Williams fut baptisée « Comme l'horloge sonne ». Il avait également connu un passé fait de hauts et de bas. Le dossier 65-16107 de Williams au FBI comporte des centaines de pages et le chiffre préfixe 65 suggère que le Bureau l'avait classé sous la rubrique « Espionnage ». John Edgar Hoover ne perdait jamais de vue des personnes de ce genre. Le rapport du FBI indique « Williams prétend avoir des « pipelines » vers l'Europe et ses propres

collecteurs d'informations les lui font parvenir en utilisant des codes et autres méthodes mystérieux et inexpliqués ». Ceci ressemble aux explications données pour les informations que les Renseignements britanniques fournissaient au Providence Journal durant la Première Guerre mondiale. Ce travail obstiné apporta bientôt des récompenses encore plus grandes. Au début 1940, Williams avait son propre programme radio sur la station WOR, Mutual Broadcasting System, à New York. Williams se fit l'écho du thème de la propagande britannique selon lequel tout l'Occident était en danger ; les Allemands allaient saboter les usines de munitions ; « Hitler projetait la destruction des arsenaux de Picatinny et du lac Denmark dans le New Jersey ». Les agents du FBI rendirent compte à J. Edgar Hoover « qu'on ne pouvait avoir confiance en Williams ». Bien sûr, comme la trajectoire de ce dernier l'illustre bien, cela ne doit pas être un obstacle à une carrière réussie dans le journalisme.

3 - Le New York Herald Tribune et les Renseignements britanniques

L'histoire secrète du British Security Coordination et des opérations de renseignement durant la Seconde Guerre mondiale mentionne cinq propriétaires de journaux américains « *ayant rendu des services éminents* ». Sur les cinq journaux, le média le plus utile aux Renseignements britanniques fut certainement le *New York Herald Tribune*. Les Britanniques l'influençaient de tant de manières différentes et le *New York Herald Tribune* faisait partie d'un si grand nombre de manipulations du SIS que la trace exacte de beaucoup de ces complots pourra ne jamais être démêlée, à moins que les Renseignements soviétiques n'ouvrent leurs archives. D'abord, il y avait Helen Rogers Reid, l'épouse du propriétaire, Ogden Reid. Elle avait une forte personnalité, avait vécu en Angleterre entre 1905 et 1911 lorsque son futur beau-père, Whitelaw Reid, avait été ambassadeur des États-Unis en Grande-Bretagne, et elle avait été la secrétaire de sa femme. Les Reid étaient des amis de la famille de Steward Menzies, le patron du MI6. Ensuite, il y avait des chroniqueurs de premier plan du Tribune comme Walter Lippman et Dorothy Thompson qui étaient suffisamment importants pour recevoir indépendamment des messages des Britanniques (Ivor Bryce, le beau-frère de Lippman, travaillait pour le SIS, et parmi ses papiers à Yale il y a des lettres provenant de Bryce concernant des sujets que le BSC souhaitait voir introduits dans la presse). Un projet que bien peu ont analysé à fond fut la nomination de Wendell Willkie comme candidat républicain en 1940. Willkie était très apprécié de Mrs Reid et le partenaire au lit favori de son amie très chère, rédactrice de la rubrique « Livres » du Tribune, Irita von Doren, ancienne épouse de Carl von Doren. Willkie était un démocrate

de toujours, membre de Tammany Hall, la machine démocrate de New York City. Homme qui n'avait pas occupé de poste important, il fut proposé comme candidat à la présidence par les républicains. La Convention avait récusé les favoris de la préconvention, soit Robert Taft, Arthur Vandenberg et Tom Dewey, tous isolationnistes. Tous les amis des services britanniques furent grandement soulagés que l'électeur ait à choisir entre deux interventionnistes. Il ne resterait aux témoins de la Convention républicaine sidérée qu'à écrire des titres comme « Qui a dopé l'éléphant ? » et « Miracle à Philadelphie ».

4 - Le Baltimore Sun en faisait-il trop ?

L'histoire secrète du BSC nous indique que l'éditeur du *Baltimore Sun*, Paul Patterson, a rendu de grands services aux Renseignements britanniques. Un membre du conseil d'administration du *Sun*, le journaliste particulièrement désagréable H.L. Mencken, dont les archives sont maintenant ouvertes, le révèle. Mencken avait arrêté d'écrire pour le *Sun* au début 1941, lorsqu'il fut dégoûté par les préjugés du journal. Dans son journal, il écrit : « *du début à la fin, ce ne sont que des organes officiels, rien de plus, et en regardant jour après jour on voit que c'étaient des organes officiels de l'Angleterre bien plus que des États-Unis* ». Comment cela est-il arrivé ? Un jour, en mars 1944, Patterson débarqua chez Mencken pour « *leurs palabres qui n'avaient que trop tardé* ». « *J'ai dit à Patterson qu'il avait été une cible facile pour les Anglais, qu'ils l'avaient tourné en ridicule. Il… ne chercha pas à discuter le point principal. Dans le cours de la conversation, je fis la déduction… qu'on s'occupe bien de lui quand il est à Londres : une anglaise qui est la tête de l'une des organisations féminines auxiliaires. Peut-être, ce qui est caractéristique, en ignore-t-il le nom. Il a aussi laissé tomber en passant le fait valorisant que c'est une comtesse.* » Sans aucun doute, la femme en question était une petite-fille de la Reine Victoria, la Princesse Alice, comtesse d'Athlone, commandant en chef des FANY (First Aid Nursing Yeomanry). FANY était l'auxiliaire féminin de la propagande noire, des coups tordus et de l'action clandestine du SOE, le Special Operations Executive. Ainsi, une fois encore, les relations entre hommes et femmes font partie de l'histoire des relations entre gouvernements.

5 - Toutes les nouvelles ? Ce qu'il est convenable d'écrire…

Des cinq journaux mentionnés dans l'histoire secrète du BSC, les Renseignements britanniques avaient la relation la plus ambivalente avec le New York Times et Arthur Sulzberger. On peut trouver une explication partielle dans un rapport, dans les archives du SOE. Le 15 septembre 1941, l'agent du SOE, Valentine Williams, écrivit à Londres : « J'ai passé une heure avec Arthur

Sulzberger, propriétaire du New York Times la semaine dernière. Il m'a dit que pour la première fois de sa vie il regrettait d'être Juif, parce que, avec la vague montante d'antisémitisme, il était incapable de soutenir la politique anti-Hitler de l'Administration avec autant de vigueur et une diffusion aussi large qu'il le souhaiterait, car son soutien serait attribué aux isolationnistes et perdrait ainsi de sa force. » Donc, même si le SIS avait d'autres contacts dans le personnel du New York Times, le chef n'en faisait pas forcément partie. Parfois même il se mettait en colère après ses reporters, comme James Reston qui coopérait trop à son goût avec les Britanniques.

6 - Rendre aux Romains

Du milieu des années 1950 au milieu des années 1960, le *Rome Daily American* fut un exemple de premier choix d'un journal appartenant à l'Agence. Il fut finalement repassé entre les mains, sûres, d'un ami de l'Agence, Samuel Meek, un cadre de l'agence de publicité de J. Walter Thompson. JWT était très proche des organismes de renseignement occidentaux. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, J. Walter Thompson avait été l'agence de publicité de choix du SIS. Après que Meek en ait pris la propriété officielle, un homme de la CIA, Robert H. Cunningham, dirigea le *Rome Daily American* pendant plusieurs années.

7 - Visiter le monde pour 50 dollars par jour

Les guides de voyages Fodor sont tellement reconnaissables qu'ils méritent une place ici. La CIA n'a jamais, en fait, été propriétaire de ces guides, mais leur éditeur, Eugene Fodor, était lieutenant dans l'OSS de Donovan pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était très coopératif avec la CIA, aussi longtemps que le travail des agents n'interférait pas avec leurs guides et qu'aucune politique ne s'infiltrait dans les textes. Lors d'une interview dans le New York Times en 1977, Fodor reconnut qu'il permettait aux agents de la CIA de se « couvrir » dans les pays étrangers en écrivant pour ses guides de voyages. Ils étaient tous très professionnels et faisaient du travail de premier ordre. Cela me rappelle ce reporter qui me disait que pour repérer les agents de la CIA, il examinait soigneusement les gens surqualifiés ou ayant trop de talents pour les postes qu'ils occupaient. Ainsi, la CIA avait la couverture qu'elle souhaitait et Fodor des employés de haut niveau qui faisaient briller ses guides.

8 - Le meilleur journal du pays : The National Intelligence Daily

Je l'ai inclus ici parce que c'est un journal publié chaque jour par la CIA. La liste des abonnés, tout en étant limitée à moins de 70, est certainement la meilleure : le Président et les officiels du plus haut niveau du gouvernement.

Pour des nouvelles mondiales sérieuses, aucun autre journal au monde n'arrive à la hauteur du *National Intelligence Daily*.

9 - Il a soutenu les Britanniques

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques, désespérés, essayèrent de prendre le contrôle de tous les journaux américains possibles. L'histoire secrète de ces opérations rappelle : « *Pendant la période critique précédant Pearl Harbor (les journaux hostiles) présentaient une menace si grave qu'une réflexion sérieuse eut lieu sur la possibilité de les faire disparaître…* ». L'un des éditeurs qui était sur la même longueur d'onde que les Britanniques et « *rendit des services particulièrement valables fut George Backer, éditeur du New York Post… ». Comme de nombreux amis de la Grande-Bretagne, il devint plus tard très utile comme directeur de la politique de propagande pour l'US Office of War Information.*

10 - Ralph Ingersoll, rédacteur en chef de PM

Ingersoll figure également dans le British Security Coordination comme ayant rendu à la Grande-Bretagne des « *services d'une valeur toute particulière* ». Cela était facile à *PM*. Le propriétaire en était Marshall Field III, qui avait été élevé en Angleterre et était proche de son cousin anglais, Ronald Tree, un chargé de la propagande éminent du Ministère de l'Information britannique. Field a aussi financé le *Chicago Sun* à ses débuts, un rival du *Chicago Tribune* partisan de l'isolationnisme.

La guerre des ondes

Une fois que les périodiques, les journaux et les livres ont été couverts, la radio pouvait-elle être ignorée ? Les Britanniques, une fois encore, ont montré la voie, et les Américains, plus riches, ont fait de la voie une autoroute.

1 - WURL : le Renseignement britannique sur les ondes américaines

« *Au milieu de l'année 1941, la station WURL était virtuellement… une filiale du BSC, transmettant la propagande anglaise à travers le monde entier*. » C'est ce que révèle un document britannique récemment rendu public. Le BSC, British Security Coordination, était l'organisme « parapluie » représentant toutes les organisations de renseignement britanniques en occident depuis son quartier général de Rockefeller Center à New York. Son chef était un homme d'affaires, William Stephenson, plus connu par son adresse télex « Intrepid ». Avec sa puissance de 50 000 watts, WURL de Boston était la station radio sur ondes courtes la plus puissante des Amériques, et probablement du monde entier en 1940. Elle recevait 20 000 lettres de fans provenant de l'étranger. À travers la coopération de Walter Lemmon, le propriétaire de WURL, le BSC utilisait ce puissant outil de propagande pour émettre en 22 langues et dialectes différents. WURL a servi de modèle pour les opérations ultérieures de la CIA en matière de radio, mais Lemmon a toujours nié avoir été au courant de la participation du Renseignement britannique, lorsqu'on l'a interrogé à la fin des années 1960. Le BSC a utilisé WURL pour soutenir toutes sortes d'autres campagnes de propagande, comme celle destinée à maintenir l'Espagne hors de la guerre. La règle de la station était qu'elle ne pouvait diffuser aucune matière qui n'ait déjà paru dans la presse américaine ; cette règle était facilement contournée en faisant passer des articles déjà parus dans des journaux tels que le New York Herald Tribune, le New York Times, le Baltimore Sun ou une demi-douzaine d'autres journaux américains favorables au BSC. À la fin de 1941, William Donovan et l'OSS américain travaillaient en coulisses avec le BSC pour utiliser WURL. La station fut finalement reprise par le Gouvernement US après Pearl Harbor. Au début des années 1960, la CIA utilisait toujours WURL pour des émissions de propagande contre Fidel Castro.

2 - La radio du soldat, de Londres

Soldatensender Calais, la « radio des soldats allemands - Calais » était l'une des perles de l'esprit tordu de Sefton Delmer, dans la vie courante chef du bureau berlinois du *Daily Express* de Lord Beaverbrook. La station était naturellement un canular. Ce n'était pas une station de radio de soldats, et elle

n’était pas allemande. Elle n’émettait pas de Calais, mais près de Londres. Sa voix principale, prétendument un officier allemand, Der Chief, était aussi bidon que tout le reste, comme Delmer le dit à une recrue potentielle : « *Je dois vous avertir que dans mon unité, nous pratiquons tous les coups tordus que nous pouvons imaginer. Aucune limite. Plus c’est vicieux, meilleur c’est. Mensonges, trahisons, tout.* » Der Chief réussit non pas en s’élevant contre Hitler, mais en faisant semblant d’adhérer à la politique du Führer et à sa guerre. Der Chief se lamentait : « *Nos braves soldats mourant de froid* » sur le front de l’est, parce que des traîtres au pays retardaient la production de tenues d’hiver pour gagner plus d’argent. Des équipages traîtres de sous-marins qui retardaient leur appareillage en sabotant leur sous-marin. Der Chief poursuivait en donnant des détails instructifs sur la méthode de sabotage utilisée. Der Chief fustigeait de la même manière tous les profiteurs et autres actes égoïstes qui sabotaient l’effort de guerre allemand. Soldatensender Calais donnait chaque jour des leçons de sabotage, de simulation de maladies et d’autres manières pour tirer au flanc en général, sous l’apparence de diatribes patriotiques contre ces mêmes actions. C’est ce qui était désigné comme « propagande opérationnelle », une propagande qui persuadait l’auditeur de commettre des méfaits et les aidait à le faire. De la propagande noire, la meilleure !

3 - Petit frère de Soldatensender : Atlantiksender

Atlantiksender possédait un clone de Der Chief : le colonel Spraggett. Mais sa spécialité était la diffusion de nouvelles pour saper le moral allemand et l’effort de guerre. C’était souvent des rapports artificiels de témoins de bombardements et autres destructions pour donner l’impression que les Britanniques étaient au courant de tout. Il racontait aussi à ses auditeurs, sur les ondes moyennes et courtes, que les prisonniers détenus par les Britanniques et les Américains suivaient d’excellentes écoles professionnelles installées dans les camps de prisonniers. En outre, un grand nombre de prisonniers gagnaient des dollars en travaillant hors des camps et auraient un très gros avantage après la guerre quand le mark aurait perdu sa valeur.

4 - La propagande pour les cathos : Le Christ Roi

Delmer ne négligeait personne. Tous ceux qui écoutaient entendaient une foule de contre-vérités et de mensonges énormes paraissant plausibles. Si Atlantiksender et Soldatensender faisaient appel à l’avidité et à l’intérêt personnel, alors « Christ the King » en appelait à « la conscience humanitaire ». Qui pourrait émettre de tels messages en pleine guerre ? Delmer fit répandre à travers l’Europe par « l’usine à rumeurs » du SOE que c’était une radio noire

opérée en secret par Radio Vatican, une preuve que le Pape était contre Hitler et les Nazis. Le speaker était un « prêtre » nommé le « Père Andreas ».

5 - La CIA et l'état soviétique veillent à ce que les citoyens soviétiques aient des nouvelles

Pendant les années 1940 et 1950, une partie de l'appareil d'état soviétique dépensait des millions de roubles pour brouiller les émissions radio occidentales sur ondes courtes de la BBC, de Radio Free Europe et de Radio Liberty. Dans le même temps, une autre branche du gouvernement soviétique travaillait consciencieusement à fournir des millions de postes radio à ondes courtes pour les citoyens soviétiques. En 1953, environ trois années après que Radio Free Europe ait commencé à émettre, le Conseil des Ministres de l'URSS comprit et intima l'ordre au Ministère des Communications de cesser de produire des postes radio pouvant recevoir les émissions de l'ouest. Non seulement le Ministère des Communications oublia de stopper la production, mais au contraire il en augmenta la quantité à quatre millions de postes par an. Comme si cela ne suffisait pas, le gouvernement soviétique s'aperçut un peu tard que près de 90 % de ces postes se trouvaient dans la partie occidentale de l'URSS, où les émissions soviétiques ne pouvaient être captées, seules les stations comme Radio Free Europe et Radio Liberty pouvaient y être écoutées. Ah ! Les joies de l'économie dirigée !

6 - La Compagnie engendre Radio Free Europe

En 1950, la CIA met en place une façade, le National Committee for Free Europe (Comité National pour une Europe Libre), pour posséder et opérer Radio Free Europe (RFE). Le président du Comité était une vieille connaissance de la propagande durant la Seconde Guerre mondiale, C.D. Jackson, de Time Life Inc. Il amena le général Eisenhower au conseil d'administration du Comité, et lorsqu'il devint président des USA en 1953, Eisenhower fit de Jackson le Conseiller Spécial du Président pour la guerre psychologique. Avec un budget généreux, Radio Free Europe eut bientôt 29 stations émettrices, avec toute la sophistication et la ruse de la publicité américaine en 16 langues. RFE fut une force majeure pour stimuler le mécontentement en Europe de l'Est et encourager des révolutions. Certains ayant participé au soulèvement hongrois en 1956 se souviennent des encouragements à la révolte de RFE et même des promesses de soutien armé. La CIA dément cela, mais le contrôle de RFE était, au mieux, très lâche. Curieusement, les transcriptions manquent pour ces journées d'octobre-novembre. La CIA géra RFE pendant toutes les années 1970, avant qu'elle ne soit transférée au secteur privé, où elle avait toujours été censée se trouver.

7 - Radio Liberty se charge du gros

Alors que Radio Free Europe était directement ciblée sur les nations satellites de l'URSS, Radio Liberty s'attaqua directement à l'Union Soviétique. Ce n'était qu'une parmi l'écurie d'équipes antisoviétiques dépendant de la générosité de l'American Committee for Liberation (ACL). Un autre projet émanant de l'ACL fut « l'Institut pour l'étude de l'URSS » qui, depuis sa base de Munich, distribuait une source de référence : « *Who's who in USSR* ».

8 - Fidel et toutes ces radios qui lui veulent du bien

Durant la préparation de l'invasion de la Baie des Cochons en 1961, la CIA utilisa un véritable essaim de stations : WMIE et WGBS à Miami, WRUL à New York, WKWF à Key West, WWL à La Nouvelle-Orléans et Radio Swan sur une île des Antilles, pour émettre de la propagande vers Cuba et les auditeurs de l'Amérique Latine. Une compagnie de navigation à New York était ostensiblement propriétaire de Radio Swan, mais la compagnie n'avait pas possédé de navires depuis des années. Il y eut un autre problème : la merveilleuse clarté du signal de Radio Swan qui attira une foule d'annonceurs suppliant d'avoir leurs messages commerciaux envoyés à tous en Amérique Latine. La CIA finit par accepter la publicité, craignant qu'un refus compromette la couverture déjà bien mince qu'était Radio Swan.

9 - Radio Free Asia. Émettre, c'est parfait, mais sans auditeurs…

Radio Free Asia (RFA) a commencé en 1951 dans le but d'être l'équivalent asiatique de Radio Free Europe ou Radio Liberty. RFA possédait un merveilleux émetteur à Manille. Son financement CIA passait par une façade typique, le « Comité pour une Asie libre ». Tout paraissait prometteur. Il y avait pourtant un problème auquel personne n'avait prêté attention avant que le projet soit déjà très avancé : la Chine était une zone sans radio. La population déjà touchée par la pauvreté avait fort peu de récepteurs. De plus, les autorités communistes chinoises n'étaient pas prêtes à remédier à cette situation. Où sont les Soviétiques quand vous avez besoin d'eux ? La solution de la CIA fut de faire flotter des postes radio en direction de la Chine sur des ballons lancés depuis l'Île de Formose. Toutefois, les vents dominants d'ouest en est renvoyèrent les radios à Formose au lieu de la Chine comme prévu. Sans audience, la station exista jusqu'au milieu des années 1950, lorsque la CIA ferma le robinet du financement. Le Comité pour l'Asie Libre changea son nom en Fondation Asie, qui fut dirigée alors pendant des années par Robert Blum, un ex-CIA. Finalement, la fondation rompit ses liens avec la CIA.

10 - Nous le faisons aussi en Farsi : Radio Libération

Radio Libération fut une autre opération de la CIA pour émettre des programmes anti-Khomeini depuis l’Égypte vers l’Iran.

il faut éliminer…

Devise du KGB : « *N'importe quel imbécile peut commettre un meurtre ; il faut un artiste pour commettre un suicide.* »

1 - La CIA n'a pas appuyé sur la gâchette : Intrepid l'a fait pour elle

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, et en particulier avant que les États-Unis ne déclarent officiellement la guerre en décembre 1941, les Renseignements britanniques, c'est-à-dire la British Security Coordination, menèrent une opération très « musclée » aux USA avec la bénédiction du Président Franklin Roosevelt. Le chef du BSC, William Stephenson (Intrepid) conduisit une opération brutale dans le cadre de ses efforts pour protéger les intérêts britanniques et amener les États-Unis dans la guerre. Comme il le raconte dans son livre *Spy catcher*, Peter Wright l'avait mentionné à William Harvey et James Angleton de la CIA, alors qu'ils recherchaient de l'aide pour des assassinats : « *Avez-vous pensé à approcher Stephenson ? Beaucoup d'anciens disent qu'il dirigeait cette sorte d'activité à New York pendant la guerre…* »

2 - Défenestration

Ce mot merveilleux, qu'on pourrait trouver sur un tableau d'examen de collège, signifie jeter une personne par la fenêtre. L'acte à une longue, si ce n'est honorable, histoire. En fait, c'est une tradition de Prague : avoir jeté trois régents de l'Archiduc Ferdinand en 1618 causa la très sanglante Guerre de Trente Ans. Cette guerre laissa la campagne d'Europe centrale complètement dévastée et le tiers de la population allemande tué. Trois cents ans plus tard, en 1948, la défenestration fatale de Jan Masaryk, le Ministre des Affaires Etrangères, non communiste, eut lieu 12 jours après la prise de pouvoir en Tchécoslovaquie. Il était le fils, plein d'esprit et d'optimisme, du premier président tchèque, Tomas Masaryk, et l'amant très actif de l'écrivain américaine Marsha Davenport. La police d'état referma le dossier rapidement.

3 - Défenestration : un saut récent

En 1983, la Midland Bank à Londres fut informée que le directeur de sa banque de Moscou, Dennis Skinner, était décédé à la suite d'une chute de son appartement situé à un étage élevé. Les Soviétiques affirmèrent qu'il n'y avait eu aucun crime, mais à Londres un jury de médecins légistes rendit un verdict de « mort suspecte ». Certains experts classent ceci comme un suicide artistique classique du KGB et un retour à la méthode éprouvée et conforme à la tradition post-Seconde Guerre mondiale de la défenestration. Les banques comme la

Midland ont longtemps servi de couverture aux Renseignements britanniques et américains, d'où l'hypothèse que Skinner en faisait partie. Il présentait également un danger pour les Soviétiques, car deux jours avant son saut fatal, il avait prévenu Londres qu'il y avait un espion soviétique dans l'Ambassade de Grande-Bretagne. Il est tombé de l'immeuble avant d'avoir révélé le nom, en tout cas c'est ce que dit l'histoire.

4 - Damoclès

Damoclès, si vous vous souvenez de votre cours de littérature grecque, était assis à un banquet avec une épée suspendue au-dessus de sa tête par un seul cheveu. C'était pour souligner la nature dangereuse de la vie. Au début des années 1960, Damoclès fut le nom d'une campagne d'assassinats menée par les Renseignements israéliens contre les savants allemands spécialistes des fusées travaillant pour les Arabes. La crainte était que les savants allemands ne construisent une fusée V 2 qui pendrait au-dessus de la tête d'Israël. La lettre explosive était l'arme de choix. Après la mort de plusieurs officiers égyptiens et la blessure de plusieurs savants allemands, l'intimidation fut suffisante et le programme échoua.

5 - Un motif excellent, et simple : l'argent

Les espions dans le gouvernement britannique durant les années 1930, 1940 et 1950, travaillaient pour les Soviétiques largement pour des motifs idéologiques. Le communisme et la sympathie pour l'avant-garde du prolétariat, l'Union Soviétique étaient très en vogue dans « l'intelligentsia » de Cambridge et d'Oxford. Ernest Holliway Oldham n'était pas aussi sensible et bienveillant que les gens d'Oxbridge. Après deux décennies comme chiffreur au Foreign Office à Londres, il était pauvre et déterminé à faire quelque chose à ce sujet. Lors d'un voyage à Paris en 1929, il se rendit à l'Ambassade soviétique et annonça tout de go qu'il avait des documents de chiffrement à vendre. Le responsable des Renseignements soviétiques, Vladimir Voynovich, examina les documents et les déclara sans intérêt ; les ayant copiés, il jeta Oldham et ses papiers dehors. Il envoya les copies à Moscou, où elles créèrent la stupéfaction. Il s'avère que le chiffre avait une valeur inestimable et Oldham était parti sans laisser de trace. L'une des grandes différences entre les systèmes occidentaux et soviétiques, c'est qu'en Occident, ce n'est pas un crime d'être une andouille. Voynovich fut finalement exécuté. Les Soviétiques finirent par retrouver la trace d'Oldham, lui mirent 2 000 livres dans les mains et il fut à eux jusqu'à sa démission du Foreign Office, peut être une manière d'arrêter de travailler pour les Soviétiques. On le retrouva mort dans sa cuisine, la tête dans le four, apparemment un suicide. Le

truc de la tête dans le four est un vieux favori des assassins soviétiques. Plus tard, la femme d'Oldham mourut d'une mystérieuse maladie juste avant de pouvoir identifier le contact de son mari pour le MI5.

6 - Ah, les suicides !

Samuel Ginsberg était né dans une famille polonaise d'origine juive. En 1917, il rejoignit les Bolcheviques et, comme beaucoup, Bronstein (Trotsky), Djougashvili (Staline) et Oulianov (Lénine), il prit un nom de révolution, Walter Krivitsky. Vers les années 1930, il faisait fidèlement ce que Staline lui demandait comme espion résidant en Hollande. En 1937, il continuait son travail sur l'ensemble de l'Europe occidentale et demeura fidèle même quand son ami Ignace Reiss, contrôleur des réseaux en France, fit défection. Un groupe d'assassins du Smersh rattrapa rapidement Reiss dont le corps fut retrouvé en Suisse lourdement lesté de balles de mitraillette. C'est alors que Krivitsky reçut l'ordre de rentrer à Moscou. Il réalisa que cela signifiait se présenter pour sa propre exécution ; aussi il décida de faire défection. Il demanda asile à la France et raconta des histoires intéressantes à la police (l'une de ses histoires conduisit la police à John King, qui avait succédé à Oldham, l'employé du chiffre dans l'histoire précédente). Staline fut vexé. Krivitsky déménagea et continua à bouger. Mais il finit par être retrouvé mort dans un hôtel de Washington, où, selon les documents officiels, il s'était « suicidé ».

7 - Le super-canonnier est abattu

Le Dr Gerald Bull (1928-1990) était un homme ayant une obsession et les connaissances pour construire le plus grand canon du monde, un canon si grand et si puissant qu'il pouvait être employé pour lancer des satellites. Utilisé et abusé par différentes organisations de renseignements occidentales, dont la CIA, il avait même fait de la prison après avoir été poursuivi par l'administration Carter. Il finit par travailler pour l'Irak et se retrouva assassiné pour cela. Bull possédait son sujet à un tel point que sa mort marqua la fin de la tentative par l'Irak de construire le super-canon. Ainsi, ses travaux sur l'artillerie, qui avaient affecté deux guerres selon les experts, ne purent affecter plus longtemps les « relations » entre l'Irak et Israël.

8 - Bohdan s'enfuit

Le 12 août 1961, la veille de l'édification du Mur de Berlin, Bohdan Stachinsky s'échappa à Berlin Ouest. Dans une confession extraordinaire, il raconta comment il avait assassiné deux Ukrainiens dissidents en exil, Lev Rebet à Munich en 1957 et Stefan Bandera en 1959. Son outil avait été un pistolet de 17 cm (il ressemblait à un tuyau avec un levier sur le côté) qui envoyait une

charge, diffusant du cyanure sur le visage de la victime. Stachinsky, l'assassin, avait un journal enroulé autour du pistolet et attendait que sa victime soit seule à un moment donné. Le médecin légiste déclara que la mort de M. Rebet était due à une crise cardiaque, mais identifia correctement la cause de la mort de Bandera. Pour avoir livré les détails, M. Stachinsky s'en tira avec une courte peine de prison.

9 - Mort par parapluie

Georgi Markov était un leader bulgare dissident, un écrivain et un dramaturge qui vivait à Londres. Un jour, alors qu'il se tenait près du pont de Waterloo, un homme lui donna un coup de parapluie dans la jambe, s'excusa et continua son chemin. M. Markov mourut rapidement. Sa mort fut déconcertante, mais on l'enterra. Plus tard, son corps fut exhumé et une petite balle creuse fut trouvée dans sa jambe. La balle avait contenu un poison mortel, le ricin, une protéine extraite de la graine d'huile de ricin. Le KGB avait fourni le parapluie aux Bulgares.

10 - Bonnes tentatives - Essai n° 32

Selon une source, il y eut 31 tentatives contre la vie du général de Gaulle. De Gaulle était généralement considéré comme propalestinien, mais lors de la Guerre des Six Jours entre les Arabes et les Israéliens, il se replia dans une neutralité énigmatique qui irrita les Arabes, vaincus, et leurs alliés, les Soviétiques et leurs satellites. Les Tchèques tentèrent de faire exploser le Grand Charles alors qu'il déposait une gerbe sur un monument aux morts français près de Beyrouth au Liban. Les Tchèques feraient en sorte pour que cet événement médiatique remplisse un double rôle en attribuant la responsabilité au Mossad israélien et à la CIA. Le résultat attendu serait une vague de manifestations anti-américaines et anti-israéliennes à travers l'Europe de l'Ouest et l'isolement d'Israël. à la consternation des Tchèques, de Gaulle lança un référendum avant son départ. N'ayant pas eu le soutien qu'il attendait, le Général, susceptible, démissionna de son poste, contrecarrant le complot.

On échange ?

Depuis des temps immémoriaux, on l'a fait : les exécuter, les pendre et les torturer à mort avec imagination. S'ils étaient capturés, la mort était presque de la routine, jusqu'au début des années 1960. Au plus fort de la Guerre Froide, chaque camp avait des centaines, des milliers même, d'agents et de collaborateurs sur le terrain. Il vint finalement à l'esprit de quelques braves âmes que des espions capturés pouvaient être plus utiles comme monnaie d'échange que des cadavres.

1 - « Nous avons échangé un maître-espion contre un conducteur d'avion »

C'est ainsi que s'est exclamé l'ancien Secrétaire d'État, Dean Acheson, au sujet du premier échange de la « Révolution de l'espionnage », celui du colonel Rudolf Abel contre Francis Gary Powers, le pilote de l'U-2. Abel avait conduit un réseau d'espionnage à New York pendant un certain nombre d'années quand il tomba par la faute d'un transfuge. Powers avait survolé l'Union Soviétique dans un appareil U-2, à haute altitude, lorsqu'il fut abattu. Encore pire, Powers fut capturé vivant et jugé par un tribunal soviétique. Rudolf Abel (de son vrai nom William Fisher) avait été défendu par l'avocat James Donovan, un ancien de l'OSS durant la Seconde Guerre mondiale. Malheureusement pour Donovan, il y avait juste un peu trop de preuves contre Abel. Même le meilleur avocat ne pouvait faire disparaître une telle montagne de preuves, mais Donovan parvint à convaincre le juge d'épargner la vie d'Abel en plaidant qu'il pourrait être échangé contre un agent américain, un jour, dans le futur. Ce futur arriva en 1962, lorsque Donovan et l'avocat est-allemand Wolfgang Vogel mirent au point un accord pour échanger Powers contre Abel. L'échange des prisonniers sur le pont de Glienicke, bientôt baptisé le « Pont des espions », qui reliait les deux parties de Berlin, lança la révolution du renseignement. Les espions et les informations qu'ils possédaient étaient désormais devenus trop précieux pour être exécutés.

2 - Partouzes pour les barbouzes

Le dernier échange sur le pont de Glienicke, un échange de 8 espions, eut lieu le 11 février 1986. Allant vers l'est, il y avait les agents tchèques Karl F. Koecher (52 ans) et son épouse, la sexy Hanna (40 ans) avec « *ses yeux bleus incroyablement grands* ». Cap à l'ouest pour le fameux dissident soviétique Nathan Sharansky. Le public savait peu de choses à l'époque de Koecher et de sa femme, si ce n'est qu'il était un agent de renseignement tchèque qui avait

travaillé pour la CIA durant les années 1970. Plus tard, on découvrit qu'il était le seul agent du bloc oriental connu à avoir pénétré la CIA. Et ce fut une pénétration vraiment brillante : vingt années comme illégal opérant à New York et Washington avec à peine un faux pas. La saga des Koecher avait débuté par leur défection bidon de Tchécoslovaquie en 1965. Ils arrivèrent aux USA en décembre 1965. Apparemment, la première idée était de présenter Koecher comme un universitaire. Au début, cela passa très bien. Il y eut d'abord une période à l'Université d'Indiana, puis un doctorat de philosophie de l'Université de Colombia où il fut un étudiant de Zbignew Brzezinski, plus tard conseiller pour la Sécurité Nationale du Président Jimmy Carter. Là, Koecher rencontra un obstacle imprévu à ses aspirations universitaires. Il s'était présenté comme un anticommuniste déclaré, apparemment sans réaliser qu'une telle prise de position philosophique était une mort assurée pour tout espoir d'emploi ou même d'engagement à long terme dans la plupart des universités américaines. Le président du département des humanités au campus Old Westbury de l'Université d'état de New York déclara même à un journaliste du New York Times que les positions anticommunistes de M. Koecher « étaient l'une des raisons pour lesquelles ils ne l'avaient pas retenu ».

En 1973, les Koecher déménagèrent à Washington DC, où la CIA l'engagea comme traducteur sous contrat, en le transférant à New York de nouveau comme analyste. Lui et sa belle épouse n'ont jamais correspondu au profil bas des couvertures classiques des espions, et ils étaient plutôt dans le vent. Ils racontèrent plus tard à l'écrivain Ronald Kessler qu'au moins une ou deux fois par semaine, ils invitaient d'autres couples à dîner, suivi d'échangisme. Ceci, en même temps que des soirées plus proches des partouzes et autres orgies, avait lieu aussi bien à New York qu'à Washington. Karl et Hana admettent aussi qu'ils étaient des visiteurs assidus des clubs de sexe à New York, *Plato's Retreat* et *Hellfire*. Quant aux Washingtoniens, ils seront ravis d'apprendre que ces spécialistes du lit européens présentaient leur ville comme la « *capitale mondiale du sexe* ». M. Koecher reconnaît qu'il prenait du temps sur son programme sexuel pour « *causer des dégâts incalculables à la CIA et à ses intérêts* ». Par exemple, une partie de son travail de traduction portait sur des documents provenant du principal atout de la CIA à Moscou, Alexandr Ogorodnik. Koecher informa les Soviétiques qui arrêtèrent M. Ogorodnik. Ce dernier, voyant que ça allait se gâter, avala une pilule d'un stylo que la CIA lui avait donné et, en 10 secondes, mourut. Comment une carrière aussi remplie de satisfactions personnelles et professionnelles peut-elle se terminer ? Apparemment, le FBI a

pigé lorsqu'il identifia Karl comme l'homme qui avait des « rencontres furtives » avec des agents des renseignements tchèques. Une fois intéressée par Karl, la surveillance du FBI révéla qu'Hana avait aussi des « rencontres furtives » et garnissait des « boîtes aux lettres mortes ». En 1984, le FBI cueillit le couple et procéda à un interrogatoire sérieux. Il semble que toutes les règles du FBI et du Département de la Justice pour mener ces entretiens aient été ignorées. Finalement, un arrangement fut trouvé et, par un beau matin de novembre, les Koecher effectuèrent leur dernière promenade en Mercedes, d'ouest en est sur le pont de Glienicke.

3 - Du lourd à échanger

Gordon Lonsdale, également connu sous le nom de Konon Molody, était un maître-espion du KGB en Grande-Bretagne. De 1955 à 1961, il organisa un réseau d'espionnage récoltant des informations sur la recherche britannique touchant les systèmes de détection des sous-marins en plongée à l'Établissement des Armes sous-marines de l'Amirauté de Portland. Il fut capturé en 1961 et condamné à une lourde peine de prison, mais en 1964 il fut échangé contre l'Anglais Grenville Wynne. Ce dernier était un homme d'affaires très visible qui conduisait une sorte de foire commerciale sur roues pour montrer des produits d'exportation britanniques à travers l'Europe de l'Est. Le camion, le plus long de son type jamais fabriqué en Grande-Bretagne, avait été entièrement financé par le MI6. Comme tel, il faisait partie de l'une des opérations les plus productrices jamais menées par l'Ouest derrière le Rideau de Fer. Wynne fut capturé par le KGB comme étant le contact d'Oleg Penkovsky, l'officier des renseignements soviétiques qui avait informé l'Ouest du nombre et de la taille des missiles de l'URSS. C'était l'information vitale qui avait permis au Président US, John Kennedy, de prouver à Khroutchev qu'il bluffait durant la Crise des missiles de Cuba, en 1962. Penkovsky ne s'en tira pas aussi bien que Wynne, mais ce ne fut pas tout rose pour ce dernier après sa capture. On a dit que Penkovsky avait été jeté vivant dans un four crématoire. Wynne était resté ébranlé par les effets de son incarcération et de ses interrogatoires au quartier général du KGB à la Loubianka.

4 - Un cadavre pour deux

Il n'est pas nécessaire d'être vivant pour être échangé contre des agents ayant échoué, mais vivants. La morte, une certaine Ute Schwartz, avait été tuée par un taxi à Berlin-Ouest en 1968. Les proches d'Ute, lorsqu'ils furent informés, répondirent qu'elle était bien vivante. Un examen plus approfondi de son passeport et d'autres documents d'Ute fit la preuve que c'était des faux, il y avait

des codes de chiffrement et des adresses d'Allemagne de l'Est soigneusement dissimulés dans ses vêtements. Après un travail considérable de limier, le corps fut finalement identifié comme étant celui d'une « illégale » de la RDA (un agent qui opère en dehors de l'ambassade et ne jouit d'aucune immunité diplomatique) du nom de Gudrun Heidle. Le Dr Wolfgang Vogel présida une nouvelle fois à l'échange ; un échange bien étrange. La défunte fut échangée contre deux Allemands de l'Ouest arrêtés par la RDA.

5 - Un échange équitable : deux espions de haut vol contre un apprenti contestataire

Nous avons déjà rencontré ces deux beautés précédemment. Selon le moment, elles s'appelaient Mona et Morris Cohen, Helen et Peter, Volunteer et Lesley. Quels que soient leurs noms, c'étaient des agents soviétiques vétérans en Amérique et en Angleterre, Morris et Lona. Morris avait combattu durant la Guerre d'Espagne. Lui et Lona, durant les années 1940, avaient œuvré pour s'emparer des secrets atomiques et avaient tous les deux décampé de New York en 1950, lorsque les fédéraux se rapprochèrent de près de leurs amis, les Rosenberg et autres espions du même groupe. Ils refirent surface en 1954 sous le nom de Kroger en Angleterre et après une bonne période jusqu'en 1961, ils furent arrêtés comme faisant partie du réseau d'espionnage de Portland, qui s'était affairé à dérober les secrets de l'Admiralty Underwater Weapons Establishment (Établissement des Armes sous-marines de l'Amirauté). Leurs empreintes digitales permirent aux FBI/MI5 de démêler leurs identités et leurs voyages et leur valurent 20 années de moins bon temps… Au bout de 8 ans seulement, ils franchirent le pont en échange d'un infortuné professeur de collège britannique, Gerald Brooke, qui avait été pris en URSS en train de poster des pamphlets antisoviétiques. Les Soviétiques couvrirent leurs espions vétérans, si habiles, des honneurs les plus grands : l'Ordre du Drapeau Rouge, accordé au combat ou derrière les lignes ennemies et la décoration la plus haute pour bravoure, l'étoile d'Or de Héros de la Fédération de Russie, tout cela étant pleinement mérité. Il n'y a pas trace des médailles que le Professeur Brooke a méritées ou reçues.

6 - Zakharov contre Daniloff, le pion

Un aspect préoccupant de ces échanges est que l'Ouest semble avoir rarement tiré un avantage en échange des agents bien entraînés de l'Est que nous renvoyions chez eux. La déclaration de Dean Acheson selon lequel l'échange de Rudolf Abel contre Gary Powers était « *celui d'un maître-espion contre un conducteur d'avion* » peut avoir été un peu dure, mais il y avait néanmoins

quelque vérité. Nous semblons souvent recevoir des Soviétiques mécontents ou bien quelques pions ramassés par le KGB comme monnaie d'échange. Par exemple, le FBI avait arrêté Gennadi Zakharov qui avait reçu des documents trafiqués sur le chasseur F-15 d'un agent du contre-espionnage du FBI, un certain Leakh N. Bhoge. Les Soviétiques furent prompts à la manœuvre en 1986. Ils ramassèrent immédiatement Nicolas Daniloff, le correspondant à Moscou du US News and World Report. Ils l'enlevèrent en pleine rue à Moscou, puis le menottèrent, et direction la prison, pour espionnage. Un mois plus tard, le 29 septembre 1986, l'affaire était conclue et Daniloff était en route pour quitter l'URSS.

7 - Le professeur reçoit un cadeau

En 1963, le FBI arrêta Igor Ivanov, qui paraissait être un modeste chauffeur de la société commerciale soviétique Armtorg. C'était en fait un espion russe, un vrai. Ils l'avaient coincé et il n'avait aucune immunité diplomatique. Peu après, un professeur de Yale, Frederic Barghoorn, en visite en Union Soviétique, s'occupait de ses propres affaires, lorsqu'un Soviétique lui fourra une liasse de papiers dans les mains. C'était, bien sûr, des secrets d'état et les représentants du KGB qui se trouvaient là, par hasard bien évidemment, arrêtèrent le bon professeur. Le Président Kennedy lui-même lança un appel en faveur du Professeur Barghoorn qui fut bientôt relâché. Étant un peuple plus attaché aux lois, nous offrîmes à Ivanov les raffinements d'un procès, mais après la condamnation, il fut relâché à l'Ambassade Soviétique, puis rentra en URSS.

8 - Vous en voulez combien ?

En mai 1978, un diplomate soviétique, Vladimir Zinyakine, et deux employés soviétiques des Nations Unies, Rudolf Chernyanev et Valdik Enger, furent arrêtés dans un centre commercial de Woodbridge, New Jersey, en train de remettre 16 000 dollars à un capitaine de corvette en retraite de l'US Navy, Arthur Lindberg, en échange de secrets sur les sous-marins. Ce qu'ignoraient les Soviétiques, c'était que ce capitaine de corvette occupait sa retraite à travailler pour le FBI. Contrairement à Zinyakine qui jouissait de l'immunité diplomatique, Enger et Chernyayev étaient passibles de poursuites. À Moscou, le KGB sortit le représentant d'International Harvester, F.J. Crawford, d'une voiture et l'accusa de contrebande, accusation transformée plus tard en violation de la réglementation des changes - apparemment parce que ce serait plus simple pour monter une accusation. Preuve de sa confiance dans l'efficacité du système judiciaire soviétique, le Président Leonid Brejnev déclara Crawford « coupable » avant le procès. Aux USA, les deux Soviétiques reçurent une sentence en

apparence très dure - 50 ans - d’un tribunal américain, mais cela n’avait aucune importance car ils furent relâchés à la porte de leur ambassade. L’administration démocrate du Président Carter voulait plus qu’un homme d’affaire en échange, aussi les Soviétiques envoyèrent-ils aux USA une collection éclectique de 5 dissidents, un baptiste engagé dans un travail de missionnaire, un activiste des droits de l’homme, un pilote qui avait comploté et détourné un avion, un Ukrainien qui faisait de la propagande et un autre futur détourneur d’avion. L’échange final eut lieu dans un hangar d’avions de l’aéroport international Kennedy de New York.

9 - On brade avant fermeture

Le dernier échange entre les deux Allemagnes, juste avant Noël 1989, fut un dernier souffle, mais grand. Les communistes compensèrent la médiocre qualité de leur part en simple volume. L’échange total était de 4 contre 125. L’échange direct était de 4 agents détenus par l’Ouest contre 25 « agents » entre les mains des communistes. Comme appât supplémentaire, les communistes ajoutèrent 100 prisonniers politiques avec, j’en suis sûr, un soupir de soulagement de bon débarras.

10 - Vogel l’échangeur fait sa plus grosse affaire

Qui pourrait oublier notre bon communiste de la RDA, l’avocat Wolfgang Vogel, qui avait contribué à lancer l’échange de Rudolf Abel contre Gary Powers. Vogel était devenu un riche capitaliste en arrangeant ces affaires. Le moins connu était aussi le plus important : 250 000 dissidents de l’Allemagne de l’Est, des prêtres et un assortiment de quidams pour trois milliards de marks. Même si cela a un parfum de vente d’esclaves dans le Vieux Sud, nous devrions mentionner le prix avec délicatesse. Les médecins, selon leur spécialité et leur condition, rapportaient 100 000 marks, avec des prix plus bas pour ceux ayant des métiers moins prestigieux. Dans certains cas, des accords furent passés prévoyant des fournitures de marchandises rares ou ne fonctionnant pas en RDA : le café, les bananes, les ascenseurs, etc.

Bonus

On pourrait croire la période des échanges d’agents entre les USA et la Russie rangée au rayon des souvenirs, mais en le 9 juillet 2010 sur le tarmac de l’aéroport de Vienne, neufs agents russes qui étaient implantés aux USA ont été échangés contre quatre citoyens russes accusés d’espionnage, dont les aveux avaient bien sûr été arrachés sous la menace… Les Russes eux-mêmes ont qualifié leurs agents d’amateurs, tant il est vrai que leurs méthodes semblent à mille lieues de ce que l’on peut lire par ailleurs dans ce livre.

Les cinq magnifiques… Plus cinq

Le Gouvernement et le Renseignement britanniques furent certainement pénétrés par les organisations d'espionnage soviétique depuis les années 1930. Les cinq fleurons sont Kim Philby, Guy Burgess, Donald Mac Lean, Anthony Blunt et John Cairncross. Pendant un certain temps, il y a eu une véritable petite industrie de livres et de spéculations sur ces gentlemen. Si la lecture du dossier lourdement censuré du FBI concernant John Cairncross est une indication, nous ne savons pas grand-chose de ce qu'il faisait, même une douzaine d'années après sa mort. Les organisations de renseignement britanniques étaient particulièrement vulnérables en raison de leurs habitudes de recrutement : des gens bien venant de bonnes écoles, ayant des relations sociales convenables. Ceci s'appliquait aux hommes comme aux femmes, quoique les femmes du MI5 dussent aussi avoir de jolies jambes.

1 - Harold Adrian Russell Philby (1912-1988)

Appelé « Kim », d'après le personnage de fiction de Rudyard Kipling, il naquit en Inde où son père, Sir John Philby, qui avait pris les habitudes de vie locales, faisait partie de l'Indian Civil Service (fonction publique, en Inde). Connu et aventurier à la fois, il était du côté des Indiens opposés à l'Empire britannique. Il y a eu des spéculations sur le fait que cela ait pu être la cause profonde de la trahison de « Kim ». Même si Philby père a pu être contre l'Establishment, il n'en a pas moins envoyé son fils Kim dans les institutions les plus dans la ligne : d'abord l'ancienne école de son père, Westminster, puis Cambridge, qui au début des années 1930, abritait de nombreux communistes. Le communisme était à la mode dans les bonnes écoles à l'époque. En 1934, Philby épousa Litzi Kohlmann, une communiste autrichienne, à Vienne. C'est à ce moment qu'il reçut des instructions des soviétiques pour qu'il retourne en Grande-Bretagne et se construise une nouvelle vie d'extrême-droite. Il repartit, rejoignit le mouvement d'amitié anglo-allemande, au parfum légèrement nazi, et peu après s'embarqua pour l'Espagne comme journaliste pour suivre la Guerre d'Espagne du côté nationaliste. Bien que n'étant pas un employé régulier du Times, certains de ses papiers pro-Franco parurent dans ce journal. Après la victoire de Franco en 1939, Philby se rendit bientôt en France pour suivre la Seconde Guerre mondiale pour le Times. Lorsque les Britanniques durent se retirer du continent, il rentra en Angleterre. Avec l'aide de son ami Guy Burgess (également un agent soviétique, voir ci-après), il obtint un emploi au Guy Fawkes College, ainsi nommé avec facétie, qui formait les agents aux techniques de propagande pour

la section D du MI6, qui allait bientôt faire partie du SOE (Special Operations Executive). Il se débrouilla bien pendant la guerre et en 1945 il était à la tête de toutes les activités des Renseignements britanniques contre l'espionnage soviétique, et bien placé pour diriger le MI6, le contre-espionnage. Quel joli coup pour l'espionnage soviétique ! À la fin des années 1940, Philby, qui représentait alors le MI6 à Washington, participa à la préparation de l'opération anglo-américaine envoyant des centaines d'agents dans l'Albanie communiste. Grâce aux tuyaux de Philby, les Albanais capturèrent et exécutèrent presque tous ces agents. Lorsque Mac Lean et Burgess s'enfuirent tous les deux en Union Soviétique, Philby fut soupçonné au point que J. Edgar Hoover décida de ne plus avoir affaire à lui. Philby fut rappelé et licencié, mais au milieu des années 1950, le MI6 l'envoya comme journaliste au Liban. En 1962, un agent du KGB passa à l'Ouest et informa les Britanniques qu'il y avait un agent soviétique au MI6 jusqu'au début des années 1950 ; les soupçons retombèrent à nouveau sur Kim et il s'enfuit à Moscou. « Je suis rentré à la maison », déclara-t-il depuis la capitale russe. Les Soviétiques reconnaissants lui remirent l'Ordre du Drapeau Rouge « pour services exceptionnels durant de nombreuses années ».

2 - Guy Burgess (1910-1963)

Des personnes moins généreuses que moi ont qualifié Burgess de psychopathe. C'était un espion soviétique, complètement décadent, extravagant et homosexuel, au sein des Renseignements britanniques et du Foreign Office durant les années 1930 et 1940. Après avoir été à Eton et au Collège Naval de Dartmouth en 1930, il alla à Cambridge pour y étudier l'histoire ; c'est là qu'il fit la connaissance d'Anthony Blunt, de Donald Mac Lean et de Kim Philby. Il logeait avec Anthony Blunt et aidait à recruter des communistes enthousiastes pour l'espionnage soviétique. En 1935, il commença une carrière de journaliste à la BBC, tout en continuant à servir d'agent et de courrier pour l'espionnage soviétique, en particulier avec des agents comme John Cairncross, au Foreign Office, et Philby, alors en Espagne. En 1939, Burgess rejoignit la Section D du MI6 qui connaissait alors une remarquable expansion. Ce fut lui qui baptisa avec facétie l'école de la Section D pour les coups tordus et la propagande « College Guy Fawkes », d'après le personnage principal du complot en 1605 pour faire sauter le Parlement. À un moment, en 1941, Burgess retourna apparemment consacrer la plus grande partie de son temps à la BBC, mais en 1944 il revint à plein-temps au Foreign Office, où il se servit de son accès aux documents secrets pour bien informer les Soviétiques. En 1950, il fut envoyé aux USA comme Deuxième Secrétaire de l'Ambassade à Washington. Fort à propos, Kim Philby

avait comme couverture le poste de Premier Secrétaire. Burgess s'installa même comme pensionnaire chez Philby. Par la suite, Philby prétendit que c'était lui qui avait informé Burgess que Mac Lean était l'objet de soupçons. Ceci doit être considéré comme l'un des très nombreux mensonges de Philby dans ses « Mémoires », bien évidemment pour détourner les soupçons d'une autre « taupe » dans les Services de Renseignements britanniques. Blunt eut la possibilité de s'enfuir, mais lui-même ne pouvait pas envisager d'abandonner sa vie tranquille en Angleterre. Bien qu'ayant reçu l'ordre de s'échapper avec Burgess et Mac Lean, il resta lorsque ceux-ci filèrent en URSS en 1951. Il n'y eut jamais une adaptation plus mauvaise entre un exilé et son pays d'adoption que celle de Burgess avec l'URSS. Ses hôtes haïssaient les homosexuels et, étant eux-mêmes très patriotes, soupçonnaient toujours les traîtres. Son esprit londonien et son accent snob de la haute société ne signifiaient rien au paradis des travailleurs. L'être vain, courtois et sophistiqué, qui aimait se moquer des péquenots, était lui-même montré comme un péquenot ignorant. Dans sa dépression, arborant fréquemment la cravate de sa vieille école, il se mit à boire jusqu'à sa mort, douze ans plus tard.

3 - Donald MacLean (1913-1983)

Donald MacLean commença à Cambridge en 1931, lorsqu'il rejoignit le Parti Communiste et l'espionnage soviétique. Les dossiers des renseignements soviétiques ouverts au début des années 1990 indiquent que c'est Philby qui recruta MacLean. Après avoir publiquement répudié le communisme, il reçut un poste au Foreign Office en 1934. Pendant les dix années suivantes, il rapporta tout ce qui était intéressant pour les Soviétiques. En 1944, il fut désigné comme Premier Secrétaire à l'ambassade de Grande-Bretagne à Washington. Les quatre années suivantes, ses rapports aux Soviétiques comprenaient les merveilles de la science atomique anglo-américaine et la rencontre ultra-secrète pour établir l'organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN). Personne dans le public, aux USA comme en Grande-Bretagne, n'avait le moindre indice sur ces négociations, mais Staline, à Moscou, était pleinement au courant. En faisant passer aux Soviétiques et à leurs amis Chinois la nouvelle que les États-Unis n'utiliseraient pas d'armes nucléaires, ne pousseraient pas jusqu'à une victoire décisive ou n'envahiraient pas la Chine, les communistes purent mener une guerre presque sans risque en Corée. La tension entraînée pas son travail d'espionnage exacerbait son alcoolisme et sa conduite imprudente, aussi fut-il rappelé et nommé à un autre poste. D'abord, il fut envoyé en Égypte, où il se comporta de manière totalement irresponsable, puis au Bureau Amérique au

Foreign Office à Londres. Malheureusement pour MacLean, l'opération américaine de déchiffrement Venona avait révélé la présence d'un agent soviétique au Foreign Office et, alors que l'enquête se rapprochait, quelqu'un avertit Burgess et MacLean. Les manchettes des journaux londoniens titrèrent bientôt : « Des diplomates absents ».

4 - Sir Anthony Blunt (1907-1983)

Fils d'un clergyman anglican, à la lisière de l'aristocratie, Blunt passa plusieurs années de sa jeunesse à Paris, où son père servait d'aumônier près l'ambassade de Grande-Bretagne. Après la « public school », Blunt alla à Cambridge où il devint chargé de cours à Trinity College en 1932. Comme évoqué précédemment, il devint communiste à Cambridge et fit la connaissance de ses nouveaux amis, Philby, Burgess, MacLean et John Cairncross. En 1937, il effectua un voyage en Union Soviétique pour examiner le Paradis des Travailleurs. Il a dû recevoir un très bon traitement, car Blunt rentra encore plus emballé par le système soviétique. L'une des occupations de Blunt au MI5 était de lire le contenu des valises diplomatiques des autres pays (c'était une routine pour les Britanniques). Il transmettait aux Soviétiques les morceaux de choix. À la fin de la guerre, il déclara même à un supérieur avoir eu un très grand plaisir à communiquer aux Soviétiques les noms de tous les officiers du MI5. Seule une personne du club et de la classe de Blunt aurait pu dire cela sans aucune conséquence comme il l'a fait. Blunt demeura l'expert chargé des collections de peintures de la Reine près de 20 années après que le MI5 et le MI6 aient découvert qu'il avait été depuis longtemps un espion soviétique. L'explication en est que, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Blunt, alors encore au MI5, se rendit avec l'archiviste royal en mission secrète en Allemagne pour récupérer certaines correspondances potentiellement embarrassantes entre la famille royale et ses cousins allemands Hesse (la famille royale britannique est d'origine allemande, avec un nom de famille très allemand, Saxe-Cobourg-Gotha, jusqu'à ce que, avec la frénésie anti-allemande de la Première Guerre mondiale, elle prenne le nom de son château de Windsor).

5 - John Cairncross (1913-1995) : le cinquième homme enfin démasqué

Bien qu'il soit très clair à la lecture du dossier du FBI sur Cairncross qu'ils savaient que c'était un agent soviétique au début de 1964, le public n'en a pas été sûr avant 1990. C'est alors qu'un transfuge soviétique, Oleg Gordievsky, éventa sa couverture et Cairncross, qui vivait alors en France, le confirma enfin publiquement, comme il l'avait fait pour le FBI à Cleveland en 1964. Les écrivains qui s'intéressent à l'espionnage peuvent avoir une reconnaissance

éternelle pour ses années de silence. Plusieurs d'entre eux ont bien gagné leur vie en spéculant sur le 5e Homme. Il faut dire que Barrie Penrose et David Leitch avaient visé juste dans un article du Sunday Times en 1979. Cairncross, brillant étudiant en langues, avait été repéré à Cambridge par Anthony Blunt et recruté par James Klugman. Les Soviétiques lui dirent d'entrer au Foreign Office en 1936. En 1940, il était le secrétaire de Lord Hankey qui présidait une quantité de comités très secrets, dont celui concernant la fabrication de la bombe atomique. Ce fut le premier tuyau sur la bombe que reçurent les Soviétiques. De Hankey, Cairncross alla à Bletchley Park, une demeure à la campagne où les Britanniques déchiffraient et lisaient les messages provenant de la machine à chiffrer allemande Enigma.

6 - Du presbytère au monastère, en passant par la trahison : William John Christopher Vassall (1924-1996)

En 1954, Vassall, fils d'un clergyman britannique important, alla en URSS comme employé de l'ambassade britannique. Là, il assista à une fête homosexuelle que les Soviétiques avaient arrangée à son intention. Il s'enivra et termina, selon ses termes, dans un arrangement compliqué d'activités sexuelles avec un certain nombre d'hommes différents. Les Soviétiques, toujours prévenants, photographièrent ces moments mémorables et Mr. Vassall fut ferré. Rentrant en Grande-Bretagne, Vassall trouva un emploi dans différents services de l'Amirauté, y compris la Division du Renseignement Naval, où on lui a tellement fait confiance qu'il pouvait même emporter des documents chez lui, enveloppés dans son *Times*. Ses activités d'espionnage durèrent sept ans. Personne ne semble avoir vérifié comment un employé gagnant 14 livres sterling par semaine vivait dans un appartement à 10 livres par semaine sur Dolphin Square à Londres, ou bien encore portait des costumes venant des meilleurs tailleurs de Saville Row (il en avait 19 !). À la fin, il semble que Mr. Vassall a pu être une victime utilisée par les Soviétiques pour améliorer la bonne image de quelques agents plus précieux au sein du Renseignement britannique. Le candidat le plus vraisemblable est Roger Hollis, alors directeur du MI5, dont l'image a bénéficié de la capture de Vassall et qui a été longtemps soupçonné d'être un agent soviétique.

7 - Le grand-père « taupe » : Guy Liddell (1892-1958)

Le fait est que très peu d'agents soviétiques furent capturés pendant la Guerre Froide en comparaison avec le nombre réel gambadant en Amérique, en Angleterre et en Europe de l'Ouest. Par exemple, les estimations évaluent que les Soviétiques avaient de 300 à 1 000 agents illégaux sur le terrain et à tout

moment durant la Guerre Froide. Mais il y a aussi un nombre d'officiels des Renseignements britanniques, certains même plus élevés en grade que Philby, qui avaient toutes les caractéristiques d'agents soviétiques. L'un de ceux-ci fut Guy Liddell, directeur général adjoint du MI5 de 1947 à 1952. Il vient à égalité avec Roger Hollis comme « taupe » n° 1 soviétique à l'intérieur du Renseignement britannique. Comme les chasseurs de « taupes » l'ont souligné, Liddell a amené Hollis, Graham Mitchell (un autre suspect), Blunt et Tomas Harris au MI5, et, sur l'ordre de Blunt et Harris, a introduit Burgess et Philby au MI6. Si on connaît un homme d'après ses amis, alors Liddell a l'air bien suspect. John Costello, dans son *Mask of Treachery*, fait une liste de quelque 21 échecs et autres loupés pendant la période d'activité de Liddell. On peut en conclure qu'il n'avait pas de chance, d'une manière incroyable, qu'il était d'une incompétence criminelle, ou bien encore que sa traîtrise était probable. Le « grand-père des taupes soviétiques », selon les mots de Costello.

8 - L'artiste de l'évasion court toujours

George Blake, né Georg Behar aux Pays-Bas, avait 18 ans lors de l'invasion allemande en 1940. Il fut interné, mais parvint à s'échapper. Il rejoignit ensuite la résistance hollandaise, mais identifié par le contre-espionnage allemand, il dut s'enfuir en traversant la France occupée et les Pyrénées pour passer en Espagne, puis gagner la Grande-Bretagne. Là, il s'engagea au SOE. À la fin de la guerre, il faisait partie des Renseignements de la Royal Navy. Puis il entra au Foreign Office qui l'envoya en Corée du Sud. En 1950, lors de l'invasion nord-coréenne, il fut capturé par les communistes. Échec assez rare, il ne réussit pas à leur échapper. À moins qu'il n'ait été une victime après un lavage de cerveau par les communistes, ou alors il a sincèrement changé de camp. Quoi qu'il en soit, c'est un communiste qui rentra, intégra le MI6 qui l'envoya à Berlin ; c'est là qu'il a informé les Soviétiques sur le tunnel berlinois que le MI6 et la CIA avaient creusé vers Berlin-Est pour se brancher sur les communications russes. Il faisait aussi passer le temps en donnant des agents occidentaux derrière le Rideau de Fer. On n'entendit plus jamais parler d'eux. Cependant, Berlin était un endroit très délicat pour un agent double : il y avait tellement d'agents, agents doubles, des agents qui achetaient ou qui se vendaient, et des déserteurs. Blake fut transféré au Liban. Hélas pour lui, un transfuge de l'Est éventa sa couverture. Le MI6 l'attira à Londres et l'arrêta. Les Britanniques ont déclaré qu'il avait dénoncé au moins 40 agents occidentaux. Des années plus tard, Blake écrivit sur le sujet à la manière d'un justicier du Far West à la retraite. Il avait perdu le compte des corps - 400, 500 ou 600 - il ne savait plus. Il écopa de 42 ans de

prison, mais réussit à s’échapper de la prison londonienne de Wormwood Scrubs, en 1966, après n’avoir effectué que six ans de sa peine. Il gagna Moscou pour un poste à la section britannique du KGB. Vraiment une performance ! Une photo publiée montre Blake et Philby, avec leurs femmes russes, à la datcha de Blake. Le nombre de bouteilles d’alcool, vides et pleines, sur la table, suggère qu’ils avaient pris suffisamment de force pour affronter les aléas de la vie.

9 - James Klugman : pourtant, on aurait dû s’en douter…

James Klugman (1912-1977) n’est pas aussi connu que les autres, mais il a certainement eu autant de réussite. Aucun agent que nous avons décrit précédemment, ne peut se vanter d’avoir remis tout un pays aux communistes, et dans ce cas précis, la Yougoslavie. Klugman avait été catalogué comme « *personne bizarre et habile* » à la Gresham School dans le Norfolk. Il obtint une bourse pour Trinity College, où il se révéla être un missionnaire communiste flamboyant. Il organisa même chez ses parents une grande réunion du Parti Communiste pendant les vacances de Pâques en 1932, pour les étudiants communistes d’Oxford, de Cambridge, de la London School of Economics et de l’University College de Londres. Comment un communiste aussi affirmé que Klugman a pu devenir directeur adjoint de la section yougoslave du SOE demeure obscur. Certains prétendent que c’est parce que son dossier fut détruit lors d’un bombardement, mais il y en avait tant dans les confins étroits de l’Establishment britannique qui le connaissaient, et il était si voyant que l’explication paraît quelque peu tirée par les cheveux. D’après les documents du SOE, il est maintenant clair que Klugman a systématiquement maquillé et manipulé les rapports en provenance de Yougoslavie, au point que le soutien allié à la guérilla pro-occidentale du général Mihaïlovic fut arrêté, et donné au communiste Tito.

10 - Sans le moindre repentir : Mrs Melita Norwood (1912-2005)

Le KGB recruta cette communiste britannique dévouée comme espionne en 1937. Elle était secrétaire pour un organisme appelé « British Non Ferrous Metals Association », qui était évidemment la couverture des « tubes alloys », le projet britannique de fabrication d’une bombe atomique, et autres recherches nucléaires. Durant 40 ans, elle a donné aux Soviétiques tout ce qu’elle a pu sur la recherche atomique britannique. Pour cela, elle a reçu de l’argent et, en 1958, l’Ordre du Drapeau Rouge. Personne n’aurait rien su de tout cela si Vassili Mitrokhine, un archiviste du KGB, n’était pas passé à l’Ouest en 1992, en emportant des centaines de pages et des centaines de noms d’agents du KGB, dont celui de Norwood. Mais ni Norwood ni les autres centaines d’agents

désignés par Mitrokhine ne furent jamais poursuivis. Le rapport officiel britannique sur cette absence de poursuites donne cette même sensation que l'on ressent lorsqu'on considère les efforts du MI5 ou plutôt le manque d'efforts pour arrêter Philby, Burgess, MacLean et Blunt. Le Service de Sécurité (MI5) affirme qu'aucune décision n'a été prise de ne pas poursuivre Mrs. Norwood. Cependant, le Comité croit qu'un membre a pris cette décision. En décidant de ne pas entendre Mrs. Norwood à cette époque et en ne faisant aucun effort pour obtenir un témoignage susceptible de soutenir une poursuite, cela a effectivement empêché toute action contre elle. Des informations sur la culpabilité de Norwood ne filtrèrent qu'en 1999, lorsqu'un journaliste de la BBC la retrouva à partir d'indices dans des copies censurées de documents qu'il avait obtenues. Lorsqu'il l'interviewa, elle admit volontiers sa culpabilité. Cela justifiait certainement l'évaluation de son travail par le KGB : « *agent engagé, digne de confiance et discipliné, s'efforçant d'apporter son meilleur concours* ».

Son engagement et sa croyance en l'Union Soviétique ressemblent à ceux de l'intelligentsia universitaire des années 1920 et 1930. Lors d'une conférence de presse devant sa maison de Bexleyheath, dans le sud-est de Londres, elle déclara : « *J'ai fait ce que j'ai fait, non pour gagner de l'argent, mais pour aider à empêcher la défaite d'un nouveau système qui, à grand prix, avait donné de la nourriture, des prix abordables, une bonne éducation et un service de santé à des gens ordinaires* ». Là, aucune mention des goulags, des purges, des dizaines de millions ou peut-être 100 millions de morts perpétrés par le « nouveau système ».

Loyauté… Loyauté…

S'il est vrai que l'espionnage soviétique a remporté de grands succès en pénétrant les plus hauts niveaux des Renseignements occidentaux, l'Ouest a également eu ses réussites. Mais il faut aussi reconnaître que ce n'était rien en comparaison. Certains durent beaucoup insister pour persuader l'Ouest d'accepter leurs cadeaux. Les experts attribuent une partie de ce manque de succès aux taupes soviétiques à l'intérieur de leurs propres services.

1 - Nul coupable de trahison ne corrompra le sang…

C'est inscrit dans la Constitution des États-Unis. Fondamentalement, cela signifie que les enfants de ceux qui ont trahi ne souffriront pas des fautes de leurs parents. Les Pères Fondateurs des États-Unis avaient étudié l'histoire et avaient écrit ceci, car la « corruption du sang » avait fait beaucoup de mal en Angleterre au cours des siècles. Les Russes n'obéissaient pas à une telle règle et le colonel Oleg Penkovsky, du GRU, a vu sa carrière barrée parce que son père avait combattu les Bolcheviques pendant la guerre civile russe en 1919. Pour se venger, il devint agent double. Ce qui a été publié de ses exploits est stupéfiant : plus de 10 000 pages de documents secrets soviétiques photographiés et remis à l'Ouest et 1 000/1 500 pages supplémentaires de transcriptions de réunions de débriefing. Un Américain des Renseignements qui avait travaillé dessus m'a dit, un jour, que les papiers de Penkovsky remplissaient une armoire entière. « Vous ne croiriez pas ce qui s'y trouve », m'a-t-il dit. Bien que le contrôle de Penkovsky ait été un projet conjoint CIA/MI6, aucune des deux organisations ne l'avait recruté. Il était plus considéré comme un adolescent pour qui « non » ne peut pas être une réponse. Ses aventures audacieuses, presque folles, en 1960, effrayèrent les Renseignements occidentaux, toujours méfiants devant d'éventuels agents provocateurs. Au printemps 1961, les Britanniques finirent par prendre le risque. Penkovsky se trouvait à Londres, menant une délégation recherchant des technologies de l'Ouest. Que pouvaient perdre les Britanniques chez eux ? Selon un scénario standard, les Renseignements occidentaux avaient pris des chambres dans son hôtel, le Mount Royal. Pendant plusieurs semaines au cours de ce printemps 1961, il descendait dans leurs chambres, buvait du vin et déversait ses renseignements toute la nuit. Ses informations, leur ampleur et leur profondeur, étaient stupéfiantes. Les programmes nucléaires, ainsi que ceux concernant les missiles, n'étaient pas prêts, mais les Russes mettaient au point leur programme de défense civile pour survivre à une guerre nucléaire. Il a tout livré, depuis l'annuaire téléphonique du Kremlin (donnant à l'Ouest sa première

connaissance véritable de la chaîne de commandement soviétique) jusqu'aux noms des agents de renseignement soviétiques travaillant à l'Ouest. Il ne semble pas y avoir d'explication convaincante non classifiée de la manière dont la couverture de Penkovsky fut éventée. On peut raisonnablement penser à une ou des taupes au sein des services occidentaux et à l'imprudence de Penkovsky. De toute façon, les Soviétiques, apparemment, le précipitèrent vivant dans un four crématoire. Après un procès équitable, bien sûr.

2 - Jessant : si on avait pris son travail au sérieux…

Voici un autre exemple où les services de renseignement US et britanniques n'ont pas séduit des agents du KGB, mais ont repoussé des transfuges volontaires du KGB ou ont retenu leurs informations de manière à grandement diminuer leur utilité. Jessant (à l'origine appelé Gunner) est le nom de code britannique pour Vassili Mitrokhine, l'archiviste principal des dossiers du KGB. Il avait travaillé pour la Première Direction Principale du KGB, de 1948 à 1984. Il passa chez les Britanniques en 1992, apportant avec lui des milliers de pages de dossiers secrets du KGB. Mitrokhine tenta d'abord de remettre ce matériel aux Américains, mais soit ceux-ci dormaient à poings fermés au standard, soit, peut-être effrayés des implications MacCarthystes, ils préférèrent le renvoyer. Peut-être avec une bonne raison : le chapitre américain se composait de plus de 800 pages dactylographiées, très denses. Il y avait également 27 enveloppes et 107 livres de notes contemporaines. Une des enveloppes contenait simplement les noms de 645 agents et contacts du KGB (les noms de 300 agents en France furent finalement transmis aux Français). Même les Britanniques ne semblaient pas trop pressés de contacter M. Mitrokhine, lorsqu'il apparut pour la première fois à l'ambassade de Grande-Bretagne dans un pays balte, le 24 mars 1992. On lui dit de revenir dans deux semaines. C'est ce qu'il fit et les choses se mirent à bouger, très doucement. Le MI6 finit par décrire le matériel comme « *un cas d'une signification exceptionnelle en matière de contre-espionnage… promettant d'anéantir un grand nombre des atouts actuels de la Russie* ». Même le FBI américain, lorsqu'il put finalement en voir une partie, déclara que « *c'était le fonds le plus détaillé et le plus vaste de matériel de contre-espionnage jamais reçu par le FBI* ». M. Mitrokhine voulait publier ses documents et il finit par produire *The Mitrokhine Archive*, mais ce fut en 1999, sept ans plus tard. En outre, il fut lourdement censuré pour réduire l'embarras du Gouvernement britannique au minimum (l'une des conditions imposées par le gouvernement était qu'aucun nom n'apparaisse, à moins d'avoir été déjà rendu public ou que la personne n'ait déjà été poursuivie). Mitrokhine ne fut pas très heureux du

résultat et dit aux Britanniques qu'il n'avait pas obtenu le résultat désiré, parce qu'il avait perdu le contrôle de son travail. Aucune poursuite ne suivit tous ces noms d'agents, même après qu'un journaliste de la BBC dynamique trouva, en fouillant, le nom d'un espion dans le projet atomique de la Grande-Bretagne, Melita Norwood, qui finit par admettre avoir espionné pour les Soviétiques et déclara qu'elle recommencerait. Avec tous ces maladroits qui fouillaient, il est facile de voir pourquoi les spécialistes pensent que les taupes qui ont été trouvées sont comparables aux parties visibles d'un arbre : la moitié de son bois est sous terre et invisible.

3 - Des clients faciles : les Nazis

Les Nazis ont eu aussi plus que leur part d'échecs en matière de renseignement et d'ennemis intérieurs. Pour commencer, il y eut le chiffre Enigma, « indéchiffrable », qui dès le début de la guerre fut décrypté par les Britanniques si rapidement qu'ils lisaient souvent les messages avant les chefs militaires allemands auxquels ils étaient destinés. Les Nazis étaient des cibles faciles comparés aux Soviétiques. Les Britanniques capturèrent et retournèrent tous les agents qu'Hitler avait en Angleterre, tandis que des nuées d'agents soviétiques pénétrèrent tous les niveaux des sociétés et gouvernements britanniques et américains. Alors que le contre-espionnage semble avoir été une préoccupation tardive pour les Allemands, le KGB vivait pour trouver les espions et les briseurs de secrets.

4 - Canaris, le chef du renseignement militaire du Reich qui détestait les Nazis

L'amiral Wilhelm Canaris, conservateur qui haïssait Hitler et les Nazis, était le chef du Renseignement militaire allemand - l'Abwehr - de 1935 jusqu'au début de 1944, lorsque Hitler décida de le dissoudre. Hitler fit exécuter Canaris pour avoir conspiré contre lui. Il avait sûrement raison ; apparemment, l'amiral avait aussi secrètement collaboré avec les Britanniques et les Américains. Canaris avait envoyé des messages secrets aux Britanniques et aux Français, leur disant de s'opposer aux mouvements d'Hitler en Autriche et en Tchécoslovaquie en 1938, et en Pologne en 1939. Seule la demande concernant la Pologne fut « honorée », déclenchant ainsi la Seconde Guerre mondiale. Le bon amiral et son directeur du sabotage, Erwin von Lahousen, essayèrent tous deux de gêner les opérations militaires qu'ils planifiaient.

5 - Le coup d'envoi réel de la Guerre Froide

Igor Gouzenko, officier du Renseignement militaire soviétique, travaillait au Canada sous couverture de chiffreur près l'ambassade d'URSS à Ottawa. Sa

défection poignante, avec sa femme enceinte, son jeune enfant et une collection bien choisie de documents secrets soviétiques, eut lieu au début de septembre 1945. Certains érudits désignent cette défection comme le commencement de la Guerre Froide. D'autres suggèrent que les documents et le témoignage de Gouzenko révélèrent simplement le fait que les Soviétiques avaient depuis longtemps mené une guerre d'espionnage contre l'Occident. De toute façon, les Canadiens considéraient Gouzenko comme « *une patate trop chaude* » et répugnaient à l'accueillir. Le Premier Ministre canadien, MacKenzie King, a écrit dans son journal que le suicide pourrait être la meilleure marche à suivre pour Gouzenko. Le Canadien Sir William Stephenson (« Intrepid »), le chef du Renseignement britannique aux USA durant la guerre, est venu à la rescousse, en mettant toute son influence pour appuyer la cause du transfuge. Le témoignage de Gouzenko a démasqué l'espionnage soviétique de la bombe atomique et permis l'arrestation de Klaus Fuchs et d'Alan Nunn May. Il ajouta sa contribution aux témoignages contre Harry Dexter White, un officiel du Trésor US et contre Alger Hiss, officiel au Département d'état.

6 - Plus d'amant, plus d'espionnage, autant parler…

De 1938 à 1944, Elizabeth Bentley a été un courrier pour les Renseignements soviétiques, pour son amant Jacob Golos. Ce travail comportait le transport de nombreux documents volés par les agents soviétiques au sein du gouvernement US. Malheureusement pour les Soviétiques, Golos mourut subitement fin 1943. Les Soviétiques reprirent la plupart des tâches de Bentley, la laissant isolée et seule, avec personne à qui parler. Aussi, en 1945, Bentley décida de parler au FBI de ses aventures. Elle n'avait aucun document, mais le FBI put confirmer la plus grande partie de ce qu'elle avait dit et les codes soviétiques déchiffrés du projet Venona lui furent également un soutien. En 1948, elle raconta la plus grande partie de son histoire à des comités du Congrès. Elle cita des noms, Lauchlin Currie, assistant à la Maison Blanche, et, une nouvelle fois, Harry Dexter White, officiel au Département du Trésor.

7 - Whittaker Chambers fait Richard Nixon

L'un de ceux cités par Bentley comme étant impliqué dans la mouvance secrète soviétique était Whittaker Chambers, rédacteur principal du magazine *Time*. De 1934 à 1939, Chambers avait servi d'agent de liaison pour ceux qui volaient des documents à Washington. Comme pour beaucoup de communistes, le pacte germano-soviétique d'août 1939 déclencha une crise de conscience. Il alla voir Adolph Berle, Secrétaire d'État adjoint, pour lui dire que son assistant Alger Hiss était un agent communiste. À l'époque, Berle considéra que c'était une

accusation complètement folle. Lorsque Chambers et Berle répétèrent ces accusations devant le Comité des Activités anti-américaines au Congrès, en juillet 1948, elles firent sensation. Hiss nia les accusations. Chambers avait gardé et dissimulé un certain nombre de documents dans une citrouille, dans sa ferme. Un membre obscur du Comité, Richard Nixon, reçut un tuyau sur ces documents et obtint une citation à comparaître grâce à eux. La photo, qui a largement circulé, de Richard Nixon scrutant avec une loupe les « documents de la citrouille » lui donna une célébrité immédiate. Il fit fructifier sa réputation pour une nomination de vice-président en 1950, puis président en 1960 et 1968. Quant à Hiss, il alla en prison pour parjure.

8 - Pour vivre vieux, vivons caché

Lorsque l'officier des renseignements soviétiques Alexander Orlov mourut à Lakewood, dans la banlieue de Cleveland, dans les années 1990, on apprit qu'il avait vécu tranquillement dans la région pendant plusieurs décennies. Il était l'un des officiers de renseignement soviétiques du plus haut grade à avoir jamais fait défection à l'Ouest. Sa carrière était impressionnante. Orlov avait dirigé le réseau d'espionnage de Cambridge - Philby, Burgess et autres - pendant les années 1930. Il avait été le résident du NKVD en Espagne à la fin des années 1930 et avait, entre autres services rendus à Staline, volé la réserve d'or espagnole, l'avait embarquée sur un navire et expédiée en URSS. Peu après, il reçut l'ordre de rentrer au pays. C'était l'époque des grandes purges et Orlov décida, probablement avec sagesse, que comme il était le seul témoin de nombreux méfaits soviétiques, le retour n'était pas une bonne idée. Il emménagea en secret d'abord au Canada, puis aux États-Unis. Il envoya également une lettre à Staline, jurant de sa loyauté et qu'il avait planqué des paquets de documents très compromettants dans des endroits variés ; ceux-ci étant rendus publics si quoi que ce soit lui arrivait. L'accord était que si Orlov et sa famille étaient en sécurité, les sales secrets de Staline le seraient aussi. Orlov semble avoir respecté sa part de l'accord et ne livra jamais aucun secret important, même après avoir été découvert et interrogé par le FBI.

9 - Boris Morros, réalisateur de cinéma à Hollywood

Producteur à succès, Boris Morros avait à son crédit des films comme *Second Chorus*, avec Fred Astaire, et *Flying Deuces*, avec Laurel et Hardy. Durant les années 1930, il avait du mal à envoyer des colis à ses parents en Union Soviétique. Un espion soviétique, Edward Herbert, apparut et lui proposa de l'aider. Bien sûr, l'agent voulait également de l'aide et Morros lui fournit une couverture de découvreur de talents en Allemagne. En 1942, l'agent reparut et

dit à Morros d'oublier le nom d'Herbert, qu'il était en réalité Vassili Zarubine, officier soviétique, qui pourrait aider le père âgé de Morros à venir aux USA, demandant simplement en échange de pouvoir utiliser la société de film de Morros comme couverture. En 1943, la surveillance de Zarubine par le FBI révéla que Morros travaillait pour l'espionnage soviétique. En 1947, le FBI confronta Morros qui accepta de devenir un agent double, un rôle qu'il remplit pendant une décennie, dévoilant de nombreux agents soviétiques.

10 - Le dernier, mais le plus haut : le lieutenant-général Dimitri Polyakov

L'espionnage soviétique adorait faire des films « amateur » de ses actions. L'épisode n° 24 de la série de CNN *Cold War*, réalisée par Ted Turner, se rapporte à l'espionnage. Il commence par des vues du lieutenant-général Dimitri Polyakov, la tête bloquée par une clef pour l'empêcher d'avaler du poison au moment de son arrestation (la véritable vidéo est visible sur Youtube : cherchez Aldrich Ames). C'était l'officier du GRU le plus gradé à avoir jamais travaillé pour les renseignements américains. Sous le nom de code de Top Hat (Haut de forme), le FBI se mit à le contrôler en 1962. Selon les rapports, les USA reçurent de lui des renseignements inestimables sur tout, de la guerre biologique aux développements de missiles. Malheureusement, Polyakov fut l'un des deux douzaines d'agents américains vendus aux renseignements soviétiques par Aldrich Ames, pour 2,7 millions de dollars. Encore plus malheureusement pour lui, il fut l'un des dix exécutés.

S’il fallait tout dire…

Les dix sujets suivants ont été récemment déclassifiés, ou sont demeurés si bien dissimulés que même des initiés du renseignement n’en ont probablement jamais entendu parler.

1 - La petite sirène et le furet

Au début des années 1950, l’attaché de l’air US au Danemark conclut un accord avec le chef des services de renseignements de la Défense danoise, le colonel Hans Mathiesen, pour autoriser des survols secrets du Danemark par des appareils de surveillance électronique « Ferret » (furet) en route pour des vols le long du Rideau de Fer en Baltique. Cela évitait les problèmes compliqués pour obtenir l’accord ou même simplement en parler au gouvernement danois. Les documents secrets précisent qu’il y avait des « *considérations de sécurité* » qui empêchait cette divulgation, une jolie manière de dire qu’on ne pouvait faire confiance au gouvernement civil.

2 - Ne rien savoir, ne rien dire : le cas de la Turquie

Les premiers sites américains de surveillance électronique de l’Union Soviétique à partir de la Turquie demeurèrent inconnus des autorités civiles de ce pays. Il y avait un accord secret entre les militaires US sur le terrain en Turquie et le chef de l’État-major général turc. Le seul problème fut de s’assurer que des officiels à Washington ne commencent pas par inadvertance à parler de cet accord avec des politiciens ou des diplomates turcs, qui n’en savaient rien.

3 - Merci Sir Baldwin !

Le 12 mai 1927, à l’aube, plusieurs centaines de policiers et d’agents du SIS envahirent en masse le 49 Moorgate, les bureaux londoniens d’ARCOS, compagnie commerciale soviétique. ARCOS était également une couverture pour l’espionnage et la subversion en Grande-Bretagne, avec un personnel de plus de 300 individus, bien plus que ne pouvait justifier la faible quantité d’échanges commerciaux entre la Grande-Bretagne et l’URSS. C’était en fait une copie d’un raid monté par les Chinois le mois précédent sur la compagnie commerciale soviétique à Pékin. Les deux raids livrèrent une mine de preuves d’espionnage. Les raiders londoniens trouvèrent une cave au sous-sol et, après en avoir forcé la porte, tombèrent sur deux hommes et une femme occupés à brûler des documents. Il y en avait encore qui n’avaient pas été la proie des flammes : des listes d’agents, leurs adresses, les boîtes aux lettres et des copies de documents secrets du Gouvernement britannique. Malheureusement, les documents exacts qu’ils recherchaient ne furent pas trouvés. Ce n’est que plus

tard qu'une sortie secrète fut repérée par laquelle ils avaient pu être emportés. Le gouvernement Baldwin était furieux et expulsa les Soviétiques. Aucun d'entre eux ne fut autorisé à entrer dans le pays pendant deux ans. Le véritable désastre survint quand les amis des Soviétiques au Parlement ignorèrent les preuves trouvées et firent un scandale au sujet du raid, exigeant de voir plus de preuves. Le Premier Ministre Stanley Baldwin céda et produisit des preuves qui ne pouvaient avoir été obtenues que si les Britanniques pouvaient lire les codes soviétiques. Bien sûr, cela ne fut pas suffisant pour se débarrasser des parlementaires ennemis de Baldwin, mais cela suffit à alerter les Soviétiques sur le problème de sécurité de leur code. Ils se mirent aux clefs à usage unique et les Renseignements britanniques ne purent plus lire un mot pendant près de deux décennies. Un autre résultat fut que lorsque les Britanniques purent pénétrer les codes allemands et japonais, le MI6 insista tout particulièrement pour que peu de politiciens soient au courant.

4 - Insubordination : la mariée était trop belle pour mourir

Le premier nom de couverture pour le projet Venona était « Bride » (mariée). Ces noms caractérisent un projet de la période de la Seconde Guerre mondiale pour lire les messages chiffrés soviétiques entre les USA et Moscou. Bien que les messages aient été chiffrés avec des clefs à usage unique, supposés indéchiffrables, les Soviétiques, en raison des conditions de pénurie de la guerre, avaient utilisé des blocs à usage unique… deux ou trois fois. Les décrypteurs américains à Arlington Hall, près de Washington eurent tôt fait de voir les répétitions et commencèrent à déchiffrer les messages. Quelqu'un à la Maison Blanche, probablement Lauchlin Currie, principal assistant administratif du Président Roosevelt et également collaborateur du renseignement soviétique avec pour nom de couverture russe « Page », donna l'ordre de cesser tout travail sur les chiffres soviétiques. L'OSS obéit aux ordres de la Maison Blanche et du Département d'état (voir le sujet n° 5) et remit aux Soviétiques le matériel concernant leurs codes qu'ils avaient reçu de sources finlandaises. L'OSS a également joué le jeu en ne créant pas un service russe. Le colonel Clarke, à Arlington Hall, informa ses subordonnés qu'il avait reçu l'ordre de la Maison Blanche d'arrêter Bride/Venona, mais qu'ils devaient ignorer cet ordre. Le projet se poursuivit pour révéler l'énorme pénétration par les Soviétiques des projets de bombe atomique, du Département du Trésor US, du Département d'État, de l'OSS et même de la Maison Blanche : plus de 350 agents soviétiques, collaborateurs, informateurs, et Currie lui-même. Cela confirmait les révélations d'Elizabeth Bentley et de Whittaker Chambers, tous deux agents à une époque.

5 - Insubordination 2 : copier, c'est pas beau. Quoique…

La petite Finlande a surpris tout le monde à l'automne de 1936 et au début 1940, lorsqu'elle repoussa les attaques répétées des soldats soviétiques. Une bonne partie de ce succès était basée sur une impressionnante capacité à déchiffrer les codes soviétiques, et lorsque les Finlandais évacuèrent leurs archives et leur personnel (opération Stella Polaris) vers la Suède en 1944, ils espéraient bien continuer. Les Suédois ne pouvaient permettre cela et, en tant qu'hôtes, réclamèrent la plus grande partie des bonnes choses. Le responsable finlandais, le major Hallamaa, mit en vente aux enchères ce qui restait et les riches Américains achetèrent beaucoup d'articles, en payant bien : 200 000 couronnes pour un code militaire soviétique à 5 chiffres, par exemple. En homme compatissant qu'il était, et ne voulant voir aucun enchérisseur déçu, le major Hallamaa vendit une copie de ce code aux Britanniques, à demi-prix, 100 000 couronnes, et ensuite en vendit des copies aux Français et aux Japonais selon leurs moyens. Puis il se retira en Espagne pour y cultiver des œillets. Les Français avaient acheté des listes de quelque 95 codes russes et peut-être 205 codes du NKVD (plus tard KGB) et du quartier général de l'Armée Rouge. Ce fut certainement une mine d'or pour n'importe quel décrypteur. Le colonel William Donovan de l'OSS fut prié par la Maison Blanche et le Département d'état de restituer ce matériel aux Soviétiques. Donovan, qui n'était pas un innocent et peut-être moins traître que ceux qui étaient au-dessus de lui, obéit à l'ordre, mais fit des copies pour les décrypteurs de l'US Army, entre autres. Ce ne fut pas enregistré ; et ni la CIA, ni la NSA ne peuvent trouver trace de la remise de ces copies. Cependant, dans la collection de la Sécurité Nationale de documents sur Venona, il reste 150 pages en finnois…

6 - Mourir pour la sécurité SIGINT

Le mot des bureaucrates désignant l'effort pour capter et lire les messages codés d'un autre pays est SIGINT, qui signifie « Signal Intelligence » (Renseignement à partir de signaux). La capacité secrète de pouvoir lire les codes d'une autre nation et par là même d'augmenter la sécurité du propre pays des décrypteurs peut valoir le sacrifice de quelques vies. En outre, les politiciens bavards sont souvent perçus comme le maillon faible. En 1975, les Renseignements électroniques australiens lurent un message des militaires indonésiens disant qu'ils avaient l'intention de tuer cinq journalistes australiens couvrant l'invasion du Timor oriental par les Indonésiens. Les responsables australiens des renseignements SIGINT eurent peur : s'ils en parlaient au Premier Ministre, Gough Whitman, il parlerait ou enverrait quelque

avertissement qui révélerait aux Indonésiens que les Aussies (Australiens) savaient lire leurs messages secrets. Les Indonésiens changeraient alors leurs codes, ou pis encore leurs systèmes de codage, aveuglant ainsi les renseignements australiens. Ceux-ci gardèrent l'information, et les cinq journalistes furent tués. La confession de Stanley Baldwin au Parlement sur le raid ARCOS est toujours lourdement présente dans les esprits des gardiens du SIGINT, trois quarts de siècle plus tard.

7 - Que des coupables soient libres : le prix de Venona

Le projet de décryptement Venona fut un outil puissant pour le FBI et ses alliés durant les années 1940 et 1950. Un grand nombre de réseaux d'espionnage soviétiques en Grande-Bretagne, Australie et États-Unis furent brisés sur la base de ces informations. Toutefois, les renseignements américains ont rarement pris le risque de compromettre Venona dans des tribunaux. Plus de 200 agents soviétiques furent identifiés, mais 15 seulement furent l'objet de poursuite, de peur d'exposer Venona devant un tribunal. Par exemple, Judith Coplan était une espionne au Département de la Justice, mais les accusations contre elle durent être abandonnées, parce que les preuves accablantes dépendaient de Venona. William Weisband, né en Russie, était expert américain, mais également espion soviétique. Les principales preuves l'incriminant provenaient de Venona, qui ne pouvait être risqué dans un procès. Il fut condamné à une année de prison en 1950 pour outrage à la Cour en ayant refusé de répondre à des questions sur son appartenance au Parti Communiste avant la Seconde Guerre mondiale. Cette crainte de révéler l'étendue de Venona a permis aux gauchistes américains et européens, et aux médias de présenter ces procès comme une chasse aux sorcières, et de suggérer très fortement que l'idée d'agents communistes au sein du Gouvernement US était largement le produit d'une paranoïa de droite et de peurs irrationnelles.

8 - Des marks « printed in USA »

« *George (Bowden) fit en sorte, par l'intermédiaire de Westbrook Steele, directeur de l'institut de la chimie du papier à Appleton dans le Wisconsin, que l'institut du papier produise du papier pour de faux passeports, ainsi que du papier utilisé pour l'impression des marks allemands. Les reichsmark inondèrent les pays de l'Axe et furent la cause de problèmes financiers considérables.* » Ce texte est extrait d'une lettre concernant George Bowden, de l'OSS, écrite par sa femme (également de l'OSS), et adressée à Ernest Cuneo, qui assurait, durant la Seconde Guerre mondiale la liaison entre les Renseignements britanniques, la Maison Blanche, le FBI, le Trésor et le

Département de la Justice.

9 - La CIA aime les cochons, pas seulement dans les baies

L’un des atouts de la CIA à Hollywood était un agent du nom de Carlton Alsop qui, dans les années 1950, travaillait à la Paramount. Il envoyait des rapports réguliers sur les communistes dans l’industrie cinématographique et sur sa réussite à introduire des idées patriotiques dans des films. Peu après la mort de George Orwell (dont le nom réel était Eric Blair), en 1950, notre vieil ami Howard Hunt envoya en Angleterre Alsop et Finis Farr, qui avait écrit pour Hollywood, pour acheter les droits d’adaptation au cinéma de *Animal Farm* à la veuve d’Orwell. Pour une somme correcte et la perspective de rencontrer la star de cinéma Clark Gable, la veuve accepta de signer la cession des droits. Dans ses mémoires, Hunt écrit : « *C’est de cela qu’allait venir le dessin animé* Animal Farm, *d’Orwell, que la CIA finança et distribua à travers le monde.* » Ce fut une opération importante, l’un des plus ambitieux dessins animés de l’époque. Bien que les critiques aient remarqué que la fin avait été modifiée pour faire porter la responsabilité à des cochons qui ressemblaient aux communistes, au moins on pouvait toujours reconnaître l’histoire. La vérité n’est pas toujours respectée dans la transposition des livres à l’écran par Hollywood…

10 - 1984 selon la CIA

Une fois de plus Howard Hunt arrive au premier plan. Il persuada le propriétaire des droits de *1984* de coopérer, obtint le financement et lança le film. Sol Stein, le directeur de la façade de la CIA, appelée le « Comité Américain pour la Liberté Culturelle », conseilla très librement, suggérant une fin plus optimiste. Sa fin ne fut pas prise, mais dans un film antérieur, deux fins différentes furent réalisées : une pour les spectateurs européens et une autre pour les Américains. Les deux films d’Orwell, bien qu’ayant nécessité un peu de transformation, répondent aux thèmes militants de la CIA pendant la Guerre Froide : les maux du communisme totalitaire et le besoin d’être prêts à les combattre.

Autour du projet Manhattan

Au début des années 1990, les Russes admirent qu'ils avaient eu dix agents qui dérobaient les secrets du projet anglo-américain de bombe atomique dans les années 1940. Ils semblent avoir été divisés en deux groupes bien que, même aujourd'hui, les détails de l'opération ne soient pas encore clairs. Le penchant soviétique pour conduire deux ou plusieurs groupes d'espions en parallèle, mais isolés les uns des autres, avait au moins trois buts : si une cellule était découverte, les autres continuaient ; l'une pouvait soutenir l'autre, et enfin elles se contrôlaient mutuellement pour éviter tout coup tordu. Compte tenu de la sécurité rigoureuse entourant le projet « Enormoz », comme les Soviétiques avaient baptisé le projet allié « Tube Alloys/Manhattan », la pénétration des Soviétiques est vraiment impressionnante. Les Nazis, eux, n'approchèrent jamais, même de loin, du projet. À l'exception du juge associé de la Cour Suprême des États-Unis, Félix Frankfurter, qui intervenait un peu partout, peu d'officiels de haut niveau aux USA avaient une quelconque idée du projet. Le Président Franklin Roosevelt, avec son esprit tordu et son goût du secret, mourut en avril 1945, et après la cérémonie de prestation de serment de son successeur, Harry Truman, le Secrétaire à la Guerre Henry Stimson lui annonça que, lorsque les choses seraient plus calmes, il aurait quelque chose à lui dire. Ce quelque chose en question était, bien sûr, l'entreprise en cours pour fabriquer la bombe atomique, qui explosa avec succès en juillet. La nouvelle fut transmise à la vitesse de l'éclair à Truman, alors en Allemagne, à la Conférence de Potsdam. Truman attendit le bon moment pour dire à son « allié », Joseph Staline, que les États-Unis avaient découvert « une nouvelle arme d'une force de destruction inhabituelle ». Staline surprit Truman non par le barrage de questions auquel on aurait pu s'attendre, mais par son absence de questions. Il ne paraissait presque pas intéressé. Il est maintenant évident qu'il en savait beaucoup plus sur Enormoz que Truman lui-même, et avait été tenu informé des progrès depuis début 1942.

1 - Une simple feuille change la face du Monde

« Leaf », la feuille, était le nom de code soviétique pour Donald MacLean, dont nous avons parlé par ailleurs comme l'un des espions de Cambridge qui décampa en Union Soviétique en 1951 avec son vieux copain d'école, Burgess. En septembre 1941, il transmit aux Soviétiques qu'une réunion du Comité Consultatif nucléaire avait eu lieu et que les chercheurs britanniques pensaient pouvoir fabriquer une bombe à uranium en deux ans. De plus, les Britanniques

accordaient une priorité absolue à la construction d'une usine de traitement d'uranium. John Cairncross, secrétaire de Lord Hankey qui présidait probablement le Comité, a pu leur confirmer ces informations. Même avec cette information et le vol complet de la bombe jusqu'au plus petit boulon, il fallut quand même attendre jusqu'en 1949 pour que les Soviétiques construisent la bombe. Si les Soviétiques n'avaient pas eu d'autre indication que ce que livra le Président Harry Truman en 1945, il leur aurait fallu sûrement deux ou trois fois plus de temps pour réaliser leur arme. Sans cette dernière, Staline n'aurait pas laissé les Nord-Coréens attaquer la Corée du Sud… Quoi qu'il en soit, les espions soviétiques à l'Ouest étaient déterminés à ce que leur Union Soviétique adorée ne soit pas désavantagée.

2 - Morris Cohen, avant qu'il ne devienne Peter Kroger

Morris Cohen était l'un de ces communistes idéalistes new-yorkais de 1930, qui se portèrent volontaires pour combattre les fascistes de Franco dans la Guerre Civile d'Espagne, d'où son nom de couverture soviétique : « Volontaire ». En 1938, alors qu'il récupérait d'une blessure à Barcelone, il fut recruté par le renseignement soviétique. De retour à New York, il rencontra un physicien de ses connaissances, qui lui annonça avoir été engagé sur le projet de bombe. Cohen, à son tour, recruta cet homme, qui n'a jamais été identifié, dans les services soviétiques. Il reçut le nom de code « Perseus ».

3 - Lena Cohen, avant de devenir Helen Kroger

Après que son mari, Morris, ait été mobilisé dans l'US Army en 1943, sa fidèle épouse qui travaillait dans une usine de munitions prit sa suite comme agent de liaison pour le Renseignement soviétique. Son nom de code était « la femme du Volontaire ». À ce titre, elle fit au moins deux voyages à Albuquerque, au Nouveau Mexique, pour rencontrer Perseus et récupérer des documents secrets sur le projet de bombe atomique. Au cours de l'un de ces voyages, elle faillit se faire prendre. Le document se trouvait au fond d'une boîte de mouchoirs en papier, mais tous les passagers du train et leurs bagages étaient fouillés à la gare. Elle tendit la boîte à l'homme en civil pendant qu'elle sortait sa carte d'identité et son ticket. Après les avoir regardés, l'homme lui rendit inconsciemment la boîte de mouchoirs. Sa chance allait se tarir des années plus tard lorsque, en tant qu'Helen Kroger, elle essayait de brûler son équipement d'espionnage au moment de son arrestation par les Britanniques. Les Cohen poursuivirent leur travail jusqu'en 1950. Ensuite, lorsque les Rosenberg furent arrêtés, les Cohen disparurent, probablement une bonne chose avec un public américain d'humeur plutôt maussade : les Soviétiques faisant exploser leur bombe atomique en 1949,

le passage de la Chine au communisme et la bientôt la Guerre de Corée qui mènerait dans une impasse. C'était aussi le début de la « chasse aux sorcières » de MacCarthy, et s'il n'y avait pas de sorcières, nous savons maintenant que les espions soviétiques ne manquaient pas. Il était peu vraisemblable que ceux qu'on attraperait soient bien traités, et Julius et Ethel Rosenberg finirent sur la chaise électrique.

Les Cohen assuraient le soutien et les courriers pour ce réseau. Julius Rosenberg payait le loyer des Cohen et lorsque leurs biens furent mis en gardiennage, le maître espion russe, le colonel Rudolf Abel, s'en occupa. Les Cohen, nous le savons maintenant, s'enfuirent au Mexique, puis à Moscou et après d'autres voyages refirent surface en Angleterre, en tant que libraires spécialisés dans les livres anciens, Peter Kroger et sa femme Helen, en réalité comme équipe de soutien pour Gordon Lonsdale et les espions de Portland, volant les secrets de la Royal Navy britannique. Les documents que les Soviétiques avaient fournis aux Kroger et leurs histoires de couverture à dormir debout furent éventés par les empreintes digitales qu'ils avaient données au début des années 1940, lorsque Morris avait été mobilisé et que Lona travaillait dans l'usine de munitions. Cela explique pourquoi ils essayèrent désespérément d'empêcher les Britanniques de prendre leurs empreintes digitales.

4 - Julius Rosenberg était bien un espion

Lorsque Julius Rosenberg, nom de code « Liberal », et sa femme Ethel Greenglass Rosenberg furent exécutés en 1953, il y eut des manifestations bruyantes dans les villes américaines et européennes, proclamant leur innocence et dénonçant le « fascisme » américain. Les membres du clergé libéral et du monde universitaire menèrent les campagnes de pétitions et le blitz dans les médias en faveur des Rosenberg. L'une des accusations les plus intéressantes était celle d'antisémitisme, ignorant le fait évident qu'aussi bien le juge que le procureur étaient juifs, et qu'ils menaient pourtant les poursuites. Partout dans le monde, des artistes, intellectuels et hommes politiques demandèrent au Président Eisenhower la clémence pour les Rosenberg. Ces derniers, nous l'avons dit, avaient été les victimes d'un piège monté par le FBI. Les décryptements Venona avaient confirmé la culpabilité de Julius et, pour le moins, la complicité d'Ethel. Aujourd'hui, on sait par les archives soviétiques que les faits étaient avérés.

5 - Une femme fidèle et aimante : Ethel Rosenberg

Compte tenu des preuves dont nous disposons aujourd'hui, Ethel, nom de couverture « Antenna », semble ne pas avoir été innocente, mais simplement coupable de crimes moins sérieux que son mari Julius. C'était une communiste

dévouée qui aidait son mari en toute connaissance de cause. Il paraît également évident que les peines de mort contre eux deux furent utilisées pour tenter de faire parler l'un d'entre eux, mais ils continuèrent à protester de leur innocence.

6 - David Greenglass, vrai frère mais pas faux témoin

Les témoignages au procès indiquent que Julius et Ethel espionnaient déjà pour les Soviétiques lorsqu'un véritable don du ciel survint. En 1944, le frère d'Ethel, David Greenglass, nom de couverture « Bumblebee » (Bourdon), alors dans l'armée US fut affecté comme machiniste au projet de la bombe atomique à Los Alamos, au Nouveau Mexique. Il affirma plus tard que ce sont les Rosenberg qui l'entraînèrent dans leur réseau. Le réseau comprenait déjà le chercheur Klaus Fuchs, Harry Gold et le maître espion opérant depuis l'ambassade soviétique Anatoly Yakovlev. Celui-ci fut inculpé en même temps que les Rosenberg, mais il avait déjà quitté le pays et, comme on pouvait s'y attendre, son nom et ses papiers étaient faux. Greenglass témoigna contre sa sœur et son beau-frère et les supporters des Rosenberg répondirent en l'attaquant férocement sans aucune pitié. Il fut sali, traité de menteur ou encore de mouchard, qui aurait dû se taire. Greenglass avait fourni des informations sur le mécanisme d'amorçage et un croquis grossier de la bombe. Les experts ont par la suite souligné que ce croquis était bien trop grossier pour être d'une quelconque utilité pour la fabrication de la bombe. Cependant, il était suffisamment bon pour confirmer les informations provenant d'autres sources comme Klaus Fuchs et Perseus. Cette confirmation était déjà de la plus haute importance pour les hommes soupçonneux du Kremlin. Ils ne se retrouveraient pas face à un nouveau coup tordu du Comité « Double Cross » (XX) des Britanniques. Les Soviétiques étaient trop bien placés, ils avaient trop d'agents, de collaborateurs, de taupes et d'agents d'influence à trop de niveaux des gouvernements américain et britannique. Il y en avait plus de 350 dans le gouvernement et l'appareil militaire américains, selon les parties des codes Venona que l'on peut déchiffrer.

7 - Gold, un homme qui valut de l'or

Le travail pour le renseignement soviétique d'Harry Gold commença en 1935, alors qu'il rassemblait des secrets industriels américains pour leur compte. Après l'invasion allemande de l'URSS en juin 1941, Gold, sous les noms de Goose et d'Arnold, récolta des renseignements et les fit parvenir aux Soviétiques. Il obtint des informations sur les recherches concernant les fusées et la propulsion à réaction de Morton Sobell, chez General Electric Laboratories. Ses meilleures sources concernaient cependant le Projet Manhattan. Là, il travaillait séparément avec Klaus Fuchs, un chercheur nucléaire, et David Greenglass, le frère d'Ethel

Rosenberg. Comme un vieux chandail, la cellule s'effilocha en 1950, lorsque les Britanniques, qui avaient reçu les tuyaux des Américains, parvinrent à convaincre Klaus Fuchs de se confesser. Bien qu'il ne connût pas le nom de Gold, il fournit suffisamment d'informations pour que le FBI puisse remonter jusqu'à lui. Gold avoua et conduisit à Greenglass, Sobell et aux Rosenberg. Les Cohen, l'équipe de soutien pour tous ces espions, durent être exfiltrés car ils étaient le lien avec le colonel Rudolf Abel, en réalité William Fisher, un espion né en Angleterre et qui « usurpa » l'identité du véritable Abel, et qui s'occupait des Cohen. Abel/Fisher sera arrêté, condamné à 30 ans de prisons, puis échangé contre Gary Powers, le pilote de l'avion U-2.

8 - Anatoly Yatskov, alias Anatoly Yakovlev. Ou l'inverse…

Anatoly Yakovlev, diplomate soviétique, fut inculpé en même temps que les Rosenberg. Toutefois, il avait quitté les États-Unis et ainsi ne fut jamais jugé. En 1992, il refit surface, devenu Anatoly Yatskov, pour une interview du *Washington Post*. Il déclara au *Post* que le FBI avait pu découvrir « *seulement la moitié, peut-être moins que la moitié* » des agents dont il était responsable pour les États-Unis. Tout en reconnaissant Fuchs, Yavskov déclara que l'agent Perseus travaillait déjà dans le projet Manhattan 18 mois avant Fuchs. Le « père » de la bombe soviétique, Ivor Kurchatov, a écrit quelques notes au Kremlin en mars 1943, appréciant le matériau reçu des espions atomiques en Amérique : « *La réception de ces matériaux a une signification énorme et inestimable pour notre état et la science… Maintenant, nous disposons de lignes directrices importantes qui nous permettent de contourner les nombreuses phases laborieuses qu'implique le traitement de l'uranium et révèlent de nouvelles méthodes scientifiques et techniques pour le résoudre.* » *Même après avoir obtenu les plans complets, il fallut cependant quatre années aux Soviétiques pour fabriquer leur bombe.*

9 - Une taupe dans le Tube

Pendant ce temps, en Angleterre, à la British Non Ferrous Metals Research Association, qui abritait les « Tube Alloys », autrement dit le projet de bombe atomique britannique, Mrs Melita Norwood repassait gaiement aux Soviétiques tout ce qui passait sur son bureau ou à sa vue. Pour ces efforts, elle reçut, entre autres choses, une récompense, l'Ordre du Drapeau Rouge. Après qu'un journaliste curieux ait pisté Mrs Norwood, à partir d'indices trouvés dans une version expurgée des Archives Mitrokhine qu'on lui avait donnée, il y eut un effort considérable du gouvernement pour démontrer que seules des informations peu importantes lui étaient officiellement accessibles. Après tout,

elle n’était qu’une modeste secrétaire. Très logiques, très précises, ces explications sont empreintes de ce raisonnement juridique rigoureux qui passe pour de la logique, mais qui est en réalité une tentative pour noyer le poisson. L’Ordre du Drapeau Rouge est décerné pour bravoure au combat ou derrière les lignes ennemies. C’est la même distinction qui fut donnée à un agent soviétique notoirement efficace et précieux, Kim Philby. De plus, on se moque éperdument de savoir à quelles informations Mrs Norwood avait officiellement accès. L’astuce est qu’on vous fasse confiance, à l’intérieur. Une fois là, des conversations fortuites, des rumeurs, des documents mal dirigés, une myriade d’occasions se présentent à tout espion dévoué, et tous les observateurs disent que Mrs Norwood était très dévouée.

10 - Un petit jeune qui promet, et tient…

« Mlad » était le nom de code soviétique de Theodore Hall. Avec un peu d’espièglerie, les Soviétiques choisirent la racine du mot russe « molodoï », qui signifie « jeune », comme nom de couverture pour Hall : il n’avait que 19 ans, était membre de la Ligue des Jeunes Communistes (YCL) et étudiait à Harvard. C’était le type même de l’innocent, brillant sur le plan universitaire, que l’espionnage soviétique ciblait si facilement. Hall a avoué avoir donné aux Soviétiques des informations sur la bombe atomique, pour que les États-Unis n’en aient pas le monopole, ce qui aurait placé l’Union Soviétique dans une situation désavantageuse. Hall leur a donné le secret de l’implosion.

Si, si, la CIA aime la culture !

Pendant deux décennies, on a ignoré que les hommes et les femmes de la CIA étaient de généreux mécènes. La littérature, la musique, la peinture et le cinéma attirèrent l’attention de la Compagnie et, beaucoup plus important, son argent. Bien sûr, il y avait plus que la préoccupation d’élever le niveau intellectuel des nigauds et des péquenots. Cela faisait partie d’une rude guerre culturelle menée par la CIA et le MI6 britannique contre les Soviétiques depuis 1950 jusqu’aux années 1980. L’intelligentsia était, et l’est parfois encore, particulièrement irritée par les révélations qui ont fait surface lentement depuis le premier article dans *Remparts* en 1967. Pour comprendre comment la CIA a pris conscience de l’importance de la culture en 1950, nous devons retourner aux années 1930 et 1940, lorsque l’intelligentsia et les meilleures universités en Europe et en Amérique étaient des foyers de la pensée de gauche, et que de nombreux intellectuels considéraient l’Union Soviétique comme l’idéal du futur. Aucune ville n’avait plus de gauchistes au kilomètre carré que New York. En fait, on disait que, pendant les années 1930, New York était la partie la plus intéressante de l’Union Soviétique. L’espionnage soviétique a pu cultiver des centaines d’agents et d’informateurs, même au sein du gouvernement US. Pour aggraver la situation, les publics cultivés aux USA et en Grande-Bretagne ou en France avaient été noyés sous la propagande prosoviétique. Aujourd’hui, bien peu se souviennent de la tempête de protestations provoquée par le « Discours du Rideau de Fer » prononcé par Winston Churchill à Fulton, dans le Missouri pourtant peu soupçonnable d’être collectiviste, en mars 1946. Comment, se demandait le public cultivé, Churchill a-t-il pu dire ces choses horribles sur Staline et nos nobles alliés russes ? La situation était à peu près la même en Grande-Bretagne. Après la Seconde Guerre mondiale, le prestige de l’Union Soviétique était très grand en Europe et 25 % des électeurs en Italie et en France votaient communiste. Les intellectuels les plus bruyants, les plus actifs, étaient très à gauche, souvent très procommunistes et en Europe, particulièrement en France, très anti-américains. Ceux qui ont pris une attitude centriste pour suivre le mouvement professaient que l’Union Soviétique et les États-Unis étaient mauvais, à égalité. Le « Congrès de la Liberté Culturelle » (Congress for Cultural Freedom) de la CIA fut une réponse non seulement à ces sentiments généralement procommunistes de beaucoup d’intellectuels, mais au patronage par le Bureau d’Information Communiste (Kominform) d’une série de conférences culturelles. Celles-ci commencèrent en septembre 1948, lançaient

des appels pour la paix dans le monde, et dénonçaient la doctrine Truman (mars 1947) et le Plan Marshall (juin 1947). Ces événements parrainés par la CIA et financés par le contribuable américain n'étaient pas vraiment typiquement américains. C'était le souci de la CIA : souligner la grande diversité des politiques américaines et européennes pour les opposer à l'orthodoxie rigide du Bloc communiste. L'idée était de soutenir les partis de gauche non communistes et anticommunistes qui restaient en Amérique et en Europe, même ceux avec des membres légèrement anti-américains. Vers la fin des années 1960, avec le Vietnam, ces groupes furent considérés comme furieusement ingérables. Voici les points forts de cette aventure de la CIA, mécène des arts et lettres.

1 - New York, la grosse pomme mord

Les Soviétiques ont tenu leurs premiers rallyes de la paix et de la culture sous l'égide du Kominform (successeur du Komintern) à l'abri de la sécurité des pays communistes où existaient des nombres importants de bons camarades qui savaient ce qui arrivait aux mauvais camarades. Le Kominform apprécia. En mars 1949, prochain arrêt : New York et l'hôtel *Waldorf Astoria*. C'est là que la machine de paix soviétique se détraqua. À l'extérieur, l'hôtel était entouré par des piquets de droite, souvent catholiques ; à l'intérieur, il y avait une petite bande, très déterminée, d'intellectuels antisoviétiques, souvent juifs. Les vedettes culturelles soviétiques, comme le compositeur Dimitri Chostakovitch, sortirent pour parler ; ils furent littéralement dévorés par de féroces attaques contre le communisme. Pire encore, le succès d'un petit groupe d'anticommunistes (souvent d'anciens communistes qui connaissaient la musique et les astuces) recevant un petit financement de la CIA suggéra de grandes possibilités à l'Office de Coordination des politiques de la CIA. Serait-il possible de contrer tout cet appareil culturel soviétique en finançant et en faisant la promotion des opposants aux communistes ? La culture ne serait plus jamais la même.

2 - La Culture, c'est forcément Paris

À Paris, en avril 1949, la CIA ne parvint pas à répéter son succès de New York. Le rassemblement parrainé par le Kominform soviétique fut un triomphe. Les Français étaient si furieusement anti-américains et leurs idoles culturelles tellement pro-Staline. L'écrivain Jean-Paul Sartre, l'icône existentialiste, continuait à soutenir l'URSS comme gardien de la liberté, et son ami Jean Genêt se démenait à nier l'existence des goulags, les camps de travail soviétiques. Le chanteur américain Paul Robeson, communiste, a même chanté Old Man River. La CIA fut écœurée.

3 - Le Pont Aérien des Cerveaux : Berlin

Au cours de l'été 1950, la CIA finit par s'attaquer au problème et patronna un festival culturel, comme les Soviétiques le faisaient depuis longtemps. L'endroit choisi fut Berlin. Le pont aérien de nourriture et de marchandises était terminé, mais la seule manière réelle pour entrer dans la ville était encore par avion militaire. Le mécène était ostensiblement, bien sûr, le Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF), la façade de la CIA, aussi l'argent coulait-il à flots, et des avions entiers d'icônes culturelles américaines firent le vol, de l'auteur Tennessee Williams à Sol Levitas, le rédacteur en chef du *New Leader*, jusqu'au généticien prix Nobel Herman Muller. Presque tout se passa bien pour la CIA, et même l'Histoire, avec un grand H, s'en mêla. Alors que la conférence commençait, la nouvelle tomba que les forces communistes avaient envahi la Corée du Sud. D'anciens Staliniens, comme Arthur Koestler, saisirent l'occasion pour inciter l'assistance à une croisade, et la CIA était désormais à fond dans la Guerre Froide de la Culture. L'Okopera, le nom de code du CCF à la CIA, devint une partie permanente de l'arsenal de la CIA.

4 - Le Boston Symphony Orchestra, orchestre maison

La culture, en particulier la musique classique, n'est pas bon marché. Le Boston Symphony Orchestra (BSO) était largement considéré comme le meilleur en Amérique, et la CIA était décidée à s'attaquer de front aux fanfarons culturels communistes. L'impresario de la CIA derrière le voyage autour du monde aux frais de la princesse du Boston Symphony Orchestra était Tom Braden, et il mit en place toute son artillerie. Un auxiliaire de la CIA, C.D. Jackson, qui s'était absenté de Time-Life pour travailler pour la campagne présidentielle d'Eisenhower, faisait partie du conseil d'administration du BSO. Julius Fleischmann, homme d'affaire fortuné qui était le président « visible » de la Fondation Fairfield, par l'intermédiaire de laquelle la CIA faisait passer une grande partie de l'argent pour le Congrès pour la Liberté Culturelle, vint également à la rescousse. Peut-être que ce qui a vraiment convaincu l'orchestre fut une subvention garantie de 130 000 dollars (soit environ 1,2 million de dollars de 2010) pour l'année 1952. Le Boston Symphony Orchestra fit ses débuts à Paris, au cours d'un festival parrainé par la CIA en avril 1952, « Chefs d'œuvre du XXe siècle ». Pendant des années, il ne l'a pas regretté. La première tournée avait coûté 170 000 dollars, plus d'un million et demi de dollars de 2010, à la CIA. Rapidement, presque tous les membres du conseil de musique du Congrès pour la Liberté Culturelle, la façade de la CIA, étaient liés d'une manière ou d'une autre à l'école de musique de Tanglewood, la résidence d'été

de l’orchestre.

5 - Heureusement qu’Hitler et Staline n’étaient pas à Paris

En 1952, en avril encore, et de nouveau à Paris, la CIA emmena son spectacle culturel itinérant au cœur même de la culture. C’était énorme : trente jours de musique par neuf des plus grands orchestres que l’argent pouvait acheter, dont évidemment le Boston Symphony Orchestra. Il y avait les œuvres des plus grands compositeurs, choisis pour certains à dessein pour avoir été bannis par Hitler ou Staline et même, comme Alban Berg, par les deux. La sélection comprenait Arnold Schönberg, qui avait dû quitter l’Allemagne au début des années 1930 parce que sa musique juive irritait les Nazis. Au programme également Paul Hindemith, Claude Debussy et George Auric. L’exposition artistique, rassemblée par John Sweeney, ancien directeur du New York Museum of Modern Art, arriva d’une manière appropriée à bord du paquebot Liberté de la Compagnie Générale Transatlantique. C’était un fourre-tout d’art moderne organisé sur le thème de l’art que les dictateurs, Hitler et Staline, haïssaient. À la fin, l’exposition rejoignit la Tate Gallery de Londres où elle séduisit également les foules. La presse communiste en France avait détesté l’exposition, qu’elle avait très justement identifiée comme une tentative pour engager les Français dans l’armée culturelle anticommuniste emmenée par les Américains.

6 - Pollock conspirateur… de la CIA

Vous vous souvenez de ces conservateurs américains de la droite qui raillaient l’expressionnisme abstrait, Jackson Pollock entre autres, comme une espèce de conspiration communiste pour miner la fibre des Américains vigoureux ? Eh bien, ils avaient raison, c’était bien une conspiration, mais pas des communistes, qui étaient encore plus révoltés par l’expressionnisme abstrait que n’importe quel ignorant d’Américain (il existe une séquence de film montrant Nikita Khroutchev visitant sa première exposition d’expressionnisme abstrait : il était furieux et piqua une crise en public). C’était en fait une conspiration secrète de la CIA mise en place à la fois parce que les communistes haïssaient ce type d’art, et parce que les électeurs américains auraient véritablement hurlé s’ils avaient su qu’ils soutenaient un tel « art » et ses étranges artistes créateurs. En fait, à travers leurs représentants au Congrès, ils avaient déjà protesté lorsque le Département d’État avait monté une telle exposition à la fin des années 1940. L’exposition avait commencé à Paris, puis s’était déplacée en Europe occidentale où elle avait connu un grand succès, mais il fallut l’arrêter et les œuvres furent vendues bien en dessous de leur coût en raison de l’opposition du Congrès. Les Staliniens,

bien sûr, pensaient que l'art devait servir l'état et ils eurent ce dont ils avaient besoin - le réalisme socialiste - toutes ces silhouettes héroïques d'hommes et de femmes avec des mitraillettes, des torches de soudeur ou des charrues pour construire le socialisme. Les États-Unis ont leur contrepoint de réalisme capitaliste : ces hommes et ces femmes à la beauté peu réaliste vendant des produits dans la publicité américaine, et désormais mondiale, mais ceci est une autre histoire. Pour les experts de la culture à la CIA, l'expressionnisme abstrait possédait plusieurs qualités : non seulement les Staliniens le détestaient, mais il faisait paraître le réalisme socialiste encore plus raide et guindé qu'il ne l'était vraiment. De plus, il était distinctement américain. Son chef de file, Jackson Pollock, était un Américain corpulent et bruyant, originaire du Wyoming, qui prenait sa peinture tellement au sérieux qu'il la laissait parfois déranger son problème avec l'alcool, mais pas tout le temps. C'était un art, comme les artistes américains, vraiment libre, plein d'énergie, éclatant et grand, que dis-je, énorme (par exemple, le numéro 2 de Pollock mesure quelque chose comme 5 mètres sur 10 mètres). Les gens de la CIA pensaient que si l'Amérique allait dominer le monde, son art devait être une force majeure dans ce monde. La Compagnie avait un as pour cela, Nelson Aldrich Rockefeller, un ancien du renseignement. De 1940 à 1945, il avait donné gratuitement deux étages du Rockefeller Center aux Renseignements britanniques, pour leurs efforts visant à entraîner les USA dans la guerre. Il avait également travaillé pour les Britanniques et le FBI en empêchant les Nazis de venir en Amérique Latine en 1940-1941. C'est ainsi que Rockefeller avait été le Coordinateur des Affaires Interaméricaines, une organisation de renseignements d'inspiration britannique déguisée en institut culturel missionnaire en Amérique Latine. En outre, sa mère avait lancé le Musée d'Art Moderne, et Nelson lui-même possédait une vaste collection d'art moderne. Deux autres amis de la Coordination, qui avaient travaillé pour Rockefeller le rejoignirent : John « Jock » Whitney et William Burden, un parent des Vanderbilt. En fait, le Musée d'Art Moderne et ses directeurs étaient liés au travail de renseignement dans une telle toile d'araignées de filières qu'il faudrait un livre entier pour l'explorer. En ce qui concerne les finances, le Rockefeller Brothers Fund était le donateur d'un montant record de 125 000 dollars par an (soit environ 1,2 million de dollars de 2010). La CIA était un mécène déterminé. La seule exposition artistique à Vienne en 1959 montée spécialement pour saper le Festival de la Jeunesse Communiste qui avait lieu en même temps eut un coût supplémentaire de 35 000 dollars (soit à peu près 300 000 dollars de 2010), tous transférés par l'intermédiaire de diverses façades. Bien que la production

artistique ait eu un grand succès et que les artistes gagnèrent des sommes confortables, beaucoup d'entre eux n'en profitèrent pas longtemps. Pollock trouva la mort dans un accident d'auto en 1956. Même chose pour David Smith. Franz Kline perdit son combat contre l'alcool. Mark Rothko, quant à lui, se suicida, selon certains par désespoir d'être devenu un artiste riche en produisant des œuvres protestant contre le matérialisme. Il ne parvint pas à faire face au fait qu'il avait échoué à être un pur artiste, mourant de faim.

7 - La CIA et ces magazines intellectuels que nos professeurs lisaient

La CIA et son bras organisateur et distributeur d'argent, le Congrès pour la Liberté Culturelle, ont soutenu tout un train de magazines intellectuels, de gauche, au cours des années 1950 et 1960. Ils constituent un joli groupe d'une dizaine, qui méritent chacun un paragraphe (voir dans le prochain chapitre).

8 - La Compagnie bibliophile

Lorsque, à la fin des années 1970, toute cette farce culturelle a été étalée au grand jour, le *New York Times* a écrit un article selon lequel la CIA avait publié au moins un millier de livres. Tous ceux qui ont fait des recherches n'arrivent pas à des chiffres aussi élevés, mais même avec des estimations au plus bas, la CIA était un mécène généreux. Dans son livre *The Liberal Conspiracy*, Peter Coleman, un rédacteur du magazine australien *Quadrant*, du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF), a établi une liste de quelque 150 livres publiés par le CCF dans 15 pays ou plus.

9 - Les fondations de la Compagnie

L'argent du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF) lui permettant de lancer ses attaques sur des fronts multiples contre les façades culturelles soviétiques, leurs amis et collaborateurs, et était en grande partie canalisé par l'intermédiaire de fondations : Fairfield Foundation, J.M.Kaplan Fund, Gotham Foundation, Michigan Fund, Andrew Hamilton Fund, Bordon Fund, Price Fund, Beacon Fund, Edsel Fund et Kentifield Fund en sont de bons exemples. Beaucoup des fondations qui coopéraient étaient complètement fictives, créées par la CIA, mais d'autres fondations, parfaitement légales et réelles, agissaient par devoir patriotique. Le secret sur ces arrangements tomba en août 1964, juste au moment où les États-Unis commencèrent à bombarder ouvertement le Nord Vietnam. Le congressiste Wright Patman, du Comité des voies et moyens du Congrès, avait été informé confidentiellement que le J.M. Kaplan Fund, l'une de ces fondations non sujettes à l'impôt sur lesquelles il enquêtait, était en réalité un arrangement pour transférer l'argent de la CIA. Dans une manœuvre classique du Congrès, Patman laissa filtrer cette information à la presse et c'en fut fait du secret. La

presse libérale a déversé des louanges sur le congressiste et des injures sur la CIA. The Nation a écrit : « Il faut féliciter le Représentant Wright Patman pour sa décision de révéler, même si l'information lui avait été communiquée confidentiellement… » et poursuivit : « C'est typiquement une manœuvre maladroite de la CIA qui n'a que l'apparence de l'habileté… ». Cette ouverture permit au New York Times d'utiliser les formulaires d'imposition de la fondation en 1966 pour suivre la piste de l'argent dans une série d'articles dénonçant le Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF). Cependant, ces gens n'étaient pas vraiment au courant. Le véritable coup de grâce survint lorsque l'homme de la CIA qui avait géré une partie de ces opérations, Tom Braden, fit un article pour le numéro du 20 mai 1967 du Saturday Evening Post, au titre agressif : « Je suis heureux que la CIA soit immorale ». En 1967, la Gauche Non Communiste (Non Communist Left, NCL) que la CIA avait financée dans sa lutte contre le communisme était devenue anti-américaine ; elle s'activait pour contrecarrer les efforts US contre le régime communiste au Nord Vietnam. Certains pensent que les révélations de Braden furent un bon moyen de se débarrasser de leurs liens avec cette gauche, devenus contre-productifs. La gauche non communiste était désormais un ennemi ; il était grand temps que la CIA cesse de payer pour se faire battre.

10 - La voix de la CIA : de l'information, des nouvelles et de la culture

Les Britanniques ont toujours vendu la culture britannique par l'intermédiaire du World Service de la BBC. Les Soviétiques envoyèrent Radio Moscou combattre l'Ouest. En fait, Radio Moscou présentait, sur ondes courtes, un bon programme d'informations en anglais, lorsque j'étais au collège. La CIA entra dans la danse dans les années 1950, avec la manière, puisqu'elle possédait deux « marques », des compagnies de radio - Radio Free Europe (RFE) et Radio Liberty (RL). Elles étaient libres seulement en ce sens que la gestion par la CIA était lâche et que les annonceurs, souvent des réfugiés d'Europe de l'Est farouchement anticommunistes, disaient souvent ce qui leur plaisait. Rien n'a vraiment changé. Le Gouvernement US paye toujours le fret pour RFE et RL. Depuis que la couverture de la CIA a été éventée, le Département d'État les alimente ouvertement.

La CIA aimait la liberté… de sa presse

Une grande partie de la générosité envers les arts était dirigée vers les plus hauts niveaux de l'intelligentsia qui, c'était l'idée, écriraient alors les livres, enseigneraient aux étudiants et diffuseraient les idées : une sorte de goutte à goutte intellectuel. Ainsi, les projets de presse furent considérés comme un triomphe même si le magazine ayant eu le plus de succès n'a jamais eu une circulation de plus de 35 000 exemplaires, et beaucoup d'entre eux se situaient dans une fourchette de circulation comprise entre 3 000 et 5 000. Ces chiffres comprennent les milliers d'abonnements gratuits, également payés par la CIA (la formule en vigueur était que la façade de la CIA « garantirait » la circulation). Peu de gens payaient réellement pour ce type de lecture, et une fois privés du soutien financier vital, ces journaux se retrouvèrent le ventre en l'air. L'une des cibles prioritaires de la CIA fut la publication anglaise *New Statesman and Nation* (NSN), qui était perçue comme apportant de l'eau à l'Union Soviétique. Encore plus irritant, le NSN avait une circulation énorme de 85 000 exemplaires. La situation s'était considérablement gâtée pour les rivaux de NSN : quatre d'entre eux, *Horizon*, *Penguin New Writing*, *Cambridge Journal* et *Scruting* avaient fait faillite entre 1950 et 1953. Aussi, la CIA et les Renseignements britanniques essayèrent de mettre en place un rival ayant des vues plus bienveillantes. Ils firent une tentative avec The Twentieth Century (Le vingtième siècle), mais ce fut un échec. Cependant, comme c'est le cas dans la vie, le temps et l'argent eurent le dernier mot et la CIA dut jouer la fée bienfaitrice pour toute une collection de magazines intellectuels de gauche à travers le monde. Lorsque le rédacteur en chef de la partie autrichienne de l'ensemble, la revue Forum, reprit un article du magazine américain conservateur National Review de William F. Buckley, il fut très sévèrement réprimandé par le responsable du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF), la façade de la CIA : « C'est indigne d'un journal du Congrès de reprendre pour l'imprimer un article du National Review, cette publication complètement discréditée. » Le capitalisme, et en particulier le capitalisme américain, était l'objet d'un dédain total de la part des intellectuels européens après la guerre, et le moindre indice de croyance dans une telle bêtise discréditait complètement l'orateur.

1 - Encounter (1955-1990)

Encounter, produit à Londres, était le navire amiral de cette flotte. *Newsweek* écrivit « Encounter *est comparable par son ouverture d'esprit, son animation et son esprit brillant et rosse, à un cocktail littéraire réussi* ». Le premier numéro

parut en octobre 1953, avec une large collection d'articles, depuis les carnets de Virginia Woolf et quelques poèmes, jusqu'à un article politique particulièrement dur sur les époux Rosenberg et une revue tout aussi sévère de l'ouvrage *Russia after Staline* d'Isaac Deutscher. Les Staliniens et leurs compagnons de route n'aimèrent pas du tout et le firent savoir, mais le premier tirage de 10 000 exemplaires fut épuisé en une semaine. Les hameçons antistaliniens étaient bien cachés au milieu de l'appât intellectuel. Ce qui était proposé était implacablement intellectuel, plein d'humour pour des gens cultivés, et souvent hargneux. Jessica Mitford décochait des flèches sur tout le monde dans The English Aristocracy ; Regina vs Penguin de John Sparrow traitait de la sodomie dans L'Amant de Lady Chatterley ; Wayland Young discutait de la vie des prostituées londoniennes dans Sitting on a fortune. C'était une forme de guerre culturelle pleine d'imagination contre des Soviétiques coincés, mais je vous laisse imaginer le Congrès des années 1950 payant en toute connaissance de cause pour ce genre de littérature. Et il y aurait eu plus à ruminer pour les membres du Congrès s'ils avaient su que les deux rédacteurs, Irving Kristol et Stephen Spender, avaient été communistes dans les années 1930, Kristoln trotskiste, et Spender stalinien connu pour sa poésie homosexuelle. La diffusion d'Encounter grimpa à 35 000 exemplaires, un chiffre considérable pour un magazine de ce genre, mais seulement la moitié de ce qu'il aurait fallu pour gagner de l'argent. Il y avait une douzaine de tels journaux, tous financés d'une manière ou d'une autre par la CIA.

2 - Preuves, la méthode française

L'objectif en France était de créer un concurrent pour Jean-Paul Sartre, prosoviétique, et sa revue très influente, *Les temps modernes*. Les communistes avaient une forte influence politique et culturelle en France, presqu'aussi forte que l'anti-américanisme, le pacifisme et le neutralisme. Le projet constituait un défi majeur. Aucun Français ayant un renom littéraire suffisant n'accepterait jamais le poste de rédacteur en chef, et le CCF dut avoir recours à un autre ex-communiste, François Bondy, qui était suisse. Le premier numéro de *Preuves* parut en octobre 1951. Les Français répondirent avec ce que des Américains si politiquement corrects d'aujourd'hui qualifieraient de discours de haine. Mais les Français ne s'en tinrent pas seulement au discours. Un numéro fut confisqué en 1958 et finalement, en 1962, les bureaux parisiens du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF) sautèrent. Ces deux derniers événements constituaient des réponses directes à la position éditoriale de Preuves sur la crise algérienne, qui ramenait de Gaulle au pouvoir. Les moments forts pour Preuves survinrent fin

1956-1957, comme pour beaucoup de magazines antistaliniens. En novembre 1956, une révolte en Hongrie échoua, écrasée dans le sang par les chars soviétiques. Ce fut pénible pour les neutralistes et les pacifistes. Cette année-là, Nikita Khroutchev avait fait un discours secret aux fidèles du Parti Communiste pour leur dire ce que seuls les comateux ignoraient encore, que Joseph Staline était un personnage plutôt horrible. La CIA et le Mossad israélien trouvèrent un membre du Parti qui souhaitait s'impliquer sérieusement dans le capitalisme et qui détenait un exemplaire du discours. Une fois les questions d'argent réglées, la CIA eut le discours, qu'elle publia, embarrassant considérablement des nostalgiques de Staline un peu partout, y compris en France. La circulation n'a jamais dépassé 3 000 exemplaires, mais tout le monde se félicita et considéra que c'était une grande réussite en France. Cela vaut vraiment la peine d'avoir de modestes espérances. Bondy quitta la revue en 1969, lorsque la preuve de l'implication de la CIA fut établie.

3 - Des Carnets pour un Monde Nouveau

Le Congrès lança *Cuardenos* (Carnets) en 1953. Il était publié à Paris, en espagnol, et était destiné à un lectorat de culture latine dans le monde occidental. Son rédacteur en chef était un ancien communiste, Julian Gorkin, dont le nom véritable était Gomaz. Malgré des transferts de fonds importants et de nombreux abonnés gratuits, il fut difficile de trouver quelques lecteurs pour *Cuardenos* en Amérique Latine. Même le stratagème du Congrès pour la Liberté Culturelle d'envoyer des vedettes américaines visiter l'Amérique du Sud tourna mal. Au cours d'un circuit au Brésil, en Argentine et au Paraguay, pour prononcer quelques discours, participer à des réceptions et d'une manière générale se faire voir, le poète américain Robert Lowell fit à Buenos Aires une représentation que bien peu sont près d'oublier. Il jeta les médicaments qu'il prenait pour les remplacer par un grand nombre de Martini. Ainsi amorcé, il éclaira ses auditeurs sur les aspects positifs de la philosophie politique d'Hitler, se déclara le « César de l'Argentine », avant d'ôter ses vêtements afin de mieux monter les différentes statues équestres se présentant dans la ville. Il fallut six infirmiers pour lui mettre une camisole de force et lui administrer plusieurs grammes de Thorazine pour qu'il soit prêt à rentrer aux États-Unis. Même attaché, l'irrépressible Lowell entraîna Keith Botsford, du CCF ou de la Cia, à siffler Yankee Doodle Dandy ou bien le Battle Hymn of the Republic. La question reste ouverte de savoir s'il a réussi dans sa mission originale d'éloigner l'attention des Sud-Américains des intellectuels communistes comme Pablo Neruda, mais il parvint à mettre le poète espagnol de gauche en exil au tapis après une partie de bras de fer. La fin des

années 1950 et le début des années 1960 apportèrent une grande joie aux communistes d'Amérique Latine et leurs amis. Fidel Castro s'empara de Cuba et tout semblait marcher comme ils le souhaitaient. Le spectacle d'embarcations et de milliers de gens essayant de fuir le paradis des ouvriers touché par la misère était encore à des années dans le futur. La seule manière qui aurait permis à Cuardenos de se faire respecter aurait été de lancer une campagne anti-américaine virulente, ce qui paraissait aller un peu trop loin. Cuardenos fut officiellement enterré en 1965. Malgré d'énormes quantités d'argent, au moins 300 000 dollars (de 2001), injectées en quelques années, il était à peine vivant. Il avait été impossible de recruter de jeunes intellectuels sud-américains pour y collaborer. Un magazine de gauche de remplacement, Mondo Nuovo, fut lancé en 1966. Il attira rapidement de grands jeunes talents. Son credo Fidelismo sin Fidel semblait offrir des possibilités pour attirer l'intelligentsia d'Amérique Latine, mais à l'époque le financement du Congrès pour la Liberté Culturelle par la CIA commençait à s'ébruiter et Mondo Nuovo fut mis en sommeil en 1971.

4 - Soviet Survey (Étude soviétique)

Soviet Survey démarra en 1955 sous la forme d'un mensuel de quatre pages polycopiées, et grandit rapidement pour devenir une publication trimestrielle importante. Il n'avait pas de concurrent et comblait un vide. Personne à l'Ouest ne couvrait la vie artistique et scientifique en URSS. Walter Laqueur, un juif allemand qui avait émigré en Israël en 1938, en était le rédacteur en chef. C'était un magazine de premier ordre, en grande partie rédigé par Laqueur, sous le nom de Mark Alexander. Le résultat était de grande qualité, traitant des événements de la société soviétique pourtant fermée. Parfois, il faisait même un trop bon travail. La rédaction fut dans tous ses états lorsque des publications soviétiques se mirent à citer des informations de *Survey*, son nouveau nom.

5 - Un non-neutre pour l'Autriche

Le journal *Forum* vit le jour en 1954. C'était encore une autre voix faisant écho aux thèmes de la « maison-mère », le Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF). *Forum* insistait sur la fin de l'idéologie et attaquait avec vigueur le neutralisme et les neutres. Le rédacteur en chef, plein de talent, était Friedrich Torberg (1908-1979), un humoriste, poète et critique. Il était « Freddy la Peccadille » pour ceux qui croyaient le connaître. Comme beaucoup de ceux qui prospèrent dans ce monde crépusculaire, il avait subi plusieurs métamorphoses et comme beaucoup d'autres portait un nom autre que celui de sa naissance : né à Vienne comme Kantor Berg, il s'était retrouvé à New York. Les communistes s'attaquèrent immédiatement à Freddy et à Forum, des agents de l'Amérique et

leurs instruments. Avec Forum, il survécut à cela pour devenir une force importante en Autriche. Elle fut précieuse pendant la Révolution hongroise de novembre 1956, qui échoua. Alors que les flots de réfugiés inondaient l'Autriche par-dessus la frontière, Forum fut le vecteur visible parfait pour fournir de l'argent, des conseils et une formation rapide en langue pour les intellectuels en fuite. Le travail de Forum fut si impressionnant qu'en 1958 le Gouvernement autrichien conféra le titre de Professeur à Torberg, aux études pourtant modestes.

6 - Der Monat (Le Mois), l'autre outil allemand

Der Monat est le seul de ces magazines qui commença son existence comme un instrument affiché des États-Unis. Il fut créé à la fin des années 1940 par le HICOG (la Haute Commission en Allemagne). C'était un journal de premier plan, avec des écrivains intellectuels connus. Sur la gauche, son appartenance très visible le rendait vulnérable à la critique par les anti-américains et par les communistes. À droite, les couteaux étaient sortis en raison du penchant persistant du journal à gauche, et de son esprit antireligieux tout aussi clair. Les deux étaient simplement des convictions de base fondamentales d'intellectuels de l'époque. Malgré les cris de la gauche pour un forum d'idées ouvert, la réalité était qu'aucun journal, qui épousait le capitalisme ou n'était pas prêt à « bouffer du curé », n'avait la moindre audience. En conséquence, Melvin Lasky, le rédacteur en chef, publiait de grands noms de l'anticléricalisme comme Bertrand Russell. Cela entraîna des attaques de la part de la hiérarchie de l'église catholique américaine. Plutôt que d'utiliser des dollars des contribuables, les coûts visibles furent pris en charge par la Fondation Ford, à l'esprit plus large, à partir de 1954. La rédaction fit une grande profession de foi publique et un peu mensongère, proclamant son indépendance, alors que Der Monat entrait doucement dans l'écurie CIA des publications du Congrès de la Liberté Culturelle (CCF). Il publia des écrivains américains - Norman Mailer, William Faulkner - et des auteurs allemands, ainsi que des extraits de livres antistaliniens, comme La Nouvelle Classe de Milovan Djilas. Lorsque le Congrès pour la Liberté Culturelle reçut des invités à Berlin, comme l'acteur Gary Cooper et l'écrivain Thornton Wilder, le personnel de Der Monat leur rendit hommage. En 1958, quand Melvin Lasky fut transféré à Londres pour s'occuper d'Encounter, il avait fait monter la circulation de Der Monat à 25 000 exemplaires.

7 - Quadrant : la plus conservatrice… et la seule qui dure

Même si cela paraît être une culture originaire d'Australie, les véritables origines de *Quadrant* sont censées avoir été puisées dans la *Russian Tea Room*, à New York. Le but, comme d'habitude, était de contrer la grande influence des

communistes, des socialistes et autres compagnons de route dans la vie culturelle et scientifique de l'Australie. L'homme choisi pour publier *Quadrant* fut James McAuley, à l'époque un catholique romain conservateur, mais une fois de plus avec un passé idéologique un peu tordu. Le premier numéro parut juste après l'invasion de la Hongrie en novembre 1956. La répression brutale de cette révolution plaça la gauche, sa rhétorique de paix et la sympathie pour les Soviétiques sur la défensive, et *Quadrant* s'efforça de les y maintenir. *Quadrant* était la plus conservatrice de toutes les publications du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF), et la seule qui continue à paraître.

8 - Science and Freedom (Science et Liberté)

Le Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF) avait un Comité sur la Science et la Liberté, qui parraina une conférence sur ce sujet à Hambourg en 1953. Le thème de base était que la communauté scientifique devait être indépendante, ce qu'elle n'était visiblement pas dans les pays communistes. Ceci, bien entendu, suit le principe de base de la CIA et du MI6 de créer le maximum de pagaille sur n'importe quel sujet où les pratiques soviétiques diffèrent de la pureté théorique. On pensait les intellectuels vulnérables dans ce domaine. Dans la même veine, la revue fit également campagne contre l'apartheid en Afrique du Sud et pour la liberté intellectuelle partout. *Science and Freedom* (*S&F*) offrait des articles assez courts et animés, très controversés pendant ces années 1950. En 1961, on pensa que *S&F* avait perdu son utilité. Il fut abandonné et le Congrès pour la Liberté Culturelle lança un nouveau journal ciblé sur les intellectuels, *Minerva*, en 1962. Là où *Science and Freedom* avait eu une liste d'abonnés de 5 000 à 6 000 (pas d'abonnements payants, mais suffisant pour la CIA), *Minerva* ne dépassa jamais 2000. La revue offrait un contenu d'un haut niveau accessible seulement à une élite d'intellectuels surdoués.

9 - Jiyu (Liberté, en japonais)

Le Japon était un client difficile pour le Congrès de la Liberté Culturelle (CCF). L'anti-américanisme et le procommunisme existant parmi les intellectuels japonais constituèrent de nouveaux repères. Le lancement par les Soviétiques de *Spoutnik* en octobre 1957 avait largement compensé les désastres en matière de relations publiques des Soviétiques lors de la répression des révoltes en Pologne et en Hongrie l'année précédente. Les manifestations anti-américaines en 1960 étaient telles que le Président Eisenhower annula sa visite amicale au Japon. Il y eut un faux départ lorsque la CIA trouva que la première version de Jiyu avait un rédacteur en chef vraiment aussi indépendant que ce que les déclarations officielles annonçaient. Évidemment, cela ne pouvait convenir,

aussi le Congrès (désigné au Japon comme le Forum Culturel Japonais) fit une nouvelle tentative, réussie cette fois. Pour environ 300 000 dollars (2010), la CIA eut un magazine « correct », avec une circulation à peine inférieure à 6 000. Tout allait bien. La révélation en août 1964 par le congressiste Wright Patman, du financement par la CIA du CCF causa quelques problèmes, mais l'article de Tom Braden « Je suis heureux que la CIA soit immorale » fit crouler la salle, littéralement, au Japon. Le rédacteur en chef eut sa maison incendiée et eut besoin de la protection de la police.

10 - Transition vers nulle part

Le dernier de ces assauts parrainés par la CIA sur la réserve mondiale de pâte à papier que nous allons explorer, s'appelait *Transition*, un journal des Arts, de la Culture et de la Société. Publié en Ouganda, il semblait avoir commencé comme un magazine respectable, indépendant, à la fin 1961, mais comme on pouvait s'y attendre d'après son titre, il n'attira pas les masses et fut rapidement à court d'argent. C'est alors que l'éditeur, le pur mais pauvre Rajat Neogy, fit appel à l'argent africain du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF) en vue d'un financement. Pas de problème, répondit l'agent, et c'est ainsi que naquit une relation animée de 6 ans. *Transition* publia les meilleurs écrivains africains, mêlés à la collection habituelle du Congrès pour la Liberté Culturelle d'intellectuels européens de gauche. La circulation atteignit le chiffre étonnant de 12 000, dont 3 000 abonnés aux USA. Malheureusement, les écrivains étaient purs, sans compromis et le dictateur de l'Ouganda tout autant. Lorsque la nouvelle de l'affiliation du CCF à la CIA circula en 1967 et 1968, la police ougandaise fit un raid sur les bureaux de Transition et embarqua ses rédacteurs principaux, y compris Neogy. Ils écrivirent quelques magnifiques lettres sur leur dévouement aux idéaux libéraux.

Remerciements

Pour leur souriante collaboration, malgré mes questions ennuyeuses sans fin, je voudrais remercier les bibliothécaires du Collège de la Communauté de Lorain County : Rita Blanford, Helen DeBalzo, Christine Sheetz, Ann-Marie Smeraldi, Denise Karshner, Betty Kunes, Susan Paul, Michael Stein et Sarah Wharton. J'adresse aussi mes remerciements au personnel de la Bibliothèque de la Case Western Reserve, ainsi qu'à celui de la National Security Agency pour leur coopération, en particulier pour la fourniture de photographies. J'ai beaucoup apprécié les réflexions et suggestions de Vincent McHale, Hayden Parke et Yvonne Scarbrough. Enfin, pour m'avoir permis d'utiliser sa bibliothèque d'ouvrages sur le renseignement, mes remerciements à feu Fred Lewton, du Chapître du Nord Ohio de l'Association des Anciens du Renseignement. J'assume, bien sûr, la responsabilité pour toute erreur et problème dans le texte.

L’auteur

Tom E. Mahl est diplômé en histoire diplomatique de l’Université d’État de Kent. Il enseigne l’histoire du renseignement et de la sécurité nationale des États-Unis à l’Université de Case Western Reserve.

Le Dr Mahl est l’auteur de *Desperate Deception : British Covert Operations in the United States* - *1939-1944*.

Il réside à Elyria, dans l’Ohio.

Chez le même éditeur

Collection Un monde fou fou fou !
- Les jeux olympiques, par Floyd Conner.
- Science, par Susan Conner et Linda Kitchen.
- Musique classique, par Brian Levison et Frances farrer.
- Célébrités, la planète People, par Marjorie Hallenbeck-Huber.
- Poker, par Graham Sharpe